CHOIX

DE

POÉSIES DE SCHILLER

édition particulièrement destinée

A L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ALLEMANDE

DANS LES CLASSES SUPÉRIEURES DES COLLÉGES

accompagnée

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

DE L'INDICATION DES SOURCES

DE

COMPARAISONS, DE NOTES LITTÉRAIRES ET EXPLICATIVES

et de renvois à la

GRAMMAIRE DE MM. LEBAS ET REGNIER.

PARIS

CHARLES HINGRAY, LIBRAIRE

ÉDITEUR DU COURS COMPLET D'ALLEMAND DES MÊMES AUTEURS

20, rue des Marais-Saint-Germain

1855.

F1
2465
.Z6
1855
SMRS

CHOIX
DE
POÉSIES DE SCHILLER.

Auswahl
aus
Schiller's Gedichten.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/choixdeposiesd00schi

TYP. J. CLAYE.

SCHILLER.

CHOIX

DE

POÉSIES DE SCHILLER

édition particulièrement destinée

A L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ALLEMANDE

DANS LES CLASSES SUPÉRIEURES DES COLLÉGES

accompagnée

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

DE L'INDICATION DES SOURCES

DE

COMPARAISONS, DE NOTES LITTÉRAIRES ET EXPLICATIVES

et de renvois à la

GRAMMAIRE DE MM. LE BAS ET REGNIER.

PARIS

CHARLES HINGRAY, LIBRAIRE

ÉDITEUR DE COURS COMPLET D'ALLEMAND DES MÊMES AUTEURS

20, rue des Marais-Saint-Germain

1855.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

AVERTISSEMENT.

Dans la plupart des recueils d'*extraits* et de *morceaux choisis* des auteurs allemands qu'on a publiés en France, on trouve un certain nombre de petits poëmes de Schiller ; mais nous croyons que ses ballades et autres poésies fugitives méritent d'être étudiées de suite, et de manière à se faire et à garder une impression d'ensemble du talent de l'auteur dans le genre narratif et lyrique. Il n'y est point inférieur à la réputation que lui ont acquise ses chefs-d'œuvre dramatiques.

Schiller est un de ces esprits de premier ordre qu'il est bon de faire connaître à nos élèves dans les années où ils expliquent les ouvrages des grands génies de la Grèce, de Rome, de leur propre pays. Bien souvent il puise aux mêmes sources qu'eux, à ces sources du beau qui sont communes à tous les temps et à tous les lieux ;

mais il présente aussi de grandes différences, qui tiennent à la patrie de l'auteur, aux théories littéraires qu'il s'était faites, et, comme on dit aujourd'hui, à son individualité. Le comparer à Virgile, à Homère, à Horace, à Racine, à nos poëtes lyriques, sera une étude pleine d'intérêt et de fruit. Je n'en vois guère de plus propre à faire prendre goût à la langue allemande, à en bien montrer le génie propre, les ressources de style et d'harmonie, et l'influence qu'elle exerce, comme le fait la nature propre de chaque idiome, non-seulement sur la forme extérieure de la pensée, mais parfois sur la pensée même.

Pour rendre cette étude plus facile et plus instructive, nous avons, d'une part, indiqué les sources d'où le poëte a tiré ses sujets. Pour un auteur aussi consciencieux que Schiller, qui, à l'époque de la maturité de son talent, ne livrait rien au hasard, et ne négligeait jamais les études préparatoires, ces indications sont plus utiles et plus intéressantes que pour tout autre. Puis, nous avons expliqué les difficultés que pouvaient offrir soit le fond des choses, soit le style et la langue. Enfin, nous avons mêlé à nos notes des

appréciations littéraires et des rapprochements. Ces notes pourront sembler un bien pesant bagage pour de petits poëmes pleins de grâce et de toutes sortes de qualités charmantes. Mais, pour admirer, il faut comprendre, et il y a un bon nombre de lecteurs à qui ce secours ne sera pas inutile. Pour que le poëte n'en souffre pas, il suffira de relire chaque pièce, après l'avoir d'abord lue avec les notes, afin de la goûter ainsi et de l'admirer tout à son aise, en oubliant, le mieux que l'on pourra, comment la lumière s'est faite, comment la route s'est aplanie.

Nous nous sommes aidé, dans ce travail d'annotation, de l'excellent Commentaire de M. Viehoff, et aussi çà et là de la *Vie de Schiller* de M. Hoffmeister.

La Notice biographique qui suit cet Avertissement n'est pas entièrement neuve; elle est tirée en partie de l'article que M. Duvau a consacré à Schiller dans la *Biographie universelle;* mais nous l'avons modifiée et complétée en beaucoup d'endroits, quant aux faits, en profitant des Biographies les plus récentes qui ont été publiées en Allemagne. Nous nous sommes aussi

permis beaucoup de changements dans les appréciations littéraires.

Nous avons fait un choix semblable des poésies fugitives de Goethe, et il paraîtra prochainement accompagné des mêmes secours et dans le même format. Ces deux petits volumes offriront, si je ne me trompe, d'utiles points de comparaison pour nos élèves de Rhétorique et de Seconde. L'étude des langues modernes ne prendra bien sa place dans nos colléges que lorsqu'elle entrera tout à fait dans le cadre général des études, qu'elle viendra s'adjoindre et se subordonner à l'enseignement classique, qu'elle sera, au point de vue grammatical et littéraire, éclairée et contrôlée par les parties principales et fondamentales de cet enseignement.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

FRÉDÉRIC SCHILLER.

SCHILLER (Jean-Christophe-Frédéric), un des écrivains les plus illustres de l'Allemagne, naquit le 10 novembre 1759, dans la maison des parents de sa mère, à Marbach, petite ville du pays de Wurtemberg, sur le Neckar[1]. Schiller reçut sa première éducation chez le pasteur Moser, dans le village de Lorch.

[1] Son père, Jean-Gaspard, qui avait une réputation de sévère probité, et passait pour réunir à un haut degré les qualités de l'homme pratique, était né, en 1723, à Bitterfeld, dans le Wurtemberg, et mourut le 7 septembre 1796. Dans la guerre de la succession d'Autriche, il servit, en qualité de chirurgien, dans un régiment de hussards bavarois. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, il se maria, à Marbach, avec la fille d'un bourgeois peu aisé de cette ville, Élisabeth-Dorothée Kodweiss. Lorsque la guerre de sept ans éclata, il renonça à la chirurgie, entra comme enseigne dans un régiment wurtembergeois et fit plusieurs campagnes. A la fin de la guerre, comme il avait beaucoup de goût pour l'économie rurale, il établit une pépinière à Ludwigsburg, où il était en garnison avec le grade de capitaine. Ce fut le succès de cette entreprise qui engagea le duc Charles de Wurtemberg à lui confier l'intendance des plantations et des jardins de son château de *la Solitude*, près de Stuttgart. En 1795, il publia un ouvrage intitulé : Die Baumzucht im Großen (*la Culture des arbres en grand*). — La mère de Schiller ne mourut qu'en 1802. C'était une femme bonne et pieuse, très-dévouée à son mari et à ses enfants.

Ce fut, dit-on, cette circonstance et sa liaison avec le fils de son instituteur qui déterminèrent en lui un penchant assez marqué pour l'état ecclésiastique. Ses parents étant allés se fixer à Ludwigsburg, en 1768, il entra dans une école où l'on enseignait le latin et le grec. Il y fut constamment un des meilleurs élèves de sa classe, et se distingua par sa facilité, en même temps que par son application. Dans sa neuvième année, il assista, pour la première fois, à une représentation théâtrale à Ludwigsburg. On raconte qu'elle produisit sur lui un très-grand effet. Dès ce moment, l'imitation de ce qu'il avait vu au théâtre devint, dans ses récréations, un de ses jeux favoris, et il faisait déjà le plan de compositions dramatiques. Néanmoins, son penchant pour l'état ecclésiastique ne s'amoindrissait pas. Ses sentiments étaient pieux, et il paraissait avoir du goût pour les études théologiques. Sa première pièce de vers, écrite le jour où il allait recevoir la confirmation, fut le résultat des exhortations par lesquelles sa mère l'avait préparé à cette cérémonie. Il avait alors quatorze ans; sa vocation n'était point changée. Mais, quand il songeait à l'avenir, c'était la prédication et l'enseignement religieux qui, dans cette carrière de prédilection, avaient le plus d'attrait pour lui; et, plus tard, il a souvent exprimé ses regrets de n'avoir point eu à annoncer au peuple, comme ministre de l'Évangile, les grandes vérités de la religion et de la morale. Le sort en ordonna autrement.

Le duc de Wurtemberg, qui l'avait distingué, le fit entrer, à l'âge de quatorze ans (janvier 1773), dans une école en grande partie militaire, qu'il venait de fonder près de Stuttgart, et qui de son nom était nommée die Karlsschule (l'école de Charles). Les représentations de son père obtinrent du duc qu'il ne fût pas obligé d'entrer dans l'armée; mais il dut renoncer à l'état ecclésiastique. Obligé de choisir une autre carrière, il se décida pour la jurisprudence; mais son ardeur pour la poésie l'entraîna loin des études qu'exigeait cette nouvelle destination.

Toutefois, l'activité de son esprit ne s'exerçait encore que vaguement. Le feu sacré couvait en lui; ce furent les poésies de Klopstock qui en firent jaillir les premières étincelles, en même temps qu'elles donnèrent un nouvel essor à ses sentiments religieux.

Une ère glorieuse venait de s'ouvrir pour la littérature allemande. Les ouvrages de Haller, Klopstock, Wieland, Goethe, Lessing, et la puissante critique de ce dernier avaient enfin triomphé de la poésie bâtarde et des théories d'imitation servile qui avaient régné si longtemps. Schiller parut à temps pour profiter de l'affranchissement littéraire de sa patrie, et pour l'assurer, lui aussi, et le consacrer par des chefs-d'œuvre. Le cercle de ses idées s'était agrandi, et son âme s'élevait de plus en plus; mais son talent n'avait pas encore de direction positive.

Ugolino, tragédie de Gerstenberg, et le drame célèbre de Goethe, *Gœtz de Berlichingen*, lui inspi-

rèrent une nouvelle ardeur pour le theatre. Il ne connut bien Shakespeare et ne sut l'apprécier que plus tard. Sa passion pour Klopstock l'empêcha d'abord de goûter et de comprendre ce grand poëte anglais. Il avouait plus tard que, dans ces années de sa jeunesse, il ne pouvait lui pardonner de mêler des plaisanteries aux scènes les plus sublimes, aux situations les plus pathétiques.

Pendant qu'il était à la Karlsschule, Schiller composa quelques essais poétiques qui furent publiés dans le *Magasin de Souabe*, mais qui n'ont pas été insérés depuis dans les éditions de ses œuvres.

Ses études habituelles, depuis deux ans, avaient fort affaibli ses dispositions pour l'état ecclésiastique. La lecture des *Vies de Plutarque*, de certains ouvrages de Herder et surtout des observations de Garve sur la philosophie morale de Ferguson, lui avaient inspiré un goût particulier pour la philosophie et, en particulier, pour la psychologie et l'étude de l'homme.

En 1775, le duc ayant établi dans la Karlsschule des cours de médecine, Schiller préféra cette étude à la jurisprudence, et se décida pour la carrière médicale. Il paraît que, pendant quelque temps, il se livra avec beaucoup d'application à ce nouveau genre de travail. Il composa, en allemand, une dissertation intitulée : *Philosophie de la physiologie*, puis, une autre, en latin : *Sur la connexion de la nature animale et de la nature spirituelle de l'homme*, qu'il mit ensuite lui-même en allemand (Stuttgart, 1780) :

celle-ci seulement fut imprimée. Ce fut sa thèse à la sortie de l'école, et il la soutint en latin, en présence du duc Charles lui-même, qui se montra très-satisfait.

A la fin de 1780, lorsqu'il quitta l'école, où il était demeuré huit ans, il fut nommé chirurgien (Regimentsmedikus) du régiment d'Augé, qui était en garnison à Stuttgart. Mais cette sphère d'activité ne pouvait suffire à un esprit aussi ardent, et il revint avec plus de feu que jamais au théâtre.

Les *Brigands*, son premier drame, qu'il avait composés pendant son séjour à la Karlsschule, et dont le manuscrit était achevé, ou bien près de l'être, au moment où il en sortit, furent imprimés en 1781, à ses frais, parce qu'il n'avait point trouvé d'éditeur. Ils furent joués en janvier et mai 1782, à Mannheim, avec quelques-uns des changements demandés par le baron de Dalberg, directeur du théâtre de cette ville, et que l'auteur avait regardés lui-même comme nécessaires.

On connaît peu d'exemples d'un succès aussi grand que celui des *Brigands*. Toutefois la vive satisfaction que dut en ressentir l'auteur ne tarda pas d'être troublée. Un habitant des Grisons s'étant plaint de ce que sa nation, d'après un proverbe fort répandu en Souabe, était représentée dans la pièce comme un peuple de larrons, le duc défendit à Schiller de publier autre chose que des ouvrages de médecine. Il l'avait déjà fait venir précédemment, et lui avait parlé d'un ton très-paternel au sujet des hardiesses politiques et morales

dont sa pièce était remplie, lui déclarant qu'il voulait voir d'avance tout ce que Schiller aurait envie de faire imprimer. Celui-ci avait refusé de se rendre à ce désir, et ce refus, comme on le pense bien, avait indisposé le prince.

Schiller s'était associé avec son ancien maître, le professeur Abel, et son camarade de la Karlsschule, le bibliothécaire Petersen, pour publier une Revue trimestrielle, intitulée : *Répertoire littéraire de Wurtemberg*. Il y inséra plusieurs morceaux en prose et en vers, et quelques critiques, entre autres celle des *Brigands*, qui se distingue par une grande, et l'on pourrait ajouter une juste sévérité, s'il n'y dépréciait plus que de raison son propre talent.

Cependant le succès de ses *Brigands* ayant décidé Schiller à quitter sa profession et à travailler désormais pour le théâtre, il s'était adressé par écrit au baron de Dalberg, pour obtenir du duc, par son entremise, la permission de quitter le service et de suivre librement sa vocation littéraire et dramatique. Dalberg ne lui répondit pas, et sur ces entrefaites le duc l'ayant condamné à quinze jours d'arrêts, pour être allé sans autorisation à Mannheim, à la seconde représentation de sa pièce, le poëte, irrité de cette sévérité et désespérant de jamais échapper, dans son pays, à la contrainte qui pesait sur lui, prit la résolution de s'expatrier. Ce fut au mois de septembre 1782 qu'il exécuta son projet. Il erra, pendant deux mois, dans les villes voisines du Rhin, sans savoir que

venir ni où se fixer, luttant contre le besoin, se chant sous de faux noms, craignant sans cesse que duc de Wurtemberg ne demandât et n'obtînt son radition, et travaillant cependant avec ardeur à ux nouveaux drames, sur lesquels il fondait de ndes espérances. Enfin, au mois de novembre 82, acceptant l'asile que lui offrait Mme de Wolzo-n, dont il avait connu autrefois les quatre fils à la rlsschule, il se retira dans la terre de Bauerbach, pays de Meiningen, où il vécut pendant quelque ps heureux et paisible. Dans une lettre, écrite au is de décembre, il se représente lui-même comme naufragé qui vient enfin d'aborder au rivage.

Avant de continuer le récit de la vie de Schiller, de parler de ses autres ouvrages, c'est ici le lieu jeter un coup d'œil général sur le drame des *Brigands*, qui fut la cause et l'occasion de cette fuite. ur mesurer la hauteur à laquelle le poëte est par-u dans ses derniers écrits, il faut bien voir avant t quel a été le point de départ. L'appréciation très-icieuse qu'on va lire, est empruntée textuellement, si que plusieurs de celles qui suivront, au critique ui appartient tout le fond de cette biographie, et nous avons suivi, tantôt de près, tantôt de loin, is en général fort librement, dans le reste de la ice.

La rapidité du dialogue, les scènes fortes, ter-es, attendrissantes, surtout le caractère du héros, rles de Moor, ont été exaltés outre mesure. Peu de

pièces, il est vrai, excitent à un plus haut degré la terreur et la pitié; et il y a souvent, il faut l'avouer, dans l'indignation de Charles contre les vices de la société, un accent si profond de vérité et de justice que, malgré les horribles excès auxquels il se livre, on ne peut se défendre d'une certaine émotion.

Mais les nombreuses invraisemblances, l'obscurité même de quelques situations, l'inutilité du dernier crime, le langage souvent guindé, quintessencié et sauvage jusqu'à la grossièreté, des personnages et des mœurs du dix-huitième siècle transportés dans le seizième: tous ces défauts enfin ont été censurés avec sévérité, et Schiller lui-même ne s'est point ménagé. Mais ce qui doit plus que tout être réprouvé avec force, c'est la tendance de cette composition. Nous ne voyons que trop d'êtres dénaturés qui accusent la société de leurs propres excès, et se font les fléaux du genre humain pour être les vengeurs de la justice. Que sera-ce si tous les efforts d'un talent enchanteur se réunissent pour représenter la résignation aux maux nécessaires de ce monde comme impossible, la vertu comme une chimère, la vengeance comme une sainte mission?

Un écrivain allemand a récemment comparé les *Brigands*, sous le rapport de l'art, à un volcan. Aux yeux de la morale, la comparaison est également juste. Le volcan, au milieu de ses cendres et de ses scories, contient des mélanges précieux: mais que produit-il? la destruction.

Il est douteux que les *Brigands* aient inspiré une seule bonne action et fait réformer une seule injustice; mais ils ont bouleversé beaucoup de jeunes têtes, occasionné de nombreux désordres, et même, dans quelques parties de l'Allemagne, fait naître des associations du genre de celle de Charles, qui ont troublé momentanément la société : résultats bien autrement blâmables que les défauts signalés ci-dessus, et que la violation des unités de temps et de lieu, qui est presque une des conditions du théâtre allemand.

Robert, chef de brigands, imitation de la pièce allemande par Lamartellière, fut joué à Paris, en 1793, sur le théâtre du Marais, et obtint quelque succès à cette époque où la France était un vaste théâtre de brigandage et de dépravation de tous les genres. Les *Brigan ls*, monument prodigieux de verve de la part d'un jeune homme de vingt et un ans, furent comme une maladie pour le génie de Schiller. Il fallait qu'il fût, par une espèce d'éruption volcanique, dégagé des éléments impurs qu'il renfermait.

Entraîné par ses premiers succès, Schiller se livra tout entier au théâtre. Aussitôt après la première représentation des *Brigands*, il avait entrepris un nouveau drame en prose, *la Conjuration de Fiesque*, sujet qui lui avait beaucoup plu dès le temps où il était à la Karlsschule. La pièce était terminée avant sa fuite, et il l'avait retravaillée, tout en courant le pays, en même temps qu'il avait conçu le plan d'une tragédie bourgeoise, qu'il voulait d'abord intituler

Louise Miller (Luiſe Millerin), et qu'il nomma plus tard, d'après le conseil d'Iffland, *l'Intrigue et l'Amour* (Cabale und Liebe). Il acheva ce dernier drame dans sa retraite, à Bauerbach.

Nous dirons peu de chose de ces deux pièces. On y retrouve, en grande partie, les qualités et les défauts des *Brigands*, transportés seulement dans des genres un peu différents.

A la fin de la préface de *Fiesque*, Schiller convient de son inexpérience dans le monde politique, et pense que ce défaut peut être une source de beautés poétiques [1]. Il a dû plus tard reconnaître son erreur, et sentir qu'elle l'avait conduit à faire de quelques-uns des personnages de *Fiesque* des êtres mixtes et sans couleur tranchée, qui n'ont ni la grandeur imposante des héros, ni la légèreté qui rend parfois le vice séduisant. M. Ancelot a imité en vers *la Conjuration de Fiesque*.

Si le poëte, dans *Fiesque*, était un peu soutenu par l'histoire, il se trouvait dans *l'Intrigue et l'Amour* sur un terrain entièrement nouveau. Aucun talent ne peut suppléer au défaut de connaissance pratique de la société. Le fond de cette pièce est poétiquement vrai sans doute, mais les développements sont très-souvent faux; et le spectateur, troublé sans cesse dans le profond intérêt que lui inspirent quel-

1 Mein Verhältniß mit der bürgerlichen Welt machte mich mit dem Herzen bekannter als mit dem Kabinet, und vielleicht iſt eben dieſe politiſche Schwäche zu einer poetiſchen Tugend geworden.

ques-uns des caractères, par les détails d'une exécution défectueuse, éprouve une impression désagréable. Il y a moins d'irrégularités dans ces deux tragédies que dans les *Brigands*, mais aussi moins de verve et plus d'idées recherchées. Schiller était moins maître de son sujet. La peinture des mœurs allemandes a pu seule faire accueillir la deuxième de ces pièces plus favorablement que *Fiesque :* elle lui est, selon nous, inférieure.

Schiller quitta sa retraite en juillet 1783, pour aller à Mannheim, où il se proposait de suivre le théâtre, et voulait s'entendre avec Dalberg au sujet de la représentation de ses drames. *La Conjuration de Fiesque* fut jouée, pour la première fois, le 17 janvier 1784, et eut beaucoup moins de succès que les *Brigands*, bien que les principaux rôles fussent remplis par d'excellents acteurs. C'était le célèbre Iffland qui représentait Verrina. Dans une lettre à un de ses amis, l'auteur se plaint que le public n'ait pas compris sa tragédie : « La liberté républicaine est dans ce pays-ci, dit-il, un vain son, un mot vide de sens. » *L'Intrigue et l'Amour* fut mis au théâtre peu de temps après, et reçut un accueil très-favorable, qui encouragea le poëte à marcher avec confiance dans sa voie.

La société qu'il vit à Mannheim exerça sur lui une influence très-heureuse. Il était entraîné par un génie bouillant; mais il n'était ni opiniâtre, ni exclusif. La pratique du théâtre, jointe aux conseils de l'amitié et

de l'expérience, lui fit sentir les défauts qui dominaient dans ses premières compositions. Son impatiente ardeur en fut ralentie, et son talent ne fit qu'y gagner.

Schiller pensait depuis quelque temps déjà à un nouveau sujet de drame, dont il avait pris la première idée dans la lecture de *Don Carlos*, nouvelle historique de Saint-Réal. Il y avait travaillé dans sa retraite à Bauerbach, et il se remit avec ardeur à l'ouvrage, à Mannheim. En 1785, il lut le premier acte de son *Don Carlos* à la cour du landgrave de Hesse-Darmstadt, en présence de Charles-Auguste, duc de Weimar, qui témoigna sa satisfaction à l'auteur, en lui donnant le titre de conseiller (Rath).

En mars 1785, il se rendit à Leipzig, où il se fit promptement des amis de plusieurs de ceux qui étaient déjà ses admirateurs. Il s'y lia particulièrement avec Huber, Körner et le célèbre libraire Göschen. Vers la fin de l'été de 1786, pour ne pas se séparer de Körner, il alla à Dresde, puis demeura dans le village de Loschwitz, sur l'Elbe, et ce fut là qu'il termina *Don Carlos*, qui fut imprimé à Leipzig, en 1787. Le commencement de la pièce, jusqu'à la scène huitième du troisième acte, avait déjà paru dans les quatre premiers cahiers de la *Thalie du Rhin*, recueil de critique littéraire et surtout dramatique, dont il avait entrepris la publication en 1785, pendant qu'il était à Mannheim.

Ce fut au mois de juillet 1787 qu'il visita pour la première fois Weimar, où Wieland et Herder (Goethe

était alors en Italie) lui firent un accueil très-distingué. Le premier surtout lui témoigna une bonté si affectueuse qu'il en fut vivement touché. « Nous jouirons de quelques beaux moments, écrivait-il à un de ses amis, Wieland est jeune, quand il aime. » Celui-ci l'ayant pressé de travailler à son *Mercure allemand*, Schiller y fit paraître, outre ses *Lettres sur Don Carlos*, quelques-unes de ses plus belles poésies (entre autres : *les Dieux de la Grèce*, *les Artistes*), qui ne furent pas un des moindres ornements de ce journal, à cette brillante époque de son existence. Il y inséra aussi un fragment de son *Histoire de la défection des Pays-Bas*.

Il passa une partie de l'année 1788 à Rudolstadt et à Volkstädt, village voisin de cette ville. Pendant ce séjour, il se mit à étudier, comme Wieland le lui avait conseillé, Homère et les tragiques grecs. Il avait besoin, disait-il lui-même, de se retremper à ces sources antiques du beau, et de purifier son goût, qui, par la recherche et l'exagération, s'était écarté de la vraie et noble simplicité.

Ce fut à Rudolstadt qu'il vit pour la première fois Goethe, qui était de retour de son voyage d'Italie Bien que, dans la première entrevue, il ne se fût pas senti beaucoup d'attrait pour ce grand poëte, il ne tarda pas à se lier avec lui, et Goethe lui donna bientôt un gage de ses sentiments, en obtenant pour lui, du duc de Weimar, la place de professeur extraordinaire à l'université d'Iéna, qui était depuis long-

temps une des plus fréquentées et des plus célèbres de toute l'Allemagne. C'est vers la fin de mai 1789 qu'il commença son cours.

Après huit années d'hésitations et d'incertitudes, la vie de Schiller se trouvait enfin fixée d'une manière, sinon bien sûre encore et conforme à ses goûts, au moins très-honorable, et il pouvait envisager l'avenir avec confiance. C'est aussi de cette époque que date sa véritable gloire. Ses ouvrages précédents lui avaient déjà fait un nom ; ceux dont il nous reste à parler lui assurèrent un des premiers rangs dans la littérature allemande. *Don Carlos* n'avait pas été composé pour le théâtre. L'auteur y fit, en 1788, les changements qu'il jugea nécessaires pour que cette pièce pût être représentée, et la publia sous sa nouvelle forme. Malgré des retranchements, elle se trouve hors des proportions ordinaires, même de la scène allemande. Aucun prince n'est dessiné dans l'histoire d'une manière plus nette que Philippe. Despote sombre, entier, inflexible, disposé à tout sacrifier à ce qu'il regarde comme les intérêts de la religion, comment croire qu'il puisse se laisser séduire et presque attendrir par les déclamations de Posa, au point de lui accorder sa confiance et d'en faire son ministre principal? La révolte de Madrid, la présence du roi dans la prison de Carlos et son évanouissement sont des circonstances également inadmissibles. Le personnage d'Élisabeth est plein d'intérêt; mais l'auteur a méconnu son caractère, en la supposant à

la tête d'une révolte, et l'esprit du temps, en faisant d'elle la protectrice des protestants. Ce n'est pas du moins à la cour de son père qu'elle avait dû recevoir de pareilles dispositions, quoiqu'il fût l'appui des protestants d'Allemagne On peut, dans un drame, prêter à Don Carlos des vertus que l'histoire ne lui accorde pas, mais c'est à condition qu'il montre du moins une énergie qui les rende vraisemblables. Ici nous ne voyons en lui qu'un adolescent qui n'a ni idées arrêtées, ni volonté suivie, et qui se livre à des épanchements de tendresse envers le père le moins fait pour les accueillir. Posa est un caractère inexplicable; rien de plus misérable, par exemple, que l'invention par laquelle il veut sauver son ami Carlos. Un rôle est jugé, quand il a besoin de commentaires. Beaucoup d'écrivains ont essayé de faire comprendre sa conduite : aucun n'y a réussi; Schiller lui-même y a échoué. Ses *Lettres*, à ce sujet, n'ont pas même le mérite de la plupart de ses écrits en prose, la rapidité et la clarté. Quant aux discours de Posa sur la tolérance et le perfectionnement de la société, nous n'y voyons qu'une répétition de tout ce qui avait été écrit sur ces sujets féconds, en France, en Angleterre et en Allemagne, mise seulement en vers souvent harmonieux. Ces taches, qui sont grandes, s'expliquent par la manière dont cette pièce fut composée. Les autres ouvrages de Schiller, ceux mêmes sur lesquels la critique peut s'exercer avec le plus de sévérité, attachent et entraînent, par la verve, l'enthou-

siasme, la profonde sensibilité. Tout cela ne pouvait exister qu'à un moindre degré dans une composition faite par intervalles et comme par saccades, croisée par plusieurs autres, et pendant laquelle le génie poétique de Schiller avait subi de grandes modifications.

Don Carlos n'en est pas moins une des productions les plus remarquables de la littérature allemande. On y trouve beaucoup de situations très-fortes; les caractères (à part celui de Posa, qui est une énigme ou un idéal manqué, celui de Carlos, et quelques défauts dans les autres) sont tracés avec un rare talent. Enfin, il y a dans la marche de la pièce une dignité, ajoutons même, dans un sens relatif, une régularité, et dans le langage (si l'on excepte une scène entre Carlos et la princesse Éboli), une noble simplicité, dont les trois premières pièces de l'auteur ne donnaient pas d'idée. Celles-ci étaient écrites en prose, comme si le génie de Schiller, à son début, eût été trop exubérant et trop indocile pour se plier au joug de la poésie. La maturité qu'il avait acquise, le désir même de porter ses pièces au point de perfection nécessaire pour atteindre le but élevé qu'il se proposait, le décidèrent à écrire *Don Carlos* en vers; et cette forme a sans doute contribué puissamment au succès de la pièce.

Don Carlos annonçait une connaissance approfondie de l'époque. Aussi en résulta-t-il un ouvrage d'un autre genre, que nous avons déjà nommé, l'*Histoire de la défection des Pays-Bas*, qui parut égale-

ment en 1788, Leipzig, in-8°. On aurait de la peine à reconnaître, dans cette histoire, l'auteur des trois premières pièces dont nous avons signalé les défauts. Nous ne pouvons en discuter ici le mérite intrinsèque. Ce que nous nous croyons fondé à assurer, c'est que, si Schiller montre quelque part de la partialité, il faut en accuser soit la faiblesse humaine, soit une connaissance involontairement imparfaite des événements, mais nullement ses intentions. Il blâme, avec une égale indignation, les excès des protestants et ceux des catholiques, loue indifféremment ce que les deux partis lui présentent de recommandable; enfin il juge avec décence et mesure, sans invectives et sans déclamation. Le style ne mérite peut-être pas les mêmes éloges. On lui a reproché d'être souvent gêné; on y rencontre même parfois des gallicismes, surtout dans les passages traduits des auteurs étrangers.

Le talent de Schiller se retrouve dans les réflexions, du reste plus rares qu'on ne devrait s'y attendre; dans les tableaux généraux, dans les portraits. Quelques-uns de ces derniers sont des modèles. Il s'arrête à la retraite de la régente des Pays-Bas. Le titre n'est donc pas rempli; et l'on a de la peine à concevoir comment il n'a pas achevé une entreprise qui, à tous égards, devait sourire à son imagination. Il est possible qu'il ait été arrêté par sa propre exigence, et qu'il désespérât alors de répondre à ce qu'il attendait lui-même de l'historien. Il considérait l'histoire du point de vue le plus élevé. Selon lui, elle embrasse le monde moral tout en-

tier. Il n'est pas un seul individu qui ne puisse y trouver les plus utiles leçons : On y voit comment le moment présent a été, dans tous ses détails, préparé et amené par les siècles qui l'ont précédé : les jouissances matérielles que nous avons acquises, les progrès que le genre humain a faits vers la perfection sont l'œuvre de nos pères. Il en résulte pour nous l'obligation de ne pas laisser s'altérer ces bienfaits, et de les transmettre, avec de nouveaux encore, à la postérité.

Telles sont les principales idées du discours que prononça Schiller, pour l'ouverture de son cours d'histoire, à l'université d'Iéna, en 1789. Il est intitulé : *Qu'est-ce que l'histoire universelle, et quel est le but de cette étude ?* Ce morceau, écrit de verve, se recommande par toutes les qualités que l'on peut désirer dans un auteur : pensées profondes, nobles sentiments, style pur, rapide, brillant. Schiller n'a peut-être rien publié en prose de plus remarquable que les vingt-huit pages dont se compose ce discours (il parut d'abord dans le *Mercure allemand*, novembre 1789, puis séparément, à Iéna, 1790, in-8°).

Lorsqu'il monta pour la première fois dans sa chaire, il fut accueilli avec enthousiasme. Pendant le premier semestre, il fit deux leçons par semaine, le mardi et le mercredi, de six à sept heures du soir. L'objet de son cours était l'histoire ancienne, qu'il mena jusqu'au temps d'Alexandre. Dans la suite, il fit aussi des leçons sur l'histoire des États européens et sur les croisades. Son diplôme de professeur n'a-

vait pas beaucoup amélioré sa position. Il professa d'abord sans honoraires, et ce n'est que plus tard, peu de temps avant son mariage, que Charles-Auguste lui assura un traitement de 200 thalers (environ 750 fr.). Il épousa, le 20 février 1790, Charlotte de Lengefeld, dans la famille de laquelle il avait été introduit, à son passage à Rudolstadt, par son ancien camarade G. de Wolzogen, et qu'il avait bientôt appris à estimer et à aimer comme elle le méritait, pendant son séjour à Volkstädt.

Dans les années qu'il passa à Iéna, sa vie fut très-active. Il ajouta à ses divers travaux une grande entreprise, une *Collection générale de Mémoires, depuis le douzième siècle*, qui se divisait en deux parties, le moyen âge et les temps modernes. Il devait paraître au moins trois volumes par an de chaque partie. De la première il n'en parut que quatre; de la seconde, à partir du temps de Henri IV, vingt-neuf (Iéna, 1790—1806). Schiller y travailla seul d'abord; plus tard, à partir du tome IV de la première subdivision, et du tome III de la deuxième, il s'adjoignit Paulus et Woltmann et quelques autres écrivains; puis bientôt il cessa entièrement de coopérer à la publication. Mais, même alors, on continua à faire figurer son nom sur le titre. Pour servir d'introduction et d'explication aux *Mémoires*, il composa diverses dissertations historiques, qui furent placées dans les premiers volumes de la collection, et qu'on en a détachées depuis pour les insérer dans ses œuvres.

De 1786 à 1789, il avait composé, à Dresde et à Weimar, un roman épistolaire intitulé : *le Visionnaire* (der Geisterseher). Sa nomination à une chaire d'Iéna lui ôta le loisir de l'achever. Les neuf premières lettres avaient été publiées dans la *Thalie*. En 1789, il les réunit en un seul volume, qui parut à Leipzig, avec une dixième lettre et une sorte de conclusion fort rapide. Ce roman fut réimprimé plusieurs fois. Quoiqu'il fût demeuré incomplet, on le lut avec une avidité extraordinaire, et il en parut plusieurs continuations et imitations par d'autres auteurs.

L'*Histoire de la guerre de trente ans*, de Schiller, parut d'abord par fragments dans le *Calendrier historique des Dames*, publié par le libraire Göschen à Leipzig (1791 à 1793). Ce second ouvrage historique est fort supérieur au premier. Le sujet en est plus vaste ; mais aussi les idées de Schiller s'étaient singulièrement élevées, et son horizon s'était fort agrandi. Ses tableaux généraux sont beaucoup plus complets, ses portraits dessinés plus largement, ses descriptions plus nettes. Il était, dans la *Défection des Pays-Bas*, dominé par son sujet : ici il le domine ; aussi sa marche est franche et hardie. Son style enfin est constamment soutenu, simple pourtant et toujours naturel ; et nous ne pensons pas que, sous ce rapport, la prose allemande offre une lecture plus agréable.

Bien que l'imagination joue un grand rôle dans cet ouvrage, qu'on y retrouve le poëte, et que ce soit

souvent un tableau plus encore qu'une histoire, il faut remarquer, à l'éloge de l'auteur, qu'il a fait une étude très-consciencieuse des faits et des autorités originales. Jean de Müller, qui avait le droit d'être exigeant en fait d'exactitude, lui rend ce témoignage, qu'à deux petites exceptions près, il a trouvé partout le récit de Schiller parfaitement d'accord avec les meilleures sources. Et cet éloge, justement accordé à l'*Histoire de la guerre de trente ans*, celle de la *Défection des Pays-Bas* le mérite peut-être plus encore. Les quatre premiers livres de la *Guerre de trente ans* sont éminemment dramatiques : le dernier n'est guère qu'un rapide abrégé, qui a d'ailleurs, semblable en cela aux précédents, mais sans nous offrir la même compensation, l'inconvénient d'être en grande partie dépourvu de dates.

Il doit nous être permis, sans craindre le reproche de partialité, de réclamer contre quelques détails relatifs à la France. La mémorable bataille de Rocroi n'est citée que par occasion ; selon Schiller, c'est Condé et non Mercy qui s'est retiré après celle de Fribourg ; Turenne ne joue, pour ainsi dire, qu'un rôle secondaire auprès de Wrangel, guerrier estimable du reste ; enfin, la politique de Richelieu est censurée plus sévèrement ou plus exclusivement que celle de Ferdinand lui-même, en faveur de qui l'auteur fait quelquefois valoir l'empire des circonstances.

Au théâtre et à l'histoire Schiller joignit l'étude de la philosophie. Ses travaux historiques l'occupèrent

surtout de 1789 à 1792. Mais l'histoire n'était pas propre à le captiver entièrement. Dès l'été de 1790, il avait fait à Iéna des leçons d'esthétique sur l'*OEdipe* de Sophocle, et il avait lu, avec beaucoup d'intérêt, *la Poétique* d'Aristote. Il déposa le fruit de ces leçons et de cette étude dans deux dissertations sur la tragédie, dont l'une traite de l'art tragique, et l'autre du plaisir que nous prenons aux sujets tragiques. Les ouvrages de Kant avaient produit une révolution en Allemagne. Les commentaires, développements et modifications de ses nombreux disciples, les discussions souvent très-animées qui en résultaient, avaient fait naître une fermentation qui saisissait même beaucoup d'esprits jusque-là étrangers à ces études. Schiller n'a pas échappé à cet entraînement presque général. Il se lança dans cette nouvelle carrière avec l'ardeur que lui inspirait tout ce qui élevait ses idées et lui paraissait propre à perfectionner la nature humaine.

Des études continuelles et forcées et de longues veilles avaient beaucoup fatigué Schiller; il en résulta au commencement de 1791, à son retour d'un voyage à Erfurt, une maladie de poitrine très-grave, qui altéra sa santé à un tel point qu'elle ne put jamais se rétablir complétement. Si son activité en fut ralentie, la fortune prit soin de l'en dédommager. Vers la fin de 1791, le prince héréditaire, depuis duc régnant de Holstein-Augustenbourg, et le comte de Schimmelmann, ministre d'État de Danemark, se

réunirent pour lui offrir une pension de 1000 thalers (3750 fr.), pour trois ans consécutifs, sans aucune condition, et avec une délicatesse qui détermina Schiller à accepter leur offre. Dans la suite, pour témoigner sa gratitude au prince de Holstein-Augustenbourg, il lui dédia ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*. A la lettre où ces deux généreux Mécènes lui offraient cette pension, était jointe une invitation à venir à Copenhague; mais il s'excusa sur le mauvais état de sa santé et sur la reconnaissance qui l'attachait au duc de Weimar.

Nous avons vu qu'il s'occupait beaucoup de la nouvelle philosophie. Ses études et ses méditations philosophiques produisirent la *Dissertation sur la Grâce et la Dignité*, les *Lettres*, dont nous venons de parler, *sur l'éducation esthétique de l'homme*, et plusieurs autres traités publiés dans la *Thalie*, recueil qui exista de 1785 à 1793, avec des titres divers (Rheinische Thalia, Thalia, Neue Thalia), et où Schiller inséra un grand nombre des opuscules, en prose et en vers, qu'il composa pendant ces neuf ans.

La *Dissertation sur la Grâce et la Dignité* offre des aperçus délicats et beaucoup d'idées ingénieuses. Nous croyons que l'auteur s'est laissé séduire par l'espèce d'opposition qu'il cherche à établir entre la *Grâce* et la *Dignité*: la *souffrance* n'est certainement pas, comme il le pose en principe, une condition essentielle de la dignité, dont la *majesté*, qui exclut au contraire toute idée de souffrance, est, selon

l'auteur lui-même, le plus haut degré. Ses *Lettres sur l'éducation* portent l'empreinte de son talent; mais peut-être pourrait-on lui reprocher d'avoir poussé bien loin la subtilité dans un sujet de ce genre, sur lequel il est déjà si difficile d'établir une théorie précise.

Dès 1789, il avait formé le dessein, par une sorte de gageure avec le célèbre poëte Bürger, de traduire en vers un chant de Virgile. Empêché par d'autres travaux, il différa l'accomplissement de ce projet. Ce ne fut qu'en 1791, après la maladie de poitrine dont nous avons parlé, et lorsque les médecins lui défendaient tout effort de travail, qu'il revint à cette idée et mit en vers le deuxième et le quatrième livre de l'*Énéide*. Cette traduction est sans doute un ouvrage estimable, mais on n'y retrouve ni la grâce, ni l'énergie, ni surtout le fini de l'original. Il est remarquable qu'à cette époque, où Voss et quelques autres écrivains avaient cherché, par l'emploi des mètres des anciens, à mieux rapprocher l'allemand du grec et du latin, dans leurs traductions, Schiller ait choisi, pour imiter Virgile, des stances de huit vers rimés (les *Ottave rime* des Italiens). Il ne goûtait pas beaucoup les hexamètres de Voss; il trouvait, et avec raison peut-être, qu'ils manquaient de souplesse et d'harmonie.

Le grand drame de la guerre de trente ans, qu'il avait raconté en prose, ou plutôt qu'il avait peint en historien poëte, devait agir puissamment sur un es-

prit tel que celui de Schiller. Il eut l'idée de faire de Gustave-Adolphe le héros d'un poëme épique, mais ensuite il y renonça pour sa trilogie de *Wallenstein*, à laquelle il songeait sérieusement dès un voyage qu'il fit pour sa santé aux eaux de Carlsbad, en juillet 1791.

La révolution française occupait toute l'Europe, que bientôt elle devait bouleverser. Le procès de Louis XVI fut pour Schiller l'objet d'une attention particulière. Au mois de décembre 1792, il pria un de ses amis de lui indiquer un Français capable de bien traduire le Mémoire qu'il désirait rédiger pour la défense de ce prince. Il était persuadé que l'écrit d'un étranger ferait sur ses juges un plus grand effet que celui d'un Français. Ce serait d'ailleurs une occasion de dire beaucoup de vérités, qu'un homme de lettres peut seul présenter avec succès. Il est des époques où l'on peut parler ouvertement, parce qu'on peut être entendu. Schiller pensait que celle où il écrivait était de ce nombre. C'était certes se faire illusion et méconnaître les circonstances ; mais on ne peut s'empêcher d'admirer cet élan d'une belle âme, qui croit tous les hommes de talent, à quelque pays qu'ils appartiennent, appelés à défendre un monarque infortuné, dont la cause est celle de l'humanité tout entière.

Schiller avait quitté la Souabe depuis douze ans. Il eut le désir de revoir ses parents et ses anciens amis : il partit pour son pays, avec sa femme, au mois d'août

1793 et y passa la fin de cette année et le commencement de 1794. Une lettre qu'il écrivit au duc de Wurtemberg, dans les États duquel il rentrait ainsi pour la première fois depuis sa fuite, demeura sans réponse. Le duc lui fit dire simplement qu'il ne remarquerait point sa présence en Wurtemberg. A son retour, Goethe l'invita à passer quelques semaines dans sa maison, à Weimar, et c'est à cette époque que leurs relations commencèrent à devenir intimes. Vers la fin de septembre 1794, il revint à Iéna. Il y trouva M. Guillaume de Humboldt, et se lia étroitement avec lui.

Il conçut, vers le même temps, le projet de réunir les principaux écrivains allemands, pour publier un recueil périodique supérieur à tout ce qui avait été fait jusque-là dans ce genre. Ce journal littéraire mensuel, intitulé les *Heures* ou *Saisons* (die Horen), commença à paraître, en 1795, chez le libraire Cotta, dont Schiller avait fait la connaissance dans son voyage de Souabe. C'est dans ce recueil qu'il inséra sa *Dissertation sur la poésie naïve et sentimentale*. Ce morceau, d'une certaine étendue (134 p.), nous semble au-dessus de tout ce que Schiller a écrit dans le genre de l'esthétique, de la philosophie littéraire. Le sujet, déjà très-vaste, s'agrandit sous sa plume féconde. Comme il y a beaucoup de conventionnel et d'arbitraire dans la détermination de certains genres en littérature, on peut n'être pas toujours de son avis. Mais cette composition n'en offre

pas moins une lecture très-attachante. Schiller inséra dans les *Heures* quelques autres dissertations, et plusieurs de ses nouvelles pièces de vers : *l'Empire des ombres*, intitulé plus tard *l'Idéal et la Vie*, *l'Élégie ou la Promenade*, *l'Idéal* (die Greate), etc. Ce recueil, dont quelques morceaux furent lus avec un grand intérêt, et auquel coopéraient des écrivains allemands de premier et de second ordre, ne reçut en général qu'un accueil assez indifférent, et cessa de paraître en 1797. Schiller, qui le regardait comme un moyen facile et assuré de répandre les bonnes doctrines philosophiques et littéraires, et de donner ainsi à la littérature de son pays plus de profondeur et d'élévation, fut très-sensible à cette froideur dédaigneuse. Jamais caractère ne fut plus bienveillant que le sien; mais il ne put échapper entièrement à l'une des conditions du caractère des poëtes : il fut irritable une fois. Dans un accès d'humeur, il épancha sa bile, non-seulement contre le mauvais goût, dont il exagérait peut-être la généralité, mais encore contre plusieurs écrivains estimables, qui contribuaient comme lui à la gloire de leur patrie. Il en résulta les fameuses *Xénies* (Xenien), suite de distiques épigrammatiques, composées en commun avec Goethe, et où la satire passe parfois les bornes de la légitime critique et aussi du bon goût. Les *Xénies* furent l'objet d'une quantité innombrable de réponses, dont aucune n'eut autant de célébrité qu'elles. Schiller les inséra dans l'*Almanach des Muses*, qu'il avait

commencé à publier en 1795 et qu'il continua jusqu'en 1799.

Depuis 1795, il était revenu à la poésie avec un nouvel élan. Mais le drame était son élément véritable. Il voulait en essayer un avec des chœurs, qu'il eût intitulé les *Chevaliers de Malte*. Le siége de cette île en était le sujet. On en a trouvé le plan dans ses papiers. Il en différa l'exécution pour travailler à son *Wallenstein*. Il était, depuis plusieurs années, dans une situation d'esprit qui lui était pénible, dans un état de transition; il cherchait sa véritable voie. De longues et profondes méditations lui avaient fait sentir les défauts de ses premières compositions; mais les règles dont il avait reconnu la nécessité, et dont il avait fait l'essai, jusqu'à un certain point, dans *Don Carlos*, lui avaient ôté cette hardiesse, cette fougue qui caractérisent ses *Brigands*. Il avait perdu les avantages de la jeunesse, sans avoir encore ceux de l'expérience; mais il espérait arriver au point où l'art agit sur le talent, comme l'éducation sur l'homme en société, en lui imposant une seconde nature. Alors, son imagination reprendrait son premier essor, et ne connaîtrait d'entraves que celles qu'elle se prescrirait elle-même. Ce changement s'était opéré. Schiller, effrayé d'abord par *Wallenstein*, auquel il avait été sur le point de renoncer, en 1794, s'était enfin familiarisé avec ce sujet. Il fut entraîné par l'attrait dramatique de cette époque et par l'étude approfondie qu'il en avait faite. En effet, il jugeait lui-même fort

sévèrement le caractère de Wallenstein, sous le rapport de la scène comme sous celui de la morale. Mais il en faisait l'objet d'un essai. Jusqu'alors il avait recherché la vérité dans les détails; maintenant il ne la recherche que dans l'ensemble. Carlos et Posa étaient des caractères idéalisés. Il veut ici remplacer l'idéal par la nature.

Le drame de *Wallenstein* est, comme l'on sait, partagé en trois pièces. La première, *le Camp de Wallenstein*, fut représentée à Weimar, en octobre 1798; la seconde, *les Piccolomini*, en janvier 1799, et la troisième, *la Mort de Wallenstein*, au mois d'avril de la même année. *Le Camp*, précédé d'un prologue, dans la forme ordinaire, qui est une espèce d'exposition, peut être regardé lui-même comme un second prologue en action. Ce n'est point une pièce, mais une suite de scènes, qui offrent une peinture fort animée des habitudes du soldat à cette époque, et qui n'ont entre elles aucune liaison apparente. Le poëte, toutefois, atteint son but, qui est de nous donner une idée sensible de l'influence extraordinaire exercée par Wallenstein, et que ce général devait autant à la licence dont il laissait jouir son armée, qu'à ses rares talents. Quelques traits indiquent aussi la différence entre les dispositions des troupes de l'empire et celles des corps des États héréditaires.

Les Piccolomini sont, pour ainsi dire, une seconde pièce préparatoire, une longue exposition sans dénouement. Rien de ce qu'avait produit Schiller jus-

que-là ne pouvait nous donner une idée de la belle ordonnance et du noble calme qui règnent dans cette composition. Plusieurs scènes, surtout celle entre Max, Théela et la comtesse, peuvent paraître trop longues; mais toutes conduisent au but, et quelques-unes (par exemple, celle entre Wallenstein, Questenberg et les généraux) sont d'une admirable vérité de situation. Le drame des *Piccolomini*, froid à la représentation, offre une lecture très-attachante. La fin, toutefois, est, même pour le lecteur, presque dénuée d'intérêt.

La Mort de Wallenstein est la véritable tragédie. Cette pièce fait éprouver successivement des sentiments divers : l'étonnement causé par l'ascendant de Wallenstein; l'horreur pour sa trahison; l'espèce d'angoisse occasionnée par sa confiance superstitieuse en Octavio Piccolomini; l'admiration pour cette armée qui abandonne son chef qu'elle idolâtrait, quand il n'est plus qu'un traître; l'indignation contre l'infâme Buttler; la pitié envers Wallenstein. Le caractère de Max est celui qui fixe le plus l'attention. A part un vernis de *sentimentalité* peu d'accord avec les mœurs du temps, nous pensons que l'histoire et le théâtre n'offrent rien de plus parfait que cette espèce de *chevalier sans peur et sans reproche*. Il répand sur toute la pièce un intérêt extraordinaire, et contribue à faire de la scène où il paraît pour la dernière fois, une des plus belles qui existent sur aucun théâtre. Nous ne connaissons rien de plus simple, de plus at-

tendrissant, de plus pathétique que les instances de Wallenstein auprès de Max, les regrets que lui inspire sa mort, et le monologue de Thécla. Cette tragédie, en un mot, malgré les défauts qu'on peut y remarquer, est certainement une de celles où le talent de Schiller a le plus approché du degré de perfection qu'il pouvait atteindre. Nous ferons observer, en finissant, que ces trois pièces, dont les deux premières ne sont que préparatoires, ne forment point une *Trilogie* dans le sens où les Grecs prenaient ce mot [1].

Le temps que lui laissait le théâtre, il le consacrait à des compositions lyriques. L'année 1797 fut, comme il l'appelle lui-même, l'année des ballades (das Balladenjahr). Elle vit naître en effet successivement *le Plongeur*, *le Gant*, *l'Anneau de Polycrate*, *les Grues d'Ibycus*, *Toggenburg*, etc. Ce sont autant de petits chefs-d'œuvre, aussi remarquables par le sentiment poétique, le talent de la composition, le caractère dramatique ou pittoresque du récit, que par les ressources infinies du style et l'harmonie des vers.

La santé de Schiller avait reçu d'irréparables atteintes. Depuis longtemps, il ne pouvait plus vaquer à ses fonctions de professeur. Vers la fin de 1799, après en avoir obtenu l'autorisation de Charles-Auguste, qui, dans cette occasion, se montra très-bienveillant

[1] M. B. Constant, dans sa pièce de *Wallstein*, a essayé de fondre ensemble *les Piccolomini* et *la Mort de Wallenstein*.

et généreux, il vint se fixer à Weimar, où il put jouir, sans interruption, de la société de Goethe, et suivre les représentations théâtrales, dont il s'occupa dès lors avec beaucoup de zèle, travaillant à perfectionner le jeu des acteurs, pour augmenter par là l'effet moral qu'il en attendait. Il écrivit désormais presque uniquement pour le théâtre, et ses dernières pièces se succédèrent à de courts intervalles.

Marie Stuart fut jouée pour la première fois, à Weimar, en juin 1800. Nous n'examinerons pas si le caractère essentiellement poétique de cette reine infortunée est également dramatique, ces sortes de questions sont en général oiseuses, parce que les ressources du génie sont incalculables. Mais nous ferons remarquer que quelques invraisemblances dans le nœud de l'intrigue et certaines longueurs nuisent parfois à l'intérêt. L'humilité avec laquelle Marie écoute les duretés que sa nourrice lui adresse, la scène de la confession, par dessus tout celle de Mortimer, qui est comme une réminiscence des *Brigands*, ont mérité plus ou moins de reproches. Les beautés, néanmoins, l'emportent de beaucoup sur les défauts. Marie et Élisabeth sont habilement dessinées; les caractères de Burleigh, de Shrewsbury, de Pawlet même, sont très-bien traités; celui de Leicester est faible. La délibération entre Élisabeth, Shrewsbury, Burleigh et Leicester, les transports d'allégresse que cause à Marie la jouissance de la nature, l'entrevue des deux reines, les adieux de Marie, un peu longs

toutefois, offrent des beautés supérieures de genres fort différents, et ont assuré le succès de la pièce. On voit combien l'âge et les réflexions continuelles sur l'art dramatique avaient mûri le talent de Schiller. Il donne ici beaucoup moins à l'idéal. Le drame de *Marie Stuart* est historique, et, à peu d'exceptions près, plus réel encore que *Wallenstein*. La marche en est aussi plus régulière que celle de la plupart de ses compositions dramatiques, de toutes peut-être. On ne doit donc point s'étonner qu'elle ait été transportée avec succès sur la scène française. M. Lebrun a imité avec talent la pièce de Schiller, dont il reproduit souvent les beautés.

La première représentation de *Jeanne d'Arc* eut lieu à Leipzig, en présence de Schiller, en septembre 1801. La pièce fut accueillie avec enthousiasme et cette représentation fut pour l'auteur un véritable triomphe. Rien de plus simple dans son merveilleux que l'histoire de Jeanne d'Arc. Tant qu'elle est soutenue par l'appui du ciel, elle triomphe : cet appui lui est retiré, quand sa mission est terminée, et alors elle tombe. Dans Schiller, elle est, au milieu du combat, comme frappée d'amour pour l'Anglais Lionnel. Poursuivie par le remords que lui cause cette espèce de violation de son vœu de chasteté, elle se croit indigne d'accompagner Charles VII à Reims. Son père la reconnaît, la signale, la maudit comme sorcière ; elle ne se défend point et est bannie. Elle est arrêtée par les Anglais ; mais témoin, du haut de sa prison,

des succès de ses ennemis, elle élève son âme à Dieu, brise ses chaînes, vole au secours de son roi, le fait triompher, et meurt de ses blessures. Ce n'est point le merveilleux de l'histoire qui a arrêté le poëte. Il lui en a seulement substitué un autre, pour expliquer l'affaiblissement, le découragement de Jeanne et le triomphe des Anglais. Mais combien l'explication de l'histoire est plus simple, plus religieuse et plus poétique! Cette pièce nous paraît, quant au plan et à l'invention dramatique, une des plus défectueuses parmi celles de la meilleure époque de Schiller. Mais, d'un autre côté, c'est une de celles qui renferment le plus de beautés de détail. Son talent semble s'être ici éloigné de sa perfection dans la composition même du drame; mais cette espèce de retour vers l'indépendance de sa jeunesse lui a fourni de sublimes inspirations.

Rien de plus extraordinaire dans l'histoire du théâtre que le passage de *Jeanne d'Arc* à la *Fiancée de Messine*, qui fut représentée, pour la première fois, à Lauchstädt, en 1803, puis, la même année, à Weimar. A une des pièces les plus compliquées des théâtres modernes succéda, au bout de deux ans, une des plus simples. Deux frères qui se haïssent mortellement depuis la plus tendre enfance, aiment passionnément la même personne, sans savoir qu'ils sont rivaux, que l'objet de leur amour est le même. Don Manuel, l'aîné des deux frères, découvre le premier que Béatrice, la jeune fille qu'ils aiment tous

deux, est leur sœur. Don César, l'autre frère, qui survient au moment de cette reconnaissance et trouve Béatrice dans les bras de don Manuel, se jette sur lui et le tue; puis, il se tue lui-même pour épargner à la princesse, sa mère, et à sa sœur, l'aspect odieux du fratricide. Le destin, tel que le concevaient les anciens, le destin inflexible et mystérieux, plane sur tout ce drame et y exerce sa terrible influence. Les passions qui sont en jeu, les crimes et le désespoir qu'elles engendrent, sont les effets de cette cause aveugle et nécessaire, qui ôte aux actions leur moralité, et, changeant le coupable en victime, attire à la fois sur lui l'horreur et la pitié. Le poëte a rempli cette donnée avec beaucoup de talent, et imite souvent avec un rare bonheur les effets de scène et de style du théâtre grec. Mais il est difficile d'appliquer à des sujets modernes, à une époque chrétienne, le dogme de l'antique fatalité, et de remuer encore aujourd'hui par un tel ressort dramatique des spectateurs habitués à une doctrine plus consolante, à une morale plus digne de Dieu et de l'homme.

Pour imiter encore plus le théâtre des Grecs, Schiller a introduit le chœur dans sa *Fiancée de Messine*. Ce chœur se partage en deux groupes, accompagnant chacun un des deux frères et s'associant à leur mutuelle animosité. Ces chants lyriques, qui viennent par intervalles suspendre l'action, ont souvent une énergique et solennelle beauté.

Le dernier drame de Schiller, *Guillaume Tell*, fut

représenté, pour la première fois, à Weimar, en février 1804.

Beaucoup de personnes, et parmi elles des critiques éminents, regardent le *Guillaume Tell*, et avec raison, je crois, comme le chef-d'œuvre dramatique de Schiller. Voici le jugement qu'en a porté A. W. Schlegel : « Un des derniers ouvrages de Schiller, *Guillaume Tell*, est, selon moi, le plus parfait de tous. On y retrouve, dans toute sa pureté, la poésie de l'histoire. La manière en est franche et naturelle ; l'imagination du poëte l'a si bien servi qu'il a dépeint les beautés agrestes des paysages de la Suisse avec autant de vérité que s'il les avait connus. Il peut, il est vrai, avoir trouvé un puissant secours dans l'ouvrage pittoresque du fameux historien Müller ; mais, quoi qu'il en soit, ce drame, où l'action se passe en plein air, sur la rive du lac des cantons alliés, avec les Alpes en perspective, et en face de la chapelle de Guillaume Tell, ce drame où respirent la cordialité du vieux temps, l'héroïsme rustique et la piété sincère, est fait pour toucher le cœur et relever le courage, et il aurait mérité que les Suisses l'eussent fait servir à l'ornement de la fête par laquelle ils ont célébré, après cinq cents années d'indépendance, la glorieuse conquête de leur liberté. »

Guillaume Tell fut représenté à Berlin en juillet 1804, et avec un tel succès qu'il fallut le jouer trois fois en huit jours. Schiller jouissait alors de toute la plénitude de son talent. Objet d'une admiration géné-

rale, les Allemands l'opposaient avec un juste orgueil aux auteurs les plus brillants des littératures étrangères; les autres villes d'Allemagne enviaient à Weimar l'avantage de le posséder. Heureux dans son intérieur, il faisait le charme de sa famille par la douceur et l'aimable simplicité de son caractère.

Il avait fait un voyage à Berlin au printemps de 1804. Il y reçut un accueil digne de son génie. La reine Louise s'efforça de le retenir, et le ministre d'État de Beyme lui offrit, au nom du roi Frédéric-Guillaume III, une pension annuelle de 3000 thalers et la libre disposition d'un équipage de la cour, s'il consentait à venir se fixer à Berlin. Mais il ne put se résoudre à quitter Weimar, bien que sa pension, en comptant une addition que Charles-Auguste y fit dans ce temps-là, y fût beaucoup moindre. La reconnaissance le retenait auprès du prince qui, le premier, l'avait accueilli, et qui lui avait donné de nombreuses marques de sa faveur [1].

Pendant un séjour qu'il fit à Iéna, au mois de juillet 1804, il s'était refroidi dans une promenade et était tombé sérieusement malade. Toutefois il s'était rétabli, et les inquiétudes de sa famille commençaient à se calmer, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre maligne, au mois de février 1805. Il en guérit aussi, mais ses forces ne revinrent pas, et, le 1er mai 1805,

1 En 1802. Charles-Auguste avait, de son propre mouvement, demandé et obtenu pour lui des lettres de noblesse.

une fièvre catarrhale acheva de l'accabler. Il supporta son mal avec une grande résignation et conserva toute sa connaissance jusqu'à la matinée du 9, qui fut le dernier jour de sa vie. *Comment vous trouvez-vous?* lui demanda sa belle-sœur, la veille de sa mort, dans la soirée : *Toujours mieux, toujours plus serein*, répondit-il. Il expira le 9 mai 1805, vers six heures du soir, dans la quarante-sixième année de son âge.

Ses obsèques eurent lieu dans la nuit du 11 au 12 mai. Ses restes furent portés au cimetière, entre minuit et une heure, par de jeunes savants et des artistes. Le ciel était couvert de nuages; le vent soufflait avec force. Au moment où l'on descendait le corps dans le caveau, le ciel s'entr'ouvrit, la lune jeta quelques rayons sur le cercueil, et disparut presque aussitôt. Vingt et un ans plus tard, on exhuma son corps pour le transporter au nouveau cimetière, dans le caveau des princes de Weimar, où il repose maintenant auprès de Charles-Auguste et de Goethe. Le duc est placé entre les deux poëtes.

Schiller était d'une taille élevée; ses cheveux étaient roux, sa figure allongée, son teint pâle, le front large, le nez mince et assez proéminent. Sa physionomie était, dit-on, très-expressive, pleine à la fois de douceur et d'énergie. Quand il était excité par la conversation, sa tête, habituellement penchée, se relevait, son teint s'animait, et une grande vivacité se peignait sur sa figure.

La veuve de Schiller est morte en 1826. Elle lui avait donné quatre enfants : deux fils, Charles et Ernest, et deux filles, Caroline et Émilie.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Schiller a laissé un grand nombre de dissertations sur des points d'histoire, de philosophie et de littérature, des plans et fragments de pièces de théâtre, des traductions, comme celle de l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, de la *Phèdre* de Racine, de *Médiocre et rampant*, de M. Picard, etc. La plupart de ses écrits ont été réimprimés plusieurs fois, et on a publié un grand nombre d'éditions complètes de ses Œuvres.

Nous ne sommes entré dans aucun détail sur les petits poëmes de Schiller, sur ses ballades et autres poésies fugitives. On verra, en lisant le choix que nous publions dans ce volume, à quel degré de perfection il s'est élevé dans ce genre, et on ne pourra s'empêcher, en admirant le poëte, d'éprouver pour le caractère et le cœur de l'homme la plus vive sympathie. « Schiller, dit Mme de Staël, et nous ne pouvons mieux terminer cette biographie que par l'hommage mérité qu'elle lui rend, Schiller était un homme d'un génie rare et d'une bonne foi parfaite..... La conscience était sa muse : celle-là n'a pas besoin d'être invoquée, car on l'entend toujours quand on l'écoute une fois. Il aimait la poésie, l'art dramatique, l'histoire, la littérature pour elle-même. Il aurait été résolu à ne point publier ses ouvrages, qu'il y aurait donné le même soin ; et jamais aucune considération

tirée ni du succès, ni de la mode, ni des préjugés, ni de tout ce qui vient des autres enfin, n'aurait pu lui faire altérer ses écrits ; car ses écrits étaient lui ; ils exprimaient son âme, et il ne concevait pas la possibilité de changer une expression, si le sentiment intérieur qui l'inspirait n'était pas changé. »

Schiller's

Gedichte.

Hectors Abschied[1].

Andromache.

Will sich Hector ewig von mir wenden[2],
Wo Achill mit den unnahbarn Händen[3]
Dem Patroklus[4] schrecklich Opfer[5] bringt?
Wer wird künftig deinen Kleinen lehren
Speere werfen[6] und die Götter ehren,
Wenn der finstre Orkus dich verschlingt[7]?

Hector.

Theures Weib[8], gebiete deinen Thränen,
Nach der Feldschlacht ist mein feurig Sehnen,
Diese Arme schützen Pergamus[9].
Kämpfend für den heil'gen Herd der Götter
Fall' ich, und des Vaterlandes Retter[10]
Steig' ich nieder zu dem styg'schen Fluß[11].

Andromache.

Nimmer lausch' ich deiner Waffen Schalle,
Müßig[12] liegt dein Eisen in der Halle,
Priams großer Heldenstamm verdirbt.
Du wirst hingehn, wo kein Tag mehr scheinet[13],
Der Cocytus durch die Wüsten weinet[14],
Deine Liebe in dem Lethe[15] stirbt.

Hector.

All mein Sehnen will ich, all mein Denken,
In des Lethe stillen Strom versenken[16],
Aber meine Liebe nicht.
Horch! der Wilde[17] tobt schon an den Mauern,
Gürte mir das Schwert um, laß das Trauern!
Hectors Liebe stirbt im Lethe nicht[18].

NOTES.

1. Les *Adieux d'Hector* ont paru d'abord dans la deuxième scène du second acte des *Brigands*, dont Schiller avait achevé le manuscrit, avant la fin de 1780, pendant qu'il était à Stuttgart, à l'école militaire, appelée die Karlsschule. Depuis, détachant ce petit poëme de son drame, il l'a beaucoup retravaillé et y a fait de nombreux changements. Nous indiquerons dans les notes les principales variantes. Schiller, dans une lettre à l'éditeur des *Propylées*, écrite en 1800, à l'occasion d'un concours de pein-

ture dont les adieux d'Hector et d'Andromaque avaient été le sujet, apprécie lui-même de la manière suivante cette scène empruntée à l'*Iliade* : „Der Abſchied des Hectors iſt ſchon als Stoff und ohne allen Zuſatz der Kunſt ein rührender Gegenſtand, und konnte mit einem mäßigen Aufwand von Phantaſie, ſelbſt durch naive Wahrheit, ein ſprechendes Bild abgeben.“

2. Dès le premier vers, Schiller a adouci l'expression. Dans *les Brigands*, la strophe commence ainsi :

Willſt dich, Hector, mir entreißen,
Wo des Aeaciden mordend Eiſen
Dem Patroklus ꝛc.

Dans la première, aussi bien que dans la seconde version, le poëte a réuni, comme le font souvent les anciens, deux idées en une seule. Le sens complet serait : „Willſt du auf ewig von mir ſcheiden, und willſt du dich dahin wenden wo ꝛc. ?“

3. Mit den unnahbarn Händen. C'est la traduction de l'épithète homérique : χεῖρες ἄαπτοι. Voy. *Iliade*, I, 567.

4. Dem Patroklus. Le moment, comme on le voit, n'est pas celui qu'Homère avait choisi pour cet épisode, dans son sixième livre de l'*Iliade*. Schiller suppose que c'est après la mort de Patrocle (racontée au livre XVI de l'*Iliade*) qu'Hector se sépare ainsi d'Andromaque, pour aller livrer son dernier combat. Aussi l'appréciation suivante de la situation s'applique-t-elle parfaitement à la manière dont il a lui-même conçu son sujet : „Es ſollte der Abſchied eines Helden ſein, der Gattin und Kind zurücklaßt, um in eine Todesgefahr zu gehen ; man ſollte einen letzten, ewigen Abſchied ahnen (Lettre à l'édit. des *Propylées*).

5. Schreckliſch Opfer. Sur la suppression de la désinence de l'adjectif, voy. Gramm. allem., § 26, Rem. II.

6. Deinen Kleinen lehren Speere werfen ꝛc. Sur cette construction où le verbe lehren a pour complément un accu-

satif et un infinitif, voy. § 234 et Rem. 1°. — Deinen Kleinen, *ton petit, ton fils Astyanax*, παῖδα ἀταλάφρονα, νήπιον αὔτως, Ἑκτορίδην ἀγαπητόν, comme le désigne si gracieusement Homère (*Il.*, VI, 400). Le sentiment qui dicte ces paroles à Andromaque est celui qu'Homère lui fait exprimer à deux reprises : οὐδ' ἐλεαίρεις παῖδά τε νηπίαχον καὶ ἐμ' ἄμμορον (*Il.*, VI, 408), et plus bas : μὴ παῖδ' ὀρφανικὸν θήῃς (VI, 432).

7. Le dernier vers de la première strophe était d'abord :

Wenn hinunter dich der Xanthus ſchlingt.

Der finſtre Orkus, qui désigne proprement Pluton, et par extension les Enfers, tout le sombre empire, est ici bien mieux à sa place que Xanthus, nom d'un cours d'eau voisin de Troie.

8. Le poëte a entièrement changé la deuxième strophe, et y a mis bien plus de simplicité, de mesure et de vérité de sentiment. Voici quelle en était la première forme :

Theures Weib, geh, hol' die Todeslanze;
Laß mich fort zum wilden Kriegestanze!
Meine Schultern tragen Ilium.
Ueber Aſtyanax unſre Götter!
Hektor fällt, ein Vaterlands-Erretter,
Und wir ſehn uns wieder im Elyſium.

L'ellipse du quatrième vers était bien hardie et manquait de clarté pour beaucoup de lecteurs : Ueber Aſtyanax (mögen) unſre Götter (wachen).

9. Ce vers rappelle le vers d'Homère (*Il.*, VI, 403) :

οἷος γὰρ ἐρύετο Ἴλιον Ἕκτωρ.

Pergamus, *Pergame*, était proprement le nom de la citadelle, mais par extension le mot s'appliquait à la ville entière et était synonyme de *Troie* ou *Ilion*.

10. Des Vaterlandes Retter. Sur la suppression de l'article devant les noms qui sont précédés du génitif qui leur sert de complément, voy. § 172, 3°.

11. Zu dem ſtyg'ſchen Fluß, *vers le fleuve stygien, le fleuve du Styx.* Sur la suppression de l'*i* dans ſtyg'ſchen, voy. § 325.

12. Müßig. Dans *les Brigands* il y a einſam; c'est, du reste, le seul mot que le poëte ait changé dans cette troisième strophe.

13. Wo kein Tag mehr ſcheinet. Ici Schiller se conforme aux idées d'Homère plutôt qu'à celles de Virgile, chez qui l'Élysée a un soleil et des étoiles qui lui sont propres (*Æn.*, VI, 641).

14. Der Cocytus... weinet. Le verbe est très-bien choisi. Cocytus signifie le fleuve des lamentations et vient du grec κωκύω, *pousser des cris de douleur, se lamenter.*

15. Zu des Lethe ꝛc. Le Léthé est le fleuve de l'oubli. Matthisson, dans son Elyſium, a conservé à ce mot le genre qu'il a en grec, et dit die Lethe.

16. Voici quelle était la forme primitive des deux premiers vers de cette dernière strophe :

All mein Sehnen, all mein Denken
Soll der ſchwarze Lethefluß ertränken.

L'auteur n'a fait qu'un seul changement dans les quatre vers suivants; il a remplacé, pour adoucir l'expression, au quatrième vers, raſ't par tobt.

17. Der Wilde, c'est-à-dire *Achille.*

18. On a remarqué que cette dernière strophe, qui est fort touchante, était peu dans le goût antique, peu d'accord avec le caractère et le langage des héros d'Homère.

Der Taucher [1].

„Wer wagt es, Rittersmann oder Knapp',
Zu tauchen in diesen Schlund[2]?
Einen goldnen Becher werf' ich hinab,
Verschlungen schon hat ihn der schwarze Mund.
Wer mir den Becher kann wieder zeigen,
Er mag ihn behalten[3], er ist sein eigen[4]."

Der König spricht es[5] und wirft von der Höh'
Der Klippe, die schroff und steil
Hinaushängt in die unendliche See,
Den Becher in der Charybde[6] Geheul.
„Wer ist der Beherzte, ich frage wieder,
Zu tauchen[7] in diese Tiefe nieder?"

Und die Ritter, die Knappen um ihn her
Vernehmen's und schweigen still,
Sehen hinab in das wilde Meer,
Und Keiner den Becher gewinnen will[8].
Und der König zum dritten Mal wieder fraget:
„Ist Keiner, der sich hinunter waget[9]?

Doch Alles[10] noch stumm bleibt wie zuvor —
Und ein Edelknecht[11], sanft und keck[12],
Tritt aus der Knappen zagendem Chor[13],

Und den Gürtel wirft er, den Mantel weg[14],
Und alle die Männer umher und Frauen
Auf den herrlichen Jüngling verwundert schauen.

Und wie er tritt an des Felsen Hang
Und blickt in den Schlund hinab,
Die Wasser, die sie hinunter schlang,
Die Charybde jetzt brüllend wiedergab,
Und wie mit des fernen Donners Getose
Entstürzen sie schäumend dem finstern Schooße[15].

Und es wallet und siedet und brauset und zischt[16],
Wie wenn Wasser mit Feuer sich mengt,
Bis zum Himmel spritzet der dampfende Gischt,
Und Flut auf Flut sich ohn' Ende drängt,
Und will sich nimmer erschöpfen und leeren,
Als wollte[17] das Meer noch ein Meer gebären.

Doch endlich, da legt sich[18] die wilde Gewalt,
Und schwarz aus dem weißen Schaum
Klafft hinunter ein gähnender Spalt,
Grundlos, als ging's in den Höllenraum,
Und reißend sieht man die brandenden Wogen
Hinab in den strudelnden Trichter gezogen[19].

Jetzt schnell, eh' die Brandung[20] wiederkehrt,
Der Jüngling sich Gott befiehlt,
Und — ein Schrei des Entsetzens wird rings gehört[21] —

Und schon hat ihn der Wirbel hinweggespült,
Und geheimnißvoll über dem kühnen Schwimmer
Schließt sich der Rachen; er zeigt sich nimmer[22].

Und stille wird's[23] über dem Wasserschlund,
In der Tiefe nur brauset es hohl,
Und bebend hört man von Mund zu Mund:
„Hochherziger Jüngling, fahre wohl[24]!“
Und hohler und hohler[25] hört man's heulen[26],
Und es harrt noch mit bangem, mit schrecklichem Weilen.

Und wärfst du die Krone selber hinein[27]
Und sprächst: wer mir bringet die Kron',
Er soll sie tragen und König sein!
Mich gelüstete nicht nach dem theuren Lohn[28].
Was die heulende Tiefe da unten verhehle[29],
Das erzählt keine lebende glückliche Seele.

Wohl[30] manches Fahrzeug[31], vom Strudel gefaßt,
Schoß gäh in die Tiefe hinab;
Doch zerschmettert nur rangen sich Kiel und Mast
Hervor aus[32] dem Alles verschlingenden Grab[33] —
Und heller und heller, wie Sturmes Sausen
Hört man's näher und immer näher brausen.

Und es wallet und siedet und brauset und zischt,
Wie wenn Wasser mit Feuer sich mengt,
Bis zum Himmel spritzet der dampfende Gischt,

Und Well' auf Well' sich ohn' Ende drängt,
Und wie mit des fernen Donners Getose,
Entstürzt es brüllend dem finstern Schooße[34].

Und sieh[35]! aus dem finster flutenden Schooß,
Da hebet sich's schwanenweiß,
Und ein Arm und ein glänzender Nacken wird bloß,
Und es rudert mit Kraft und mit emsigem Fleiß,
Und er ist's[36], und hoch in seiner Linken
Schwingt er den Becher mit freudigem Winken. —

Und athmete lang und athmete tief[37],
Und begrüßte das himmlische Licht.
Mit Frohlocken es Einer dem Andern rief[38]:
„Er lebt! er ist da! es behielt ihn nicht!
Aus dem Grab, aus der strudelnden Wasserhöhle
Hat der Brave gerettet die lebende Seele[39].“

Und er kommt[40], es umringt ihn die jubelnde Schaar[41];
Zu des Königs Füßen er sinkt,
Den Becher reicht er ihm kniend dar,
Und der König der lieblichen Tochter winkt[42],
Die füllt ihn mit funkelndem Wein bis zum Rande;
Und der Jüngling sich also zum König wandte[43]:

„Lang lebe der König[44]! Es freue sich,
Wer da athmet im rosigen Licht!
Da unten aber ist's fürchterlich,

Und der Mensch versuche die Götter[45] nicht,
Und begehre nimmer und nimmer zu schauen,
Was sie gnädig bedecken mit Nacht und Grauen."

"Es riß mich hinunter blitzesschnell[46],
Da stürzt' mir aus felsigem Schacht
Wildflutend entgegen ein reißender Quell[47];
Mich packte des Doppelstroms[48] wüthende Macht,
Und wie einen Kreisel[49], mit schwindelndem Drehen[50],
Trieb mich's um, ich konnte nicht widerstehen."

"Da zeigte mir Gott, zu dem ich rief,
In der höchsten schrecklichen Noth,
Aus der Tiefe ragend[51], ein Felsenriff,
Das erfaßt' ich behend und entrann dem Tod.
Und da hing auch der Becher an spitzen Korallen[52],
Sonst wär' er ins Bodenlose[53] gefallen."

"Denn unter mir lag's noch bergetief[54]
In purpurner Finsterniß[55] da,
Und ob's hier dem Ohre gleich ewig schlief[56],
Das Auge mit Schaudern hinunter sah,
Wie's von Salamandern und Molchen und Drachen
Sich regt[57] in dem furchtbaren Höllenrachen."

"Schwarz wimmelten da, in grausem Gemisch,
Zu scheußlichen Klumpen geballt[58],
Der stachlichte Roche[59], der Klippenfisch[60],

Des Hammers gräuliche Ungestalt[61],
Und dräuend wies mir die grimmigen Zähne
Der entsetzliche Hai[62], des Meeres Hyäne."

"Und da hing ich und war's mir mit Grausen bewußt[63],
Von der menschlichen Hülfe so weit,
Unter Larven[64] die einzige fühlende Brust,
Allein in der gräßlichen Einsamkeit,
Tief unter dem Schall der menschlichen Rede
Bei den Ungeheuern der traurigen Oede."

"Und schaudernd dacht' ich's[65] — da kroch's heran[66],
Regte hundert Gelenke zugleich,
Will schnappen nach mir[67]; in des Schreckens Wahn
Laß' ich los der Koralle umklammerten Zweig,
Gleich faßt mich der Strudel mit rasendem Toben[68];
Doch es war mir zum Heil, er riß mich nach oben."

Der König darob[69] sich verwundert schier[70]
Und spricht: "Der Becher ist dein[71],
Und diesen Ring noch bestimm' ich dir,
Geschmückt[72] mit dem köstlichsten Edelgestein,
Versuchst du's[73] noch einmal und bringst mir Kunde,
Was du sahst[74] auf des Meers tiefunterstem Grunde[75]."

Das hörte die Tochter mit weichem Gefühl,
Und mit schmeichelndem Munde sie fleht:
"Laßt, Vater, genug sein das grausame Spiel[76]!

Er hat euch bestanden[77], was Keiner besteht,
Und könnt ihr des Herzens Gelüsten nicht zähmen,
So mögen die Ritter den Knappen beschämen[78]."

Drauf der König greift[79] nach dem Becher schnell,
In den Strudel ihn schleudert hinein:
"Und schaffst du den Becher mir wieder zur Stell'[80],
So sollst du der trefflichste Ritter mir sein[81],
Und sollst sie als Ehgemahl heut' noch umarmen[82],
Die jetzt für dich bittet mit zartem Erbarmen."

Da ergreift's ihm die Seele[83] mit Himmelsgewalt,
Und es blitzt aus den Augen ihm kühn,
Und er siehet erröthen die schöne Gestalt[84],
Und sieht sie erbleichen und sinken hin —
Da treibt's ihn, den köstlichen Preis zu erwerben,
Und stürzt hinunter[85] auf Leben und Sterben. —

Wohl hört man die Brandung[86], wohl kehrt sie zurück,
Sie verkündigt der donnernde Schall,
Da bückt sich's hinunter[87] mit liebendem Blick —
Es kommen, es kommen die Wässer all,
Sie rauschen herauf, sie rauschen nieder —
Den Jüngling bringt keines wieder.

NOTES.

1. Schiller, comme nous l'apprenons par sa correspondance avec Gœthe, a composé cette ballade en 1797. On ne sait pas dans quelle source il en a pris le sujet. L'his-

toire est rapportée par divers auteurs du seizième, du dix-septième et du dix-huitième siècle. Elle est racontée particulièrement, fort au long, dans le *Monde souterrain* (*Mundus subterraneus*, II, 15) du père Kircher. Ce savant jésuite, mort à Rome en 1680, donne au plongeur le nom de *Nicolas le Poisson* (*Pesce Cola*), et place l'événement sous le règne de Frédéric, roi de Sicile, sans nous dire si c'est de Frédéric Ier, premier roi de Sicile, de la maison d'Aragon, mort en 1336, ou de Frédéric II, son petit-fils, mort en 1377. Les circonstances, plus ou moins merveilleuses, dont son récit est embelli, ont la plus grande analogie avec celles dont notre poëte a orné sa ballade. Cependant il ne paraît pas que ce soit dans son livre que Schiller ait puisé: nous voyons par une de ses lettres qu'il semble ignorer jusqu'au nom de Nicolas Pesce.

2. In diesen Schlund. Dans le gouffre de Charybde, comme il est dit à la strophe suivante. Le père Kircher raconte que le roi, qui était alors à Messine, avait entendu raconter de ce gouffre beaucoup de merveilles qui avaient vivement excité sa curiosité.

3. Wer..., er... Voy. § 212. — Er mag ihn behalten. Voy. § 250, I.

4. Remarquez la disposition des rimes : les quatre premières de chaque strophe sont des rimes masculines croisées, d'une mélodie forte et soutenue, qui convient bien au sujet; les deux dernières sont féminines et forment un repos pour l'oreille à la fin de la strophe.

5. Spricht es. Dans l'*Almanach des Muses* de 1798, où cette ballade a paru d'abord, on lit, au lieu du présent spricht, le prétérit sprach.

6. Der Charybde, gouffre célèbre, situé sur la côte nord-est de la Sicile, pas à plus de vingt pas, dit Kircher, du port de Messine, au sud-est de l'écueil de Scylla, qui était sur la côte méridionale de l'Italie.

7. Wer ist der Beherzte &c. M. Viehoff, dans son *Com-*

mentaire sur les Poésies de Schiller (t. IV, p. 16), fait au sujet de cette tournure la remarque suivante: „Die Satzverbindung in den beiden Schlußversen (Wer ist der Beherzte, zu tauchen) ist freilich eine kühne Neuerung, aber wohl nicht zu kühn, da fast alle Leser sie ohne Anstoß annehmen.“

8. Und Keiner den Becher gewinnen will. Beaucoup de poëtes abusent, dans les ballades, de cette inversion, qui, en prose, est la construction des phrases dépendantes conjonctives. Schiller l'emploie avec assez de réserve et seulement quand le ton de toute la pièce a quelque chose de familier et de naïf.

9. Sich herunter waget, littér. *se hasarde en bas, se hasarde à plonger*. Voy. § 292 *bis*, II, Rem. 2°.

10. Alles. Voy. § 182.

11. Ein Edelknecht, *un écuyer* (littér. *valet noble*), par lequel le poëte remplace le plongeur de profession, Nicolas Pesce, qui, dans le père Kircher, est, comme nous l'avons dit, le héros de l'histoire.

12. Sanft und keck. Voy. § 179, III.

13. Chor. Comparez un emploi semblable de Chor dans l'une des dernières strophes de *la Caution*, die Bürgschaft.

14. Voyez une construction elliptique, analogue à celle-ci, dans la douzième strophe de *la Caution*. Les rimes keck, weg, sont une licence qui est peut-être moins à sa place ici, comme le fait remarquer M. Vielhoff, que dans la chanson des cavaliers du *Camp de Wallenstein*:

Des Lebens Aengsten, er wirft sie weg,
Er reitet dem Schicksal entgegen keck.

On est obligé, pour que les sons s'accordent, de prononcer, au lieu de weg, weck, comme font les paysans et le peuple, en général, dans certaines contrées.

15. Construisez: „Die Charybde gab jetzt (au moment où l'écuyer regarda) brüllend wieder die Wasser, die sie hin-

unter ſchlang (c'est-à-dire geſchlungen hatte), und ſie entſtürzen ꝛc.« Les deux derniers vers développent le verbe précédent, wiedergab. — «Singulis diebus, nunc regurgitationis, dit le père Kircher (liv. II, chap. 16), nunc absorptionis non inobscura indicia præbet (Charybdis); maxime tamen sævit, Syrophœnice (vulgo *Sirocco*) flante, et tanta quidem aquarum rabie, ut in columnæ formam aquarum diluvia eructare videatur.»

16. Und es wallet ꝛc. Voy. § 222, V. — Schiller, dans une lettre à Gœthe, dit qu'il n'avait jamais vu de gouffre ni de tourbillon comme il s'en trouve dans la mer, et il avoue plaisamment qu'il n'avait pu observer ce phénomène que dans un cours d'eau, auprès d'un moulin; mais il avait particulièrement étudié, ajoute-t-il, la description que fait Homère de Charybde, dans le douzième livre de l'*Odyssée* (vers 234 et suiv.), et c'est sans doute à cela que je dois, dit-il, la vérité de ma peinture. — Le troisième vers est un trait emprunté à Virgile (*Æn.*, III, 421):

..... atque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verberat unda.

17. Als wollte. Voy. § 294, 3°.

18. Doch endlich, da legt ſich ꝛc. L'adverbe de lieu da a ici une valeur démonstrative analogue à celle du français *voilà que* ...

19. Und ſchwarz ꝛc. L'idée d'ouverture, de gouffre béant, est développée de la manière la plus pittoresque. Il n'y a pas un mot qui n'ajoute un trait frappant à la peinture de l'abîme qui se creuse tout à coup, et la richesse de la poésie n'altère en aucune façon la netteté de l'image. — Ces deux strophes sont célèbres dans la poésie allemande comme un chef-d'œuvre d'harmonie imitative. Guillaume de Humboldt en fait un brillant éloge, et Gœthe,

à la vue de la chute du Rhin, s'en souvient avec admiration, et rend hommage à la vérité du tableau : „Bald hätte ich vergessen, écrit-il de Suisse à Schiller, daß der Vers (la strophe) : Es wallet und siedet und brauset und zischt u. s. w., sich beim Rheinfall trefflich legitimirt hat; es war mir sehr merkwürdig, wie er die Hauptmomente der ungeheuern Erscheinung in sich begreift ꝛc.“

20. Die Brandung, c'est-à-dire, comme l'explique M. Viehoff, das Wiederheraufkommen der Fluten am Trichter. — Wiederkehrt. Dans l'*Almanach des Muses* : zurückkehrt.

21. Und — ein Schrei. Voy. § 324. — Le poëte remplace l'action même, er stürzt sich hinab, par l'effet produit sur les spectateurs.

22. Nimmer pourrait se prendre ici soit pour nicht mehr, soit pour nie mehr. Schiller donne souvent ce dernier sens à cet adverbe, dans ses premières poésies.

23. Stille wird's, et au vers suivant brauset es. Voy. § 222, V.

24. Fahre wohl, littér. *pars, va bien, que Dieu te conduise, adieu.*

25. Hohler. Voy. § 30, 3.

26. Hört man's heulen (in der Tiefe).

27. Und wärfst du ꝛc. Voy. § 297, 2°, et § 248, III, Rem. 3°.

28. Mich gelüstete. Voy. § 249. — Es gelüstet mich nach, *j'ai envie de* ... Ce verbe est formé de Lust, *envie.*

29. Verhehle. Voy. § 248, I et III. — On peut considérer cette strophe et la suivante comme exprimant la réflexion, bien naturelle en pareille occurrence, de l'un des spectateurs. Cette interruption du récit suspend l'intérêt avec beaucoup d'art et prolonge l'inquiétude.

30. Wohl, et deux vers plus bas doch, particules corrélatives répondant au latin *quidem ... sed.*

31. Fahrzeug, tout bâtiment propre au transport par eau, *navire, bateau.* Zeug s'emploie ainsi à la fin des composés comme expression générique indéterminée.

32. Raugen ſich .... hervor aus. Voy. § 233, 2° et note (1), et § 292 *bis*, III.

33. Aus dem Alles verſchlingenden Grab. Sur la construction, voy. § 312.

34. M. Viehoff (p. 25) fait sur cette répétition des quatre premiers vers de la sixième strophe, suivis des deux derniers de la cinquième, la remarque suivante: „Die von den epiſchen Dichtern eingeführte Weiſe, gleiche oder ähnliche Erſcheinungen mit denſelben Verſen darzuſtellen, iſt hier um ſo paſſender angewandt, als dieſes periodiſche Waſſerphänomen in ganz gleicher Geſtalt wiederzukehren pflegt.“

35. Und ſieh! *et vois, et voilà que...* Le sens démonstratif est encore fortifié par l'adverbe de lieu qui commence le vers suivant: Da hebet ſich's. Voy. plus haut, p. 15, note 18.

36. Da hebet ſich's. Voy. § 222, V. — Nulle part peut-être le sens indéterminé du pronom es (ein unbeſtimmtes Etwas) n'est plus sensible et d'un effet plus poétique que dans ce vers et dans le quatrième de la strophe. Le pronom masculin et bien déterminé er (und er iſt's), fait une belle et saisissante gradation. Quoiqu'il faille remonter bien haut pour trouver le mot Jüngling dans le récit, la clarté est parfaite: l'esprit du poëte, du spectateur, du lecteur est tout entier à la pensée du courageux plongeur.

37. Und athmete lang und athmete tief. Cette répétition symétrique est très-imitative. Il y a un semblable effet de style dans l'avant-dernier vers de la ballade:

Sie rauſchen herauf, ſie rauſchen nieder.

Le plongeur Nicolas le Poisson, dont nous avons parlé plus haut, avait la respiration plus longue que l'écuyer de Schiller. «Narrant, dit le père Kircher, ex continuo aquarum contubernio, dictum *Nicolaum* ita naturam temperamentumque mutasse, ut amphibio quam homini similior esset, excrescente inter digitos, in formam pe-

dum anseris, cartilagine, ad natandum necessaria, pulmoneque ita diducto, ut ad integrum diem sufficientem ad respirandum aerem contineret.» Qu'on me pardonne cette citation étrange à propos d'une strophe où l'intérêt est si vivement et si sérieusement excité.

38. Mit Frohlocken es Einer dem Andern rief. Inversion poétique et violation très-légitime, dans le style de la ballade, de la règle contenue au § 314, D. Comparez plus haut, p. 14, note 8.

39. Die lebende Seele. Comparez la fin de la dixième strophe, p. 8: keine lebende glückliche Seele.

40. Und er kommt. Schiller, comme on a pu l'observer, aime beaucoup à commencer les phrases et les vers par la conjonction und; c'est même une tournure dont parfois il abuse. M. Viehoff a remarqué, par exemple, que dans cette ballade elle revenait plus de cinquante fois.

41. Es umringt ihn die jubelnde Schaar. Voy. § 222, III.

42. Und der König der lieblichen Tochter winkt ꝛc. Ces vers gracieux, qui sont un heureux artifice de composition et donnent de l'unité à la pièce, en nous faisant pressentir ce qui suivra, reposent en même temps l'âme des angoisses qui précèdent, et nous permettent de reprendre haleine avant d'entendre la description effrayante et hideuse que va nous faire le plongeur.

43. Sich also zum König wandte, *se tourna ainsi*, c'est-à-dire, *s'adressa en ces termes au roi*.

44. Lang lebe der König. Voy. § 222, III et VII.

45. Die Götter. On a remarqué avec raison que, dès les premiers mots de la ballade (Rittersmann oder Knapp'), nous sommes en plein moyen âge, et qu'il ne devrait pas être ici question des *dieux*.

46. Es riß mich hinunter. Voy. § 222, V. — Blitzesschnell. Ces sortes de composés, dont le premier terme exprime une comparaison et qui remplacent poétiquement les superlatifs, sont très-fréquents en allemand et particu-

lièrement dans Schiller. Voy. quatre strophes plus haut, ſchwanenweiß.

47. Le plongeur du père Kircher parle de même au roi d'un fleuve sous-marin : « Fluminis, ex imis pelagi voraginibus ebullientis, impetus. »

48. Der Doppelſtrom, *le double courant*, celui qui sortait, comme il vient de le dire, des rochers, et celui qui a été décrit plus haut et qui, dans ce moment, entraînait en bas les eaux de Charybde.

49. Wie einen Kreiſel, *comme une toupie*. En latin, *turbo* signifie à la fois *toupie* et *tourbillon*.

50. Mit ſchwindelndem Drehen. Voy. § 239, 1°.

51. Aus der Tiefe ragend. Ces mots, ainsi construits, sans accord du participe, sont plutôt une dépendance de l'attribut contenu dans zeigte qu'une épithète du substantif Felſenriff. Voy. § 179, I.

52. An ſpitzen Korallen. Le corail se trouve en grande quantité dans la Méditerranée. On appelle proprement ainsi l'endurcissement intérieur d'une espèce de polypier. C'est une tige recouverte d'une sorte d'écorce, et cette écorce a de petits enfoncements cellulaires où logent les nombreux polypes dont le corail est à la fois le support et le produit.

53. Ins Bodenloſe. Voy. § 182.

54. Bergetief. Comparez p. 18, note 46.

55. In purpurner Finſterniß. Schiller s'est ici souvenu évidemment des expressions homériques : κῦμα πορφύρεον, ἅλς πορφυρέη. On pourrait se demander si l'épithète s'applique aussi bien aux sombres profondeurs de la mer qu'à sa surface.

56. Ob .... gleich. Voy. § 300, II. *Quoique cela dormît* (qu'il y eût sommeil, silence) *pour l'oreille, que tout fût silencieux, qu'on n'entendit rien.*

57. Wie's von Salamandern ꝛc. ſich regt, littér. *comme cela se remue* (comme il y a mouvement) *de salamandres*, etc.

Nous avons une tournure française fort triviale, qui s'analyserait logiquement de la même manière : « ça grouille de salamandres, etc. » ; mais il faut à l'énergie joindre la noblesse du style pour rendre les vers de Schiller. — Von Salamandern und Molchen und Drachen. Salamander et Molch sont synonymes ; cependant le premier mot désigne peut-être plus particulièrement la salamandre terrestre, et Molch l'aquatique ; mais ni l'une ni l'autre ne séjournent dans la mer. Ce sont ici pour le poëte les bêtes hideuses et redoutables des légendes.

58. Zu scheußlichen Klumpen geballt. Schiller s'est servi du même verbe dans le *Combat avec le dragon :*

Denn nahe liegt, zum Knäuel geballt :c.

59. Der Roche, *la raie*. Plusieurs espèces sont garnies de piquants et de sortes de clous.

60. Klippenfisch (et plus ordinairement Klippfisch) désigne proprement une espèce de morue qu'on s'étonne de voir parmi ces monstres. Le mot signifie ou au moins paraît signifier (car il vient plutôt de Klieben que de Klippe) *le poisson des écueils*, et c'est peut-être cette étymologie qui a déterminé Schiller à le choisir. Peut-être aussi, comme le suppose M. Viehoff, est-ce surtout une raison d'harmonie qui l'a décidé : „Man möchte fast glauben, durch die scharfen, schroffen Laute des Wortes sei der Dichter zur Wahl bestimmt worden."

61. Des Hammers .... Ungestalt, *la difformité, la monstruosité du marteau ;* l'abstrait pour le concret. Le mot ungestalt s'emploie aussi comme adjectif, dans le sens de *difforme*. Le *marteau* est un poisson cartilagineux, du genre zygæna, à tête malléiforme.

62. Der Hai, *le requin*. L'espèce qu'on appelle le requin gigantesque, a, dit-on, la gueule armée de plus de 400 dents. — On voit que dans cette strophe il n'est plus question que d'animaux véritables, et qu'au point de

vue de la zoologie, elle est à peu près irréprochable. — Le père Kircher met moins de variété dans sa description, mais il dépeint longuement les polypes et les requins qui sont au fond du gouffre : «Nullæ machæræ, dit-il en parlant des dents de ces derniers (die grimmigen Zähne), acinaces nulli tanta tamque acuta acie instructi esse possint, quam hæc maris monstra dentium acumine, in quibuscunque rebus dissecandis, non superent.»

63. Und (ich) war mir's ... bewußt. Voy. § 184 et Remarque. Es, qui, avec certains adjectifs, s'emploie à la place du génitif, est ici, comme l'on dit en allemand, vorausdeutend, et sert à annoncer d'avance, à remplacer auprès de bewußt les propositions qui suivent et qui expriment l'horreur de la situation. Comparez § 222, IV.

64. Larven, *monstres*, proprement *masques*, *fantômes*, toutes *formes hideuses*.

65. Dacht' ich's. Ici le pronom es résume ce que, dans le premier vers de la strophe précédente, il annonçait d'avance.

66. Da kroch's heran (§ 292 *bis*, I, 1°). Nulle part peut-être Schiller n'a fait un usage plus fréquent que dans cette ballade de l'indéterminé es. „Das unbestimmte furchtbare Es, dit un commentateur, au sujet des mots qui font l'objet de cette note, hat immer eine Art Entsetzen bei mir hervorgebracht.« Ce *je ne sais quoi* qui rampe et s'agite et s'apprête à dévorer le plongeur, c'est quelque monstre comme le polype gigantesque (regte hundert Gelenke), dont il est question dans le père Kircher.

67. Will schnappen nach mir. Tout se réunit pour donner à cet hémistiche l'énergie la plus pittoresque : d'abord le passage soudain de l'imparfait (regte ꝛc.) au présent (will), puis le son imitatif du verbe schnappen, la disjonction (*asyndeton*) et enfin la césure, la pause après mir.

68. Mit rasendem Toben. Nous avons remarqué plus

haut (strophe 17, p. 10), un emploi semblable de l'infinitif: mit ſchwindelndem Drehen.

69. Darob, synonyme poétique et obsolète de darüber.

70. Schier. Cet adverbe, d'un usage assez fréquent dans la poésie naïve et familière, signifie *promptement, aussitôt*, et quelquefois aussi *presque, peu s'en faut*. Otfrid, dans le poëme ancien haut-allemand, intitulé: *Krist*, l'emploie souvent dans le sens de *vite, impétueusement*, sous la forme ancienne *scioro*. Quelquefois il sert simplement à fortifier la signification du verbe, et répond à heftig, ſehr; c'est le sens qu'il paraît avoir ici.

71. Der Becher iſt dein. Voy. § 228.

72. Geſchmückt ꝛc. Voy. § 179, III.

73. Verſuchſt du's ꝛc. Voy. § 297, 2°.

74. Und bringſt mir Kunde, was du ſahſt ꝛc. L'antécédent est sous-entendu devant was: *de ce que tu as vu*. En français, nous emploierions le futur passé: *de ce que tu auras vu*.

75. Tiefunterſtem Grunde. La force du superlatif est augmentée par le premier élément du composé, tief. Comparez ce que nous avons dit plus haut, p. 18, note 46.

76. Laßt... genug ſein... Comparez, sur cette forme d'impératif composé, § 250, I.

77. Er hat euch beſtanden. Voy. § 221 et § 111, I, 1°.

78. So mögen ꝛc. Voy. § 250, I. — Beſchämen, *le faire rougir* (en le surpassant, en faisant ce qu'il ne fera pas).

79. Drauf der König greift ꝛc. Exception poétique à l'inversion dont les règles sont données au § 314, D.

80. Zur Stell', *à sa place, ici*. — Auf der Stelle a un autre sens, et signifie *sur-le-champ*.

81. So ſollſt du der trefflichſte Ritter mir ſein. Voy. § 221. — Sollſt joue ici le rôle d'une sorte d'auxiliaire du futur. Voy. § 247 *bis*.

82. „Der König, dit avec raison M. Hoffmeister, dans sa *Vie de Schiller* (t. III, p. 301), en parlant de cette fantaisie

barbare, erscheint noch roher und grausamer als die Ungestalten, zu denen er den Jüngling zweimal hinabtreibt."

83. Da ergreift's ihm die Seele &c., et à l'avant-dernier vers da treibt's ihn &c. Ce sont encore deux emplois de es, semblables à ceux que nous avons remarqués si fréquemment dans cette ballade, et dont il est parlé au § 222, V. — Dans le second vers de la strophe, es blitzt est un verbe impersonnel. Voy. § 222, II.

84. Die schöne Gestalt, c'est-à-dire, la princesse, la fille du roi.

85. Und stürzt hinunter. Ellipse poétique du pronom sujet, er. C'est une tournure bien appropriée à la poésie naïve et populaire. — M. Hoffmeister (t. III, p. 299) caractérise avec beaucoup de justesse et d'élégance le style et le ton de toute la ballade : "In kühnen, starken, mächtigen Tönen rauscht die Geschichte an uns vorüber, zwischen welchen jedoch auch viele einfache, naive Stimmen, die das Gedicht dem Volkston annähern, hindurchklingen."

86. Die Brandung. Dans le même sens qu'au premier vers de la huitième strophe, p. 7.

87. Da bückt sich's hinunter. Es, c'est-à-dire, das Mädchen, die Königstochter. Comparez plus haut, p. 17, note 36, fin. C'est un de ces accords que les grammairiens appellent κατὰ τὸ σημαινόμενον, c'est-à-dire, un accord avec le sens, avec la pensée de l'auteur, du lecteur. Ce que le poëte laisse ici, je ne dis pas d'obscur, mais de vague et d'indéfini, contribue à la triste émotion que cause cette dernière strophe; et les répétitions symétriques des deux vers suivants, ainsi que les mots si simples qui terminent toute la ballade :

Den Jüngling bringt keines wieder,

sont de même en parfaite harmonie avec cette impression mélancolique.

Der Handschuh[1].

Vor seinem Löwengarten[2],
Das Kampfspiel zu erwarten[3],
Saß König Franz,
Und um ihn die Großen der Krone,
Und rings[4] auf hohem Balcone
Die Damen in schönem Kranz.

Und wie er winkt mit dem Finger,
Auf thut sich der weite Zwinger[5],
Und hinein mit bedächtigem Schritt[6]
Ein Löwe tritt,
Und sieht sich stumm
Rings um[7],
Mit langem Gähnen[8],
Und schüttelt die Mähnen,
Und streckt die Glieder,
Und legt sich nieder.

Und der König winkt wieder —
Da öffnet sich behend[9]
Ein zweites Thor,
Daraus rennt
Mit wildem Sprunge
Ein Tiger hervor.

Wie er den Löwen erschaut,
Brüllt er laut,
Schlägt mit dem Schweif
Einen furchtbaren Reif[10],
Und recket die Zunge[11],
Und im Kreise[12] scheu
Umgeht er den Leu[13],
Grimmig schnurrend;
Drauf streckt er sich murrend
Zur Seite nieder.

Und der König winkt wieder —
Da speit das doppelt geöffnete Haus[14]
Zwei Leoparden auf einmal aus.
Die stürzen mit muthiger Kampfbegier
Auf das Tigerthier[15];
Das packt sie mit seinen grimmigen Tatzen,
Und der Leu mit Gebrüll
Richtet sich auf, da wird's still;
Und herum im Kreis,
Von Mordsucht heiß[16],
Lagern sich die gräulichen Katzen[17].

Da fällt von des Altans Rand
Ein Handschuh von schöner Hand
Zwischen den Tiger und den Leun
Mitten hinein.

Und zu Ritter Delorges, spottender Weis'[18],
Wendet sich Fräulein Kunigund[19]:
„Herr Ritter, ist Eure Lieb' so heiß,
Wie Ihr mir's schwört zu jeder Stund',
Ei, so[20] hebt mir den Handschuh auf!"

Und der Ritter, in schnellem Lauf,
Steigt hinab in den furchtbarn Zwinger
Mit festem Schritte,
Und aus der Ungeheuer Mitte
Nimmt er den Handschuh mit keckem Finger.

Und mit Erstaunen und mit Grauen
Sehen's die Ritter und Edelfrauen,
Und gelassen bringt er den Handschuh zurück.
Da schallt ihm sein Lob aus jedem Munde,
Aber mit zärtlichem Liebesblick —
Er verheißt ihm sein nahes Glück[21] —
Empfängt ihn Fräulein Kunigunde.
Und er wirft ihr den Handschuh ins Gesicht[22]:
„Den Dank, Dame, begehr' ich nicht,"
Und verläßt sie zur selben[23] Stunde.

NOTES.

1. Cette ballade, ou, comme Schiller l'appelle, ce récit, ce conte en vers, est du milieu de 1797. L'auteur nous apprend, dans une lettre à Gœthe, datée d'Iéna,

du 18 juin de cette année, qu'il en a emprunté le sujet à Saint-Foix (*Essai sur Paris*, dans un article relatif à la Rue des Lions, près Saint-Paul). Saint-Foix a sans doute puisé cette anecdote dans Brantôme, qui la rapporte dans les termes suivants:

«J'ay ouy faire un conte à la cour aux anciens, d'une dame qui estait à la cour, maistresse de feu M. de Lorge, le bonhomme, en ses jeunes ans l'un des vaillants et renommez capitaines des gens de pied de son temps. Elle, en ayant ouy dire tant de bien de sa vaillance, un jour que le roy François premier faisoit combattre des lions en sa cour, voulut faire preuve s'il estoit tel qu'on luy avoit fait entendre, et pour ce laissa tomber un de ses gans dans le parc des lyons, estans en leur plus grande furie, et là-dessus pria M. de Lorge de l'aller quérir, s'il l'aimoit tant comme il le disoit. Luy, sans s'estonner, met sa cappe au poing et l'espée à l'autre main, et s'en va asseurément parmi ces lyons recouvrer le gand. En quoy la fortune luy fut si favorable, que, faisant tousjours bonne mine et monstrant d'une belle assurance la pointe de son espée aux lyons, ils ne l'osèrent attaquer; et ayant recouru le gand, il s'en retourna devers sa maistresse et luy rendit; en quoy elle et tous les assistans l'en estimèrent bien fort. Mais on dit que, de beau dépit, M. de Lorge la quitta pour avoir voulu tirer son passe-temps de luy et de sa valeur de cette façon. Encores dit-on qu'il luy jetta par beau dépit le gand au nez; car il eust mieux voulu qu'elle luy eust commandé cent fois d'aller enfoncer un bataillon de gens de pied, où il s'estoit bien appris d'y aller, que non de combattre des bestes, dont le combat n'en est guères glorieux. Certes tels essais ne sont ny beaux ny honnestes, et les personnes qui s'en aident sont fort à reprouver.»

Le même conte se retrouve dans les auteurs espagnols; seulement la date n'est pas la même. Dans leur récit, le

chevalier Don Manuel Ponce de Léon remplace de Lorge, et le lieu de la scène est la cour de Ferdinand le Catholique.

2. M. Vielhoff (dans l'ouvrage déjà cité, t. IV, p. 45) apprécie de la manière suivante la liberté du mètre et l'harmonie pittoresque de cette pièce : „Schiller hat das Metrum in diesem Gedichte sehr frei behandelt; es fehlt nicht bloß eine regelmäßige Strophencintheilung, sondern der Rhythmus, sowie die Verslänge wechseln auch mannichfach. Der Dichter hat aber auch diese Freiheit trefflich benutzt, und es möchten wohl wenige Gedichte in unsrer gesammten Literatur aufzuweisen sein, worin sich auf gleichem Raum so viel Malerei in Lauten, Reimen, in Metrum, metrischen Pausen, Wechsel des Rhythmus und der Verslänge, in Satzbau, u. s. w. beisammen fände.“

3. Zu erwarten. Voy. § 238, Remarque.

4. Rings. Voy. § 291, et comparez le grec κύκλῳ.

5. Auf thut sich ꝛc. Inversion poétique pour thut der weite Zwinger sich auf. — Zwinger (de zwingen, contraindre) signifiait primitivement *toute enceinte fortifiée;* le mot désigne ici le *cirque*, l'*arène*.

6. Und hinein mit bedächtigem Schritt ꝛc. Je crois qu'on a rarement porté plus loin en allemand le talent de peindre et l'harmonie imitative. Les quatre rimes masculines Schritt, tritt, stumm, um, puis les quatre féminines qui suivent, la nature même des sons, la longueur diverse des mots, des vers, tout fait image, et partout la construction de la phrase, aussi bien que le rhythme, sont admirablement appropriés aux circonstances successives du tableau.

7. Sich umsehen, *regarder autour de soi*. Les latins disent de même, mais dans un sens un peu différent: *se circumspicere*.

8. Mit langem Gähnen. Voy. § 239, 1°.

9. Behende, behend, signifie *avec dextérité, agilité, rapidement, vite*. Le mot est évidemment dérivé de Hand,

comme *dextérité* de *dextera*. Voy. sur la manière dont il a été formé le Dictionnaire de MM. Grimm, t. I, p. 1336.

10. Schlägt ... einen furchtbaren Reif. Voy. § 233, 2°.

11. Und recket die Zunge. Schiller avait d'abord écrit und leckt sich die Zunge; c'est sur une observation de Gœthe qu'il remplaça ces mots par ceux que nous lisons aujourd'hui. — On a fait remarquer avec raison que les rimes Zunge et Sprunge étaient trop éloignées l'une de l'autre pour être bien sensibles et produire leur effet.

12. Im Kreise, *dans le cercle*, c'est-à-dire, *en cercle*, *en rond*. On emploie souvent l'article défini en allemand devant des noms que nous laissons indéterminés et sans article en français.

13. Den Leu, forme ancienne et poétique, pour den Löwen.

14. Das Haus, littér. *la maison*, c'est-à-dire *la cage*, *la loge* (des léopards).

15. Das Tigerthier, *le tigre*, littér. *la bête tigre*. C'est un curieux pléonasme, qui appartient à la langue allemande et n'est pas de la création du poëte; il consiste à faire suivre le nom de l'espèce (Tiger) du nom générique (Thier, *fera*).

16. Von Mordsucht heiß. L'adjectif demeure invariable, parce qu'il ne précède pas *immédiatement* son substantif, die Katzen. Voy. § 179, II. — Les deux rimes Tatzen et Katzen sont encore un peu loin l'une de l'autre; mais, comme le remarque justement M. Viehoff, la nature très-frappante et peu ordinaire des sons fait qu'on sent la rime malgré cette longue suspension.

17. Katzen. Le lion, le tigre, le léopard, sont des animaux qui appartiennent, comme l'on sait, au genre *chat*. Leurs divers mouvements, leur caractère propre sont peints ici d'après nature et avec une admirable vérité. Aussi ce tableau de Schiller a-t-il été souvent imité. On en a rapproché, par exemple, la description sui-

vante de M. Streckfusz dans son poéme de *Pepin le Bref* (Pipin der Kurze):

Und der Leu wird gebracht im vergitterten Haus,
An der Schranke geöffnet das Pförtchen;
Und der Thiere König, er schreitet heraus,
Und die Ritter erfaßt nun Schrecken und Graus,
Und keiner redet ein Wörtchen.

Doch zweifelnd sieht sich der Löwe befrein,
Und reckt in der Freiheit die Glieder,
Und schreitet getrost in die Schranken hinein
Und zeigt der Zähne gewaltige Reih'n,
Laut gähnend, und streckt sich nieder.

18. Spottender Weis'. Voy. § 291, 3°.

19. Kunigund, Kunigunde, ancien nom germanique. En français *Cunégonde*.

20. Ist Eure Liebe .... Ei so ...Voy. § 297, 2° et § 297 *bis*, 2°.

21. Er (der Liebesblick). Les deux traits — (Gedankenstriche) remplacent la parenthèse que nous emploierions ici en français. Voy. § 324.

22. Und er wirft ihr den Handschuh ins Gesicht. Au lieu de ce vers, on lit dans l'*Almanach des Muses* de 1798, où ce petit poëme a paru d'abord:

Und der Ritter sich tief verbeugend, spricht.

Voici ce que Schiller écrivait à Bœttiger au sujet de ce salut moqueur par lequel il avait cru devoir remplacer d'abord l'outrage bien mérité qui termine l'anecdote de Saint-Foix: „Die kleine Abänderung im Handschuh, am Ende, glaubte ich der Höflichkeit schuldig zu sein, obgleich das Faktum der Grobheit mir von einem sehr eleganten französischen Schriftsteller, Saint-Foix, überliefert wurde, und ich anfangs geglaubt hatte, ein deutscher Poet dürfe darin so weit gehen, als ein französischer bel esprit.» Plus tard, on le voit

par notre texte, il revint, et il fit bien, à la version plus grossière, comme il l'appelle, du conteur français.

23. Zur ſelben pour zu derſelben. Voy. § 92. L'article, qui ordinairement s'écrit en un seul mot avec le déterminatif ſelbe, s'en est détaché, comme l'on voit, pour se contracter avec zu.

Der Ring des Polykrates[1].

Er[2] stand auf seines Daches Zinnen[3],
Er schaute mit vergnügten Sinnen
Auf das beherrschte Samos hin.
„Dies Alles ist mir unterthänig,“
Begann er zu Aegyptens König[4],
„Gestehe, daß ich glücklich bin.“ —

„Du hast der Götter Gunst erfahren!
Die vormals deines Gleichen waren[5],
Sie zwingt jetzt deines Scepters Macht.
Doch Einer lebt noch, sie zu rächen[6];
Dich kann mein Mund nicht glücklich sprechen,
So lang des Feindes Auge wacht[7].“ —

Und eh der König noch geendet[8],
Da stellt sich, von Milet[9] gesendet,
Ein Bote dem Tyrannen dar:
„Laß, Herr, des Opfers Düfte steigen,
Und mit des Lorbeers muntern Zweigen
Bekränze dir dein festlich Haar[10]!“

„Getroffen sank[11] dein Feind vom Speere,
Mich sendet mit der frohen Mähre[12]
Dein treuer Feldherr Polydor“ —

Und nimmt[13] aus einem schwarzen Becken,
Noch blutig, zu der Beiden Schrecken,
Ein wohlbekanntes Haupt hervor.

Der König[14] tritt zurück mit Grauen:
„Doch warn' ich dich, dem Glück zu trauen[15],"
Versetzt er mit besorgtem Blick.
„Bedenk, auf ungetreuen Wellen —
Wie leicht kann sie der Sturm zerschellen[16], —
Schwimmt deiner Flotte zweifelnd Glück[17]."

Und eh er noch das Wort gesprochen[18],
Hat ihn der Jubel unterbrochen,
Der von der Rhede jauchzend schallt.
Mit fremden Schätzen reich beladen,
Kehrt zu den heimischen Gestaden
Der Schiffe mastenreicher Wald[19].

Der königliche Gast erstaunet:
„Dein Glück ist heute gut gelaunet,
Doch fürchte seinen Unbestand.
Der Kreter waffenkund'ge Schaaren[20]
Bedräuen dich mit Kriegsgefahren;
Schon nahe sind sie diesem Strand."

Und eh ihm noch das Wort entfallen,
Da sieht man's von den Schiffen wallen[21],
Und tausend Stimmen rufen: „Sieg!

Von Feindesnoth sind wir befreiet,
Die Kreter hat der Sturm zerstreuet,
Vorbei, geendet ist der Krieg[22]!"

Das hört der Gastfreund mit Entsetzen:
"Fürwahr, ich muß dich glücklich schätzen!
Doch, spricht er, zittr' ich für dein Heil.
Mir grauet vor[23] der Götter Neide[24];
Des Lebens ungemischte Freude
Ward keinem Irdischen zu Theil[25]."

"Auch mir ist Alles wohl gerathen[26],
Bei allen meinen Herrscherthaten
Begleitet mich des Himmels Huld;
Doch hatt' ich einen theuren Erben,
Den nahm mir Gott, ich sah ihn sterben,
Dem Glück[27] bezahlt' ich meine Schuld."

"Drum, willst du[28] dich vor Leid bewahren,
So flehe zu den Unsichtbaren[29],
Daß sie zum Glück den Schmerz verleihn[30].
Noch Keinen sah ich fröhlich enden[31],
Auf den mit immer vollen Händen
Die Götter ihre Gaben streun."

"Und wenn's die Götter nicht gewähren[32],
So acht' auf eines Freundes Lehren
Und rufe selbst das Unglück her[33];

Und was von allen deinen Schätzen
Dein Herz am höchsten[34] mag ergötzen,
Das nimm und wirf's in dieses Meer!"

Und Jener[35] spricht, von Furcht beweget[36]:
"Von Allem, was die Insel heget,
Ist dieser Ring mein höchstes Gut.
Ihn will ich den Erinnen[37] weihen,
Ob sie[38] mein Glück mir dann verzeihen,"
Und wirft[39] das Kleinod in die Flut[40].

Und bei[41] des nächsten Morgens Lichte —
Da tritt mit fröhlichem Gesichte
Ein Fischer vor den Fürsten hin:
"Herr, diesen Fisch hab' ich gefangen,
Wie Keiner noch ins Netz gegangen[42];
Dir zum Geschenke bring' ich ihn."

Und als der Koch den Fisch zertheilet,
Kommt er bestürzt herbeigeeilet[43]
Und ruft mit hocherstauntem Blick:
"Sieh, Herr, den Ring, den du getragen,
Ihn fand ich in des Fisches Magen,
O, ohne Gränzen ist dein Glück!"

Hier wendet sich der Gast mit Grausen:
"So kann ich hier nicht ferner hausen,
Mein Freund kannst du nicht weiter sein.

Die Götter wollen dein Verderben;
Fort eil' ich, nicht mit dir zu sterben[44]."
Und sprach's, und schiffte schnell sich ein.

NOTES.

1. Schiller composa cette ballade en 1797. Il en annonce l'envoi à Gœthe dans une lettre du 23 juin de cette année, et peu de jours après, Gœthe, dans une réponse, lui fait part de l'impression qu'il a gardée de la lecture de ce petit poëme, qui lui paraît de tout point digne d'éloges. Le sujet est tiré de l'*Histoire d'Hérodote* (III, 39–44). Polycrate, tyran de Samos, île de la mer Égée, voisine de l'Asie-Mineure, vivait au sixième siècle avant Jésus-Christ. Ayant usurpé le pouvoir, il l'avait d'abord partagé avec ses deux frères; puis, après avoir fait périr l'un et exilé l'autre, il était resté seul maître et avait longtemps joui d'un bonheur sans mélange. Mais le jour vint où les dieux jaloux, comme parlaient les anciens, renversèrent tout cet édifice de prospérité, et d'affreux revers terminèrent sa vie. La morale de la ballade est la pensée exprimée dans le *Chant de la cloche* de Schiller:

Doch mit des Geschickes Mächten
Ist kein sicherer Bund zu flechten.

2. Er, c'est-à-dire, *Polycrate*.

3. Des Daches Zinnen, die Giebel seines Palastes. "Von des Hauses weitschauendem Giebel," est-il dit dans le *Chant de la cloche* cité plus haut. M. Viehoff fait sur le lieu de la scène une remarque fort juste: "Die erste Strophe stellt uns zunächst den Schauplatz dar, auf dem der größte Theil der Handlung vorgeht. Bis Strophe 14 hat man sich die Scene immer auf dem Dache des königlichen Palastes zu denken. Von

hier überschauen die beiden Herrscher das schöne, gesegnete, gebirgreiche Samos, die Rhede und das Meer. Hierhin bringt der Bote den Kopf des gefallenen Feindes, von hier sehen sie die Flotte auf der Rhede landen, von hier aus wirft Polykrates den Ring ins Meer.«

4. Aegyptens König, *Amasis*. Hérodote parle ainsi de son règne (II, 177) : «On dit que l'Égypte ne fut jamais plus heureuse ni plus florissante que sous le règne d'Amasis, soit par la fécondité que le fleuve lui procure, soit par l'abondance des biens que la terre fournit à ses habitants, et qu'il y avait alors en ce pays vingt mille villes, toutes bien peuplées.» — «Il mourut, dit ailleurs le même historien (III, 10), après un règne de quarante-quatre ans, pendant lesquels il n'éprouva rien de fâcheux.» Mais c'est à son fils Psamménite que le destin fit expier la prospérité paternelle. C'est sous Psamménite que l'Égypte fut conquise par Cambyse. — Dans Hérodote, Amasis ne vient point à Samos. C'est par des lettres que les deux rois se communiquent les pensées que Schiller leur fait exprimer de vive voix.

5. Die vormals ꝛc. Inversion poétique : Die a pour antécédent le pronom Sie, qui commence le vers suivant. — Deines Gleichen, *tes égaux*, littér. *de ton égal, de la même condition que toi*. Polycrate, comme nous l'avons dit plus haut, avait usurpé le pouvoir.

6. Sie zu rächen. Voy. § 238, fin, Remarque.

7. So lang des Feindes Auge wacht. Voy. § 294, fin, Rem. 2°. Il y a une ellipse semblable dans le premier vers de la strophe suivante : Und eh' der König ... geendet.

8. Geendet, sous-entendu hat. Voy. § 251, 3°.

9. Milet, *Milet*, la principale de toutes les colonies ioniennes de l'Asie-Mineure.

10. Festlich Haar Voy. § 26, Rem. II.

11. Getroffen sank. Les adjectifs, et de même les participes, demeurent invariables, non pas seulement lors-

qu'ils sont attributs, mais encore lorsqu'ils dépendent immédiatement, comme ici getroffen, de l'attribut contenu dans un verbe attributif. Voy. § 179, I.

12. Mähre (ancien haut-allemand *mâri*, et plus tard *mære*), mot poétique, signifiant *nouvelle*.

13. Und nimmt. Ellipse poétique du pronom. C'est comme s'il y avait Er ſpricht's und nimmt.

14. Der König, *le roi* (d'Égypte). Il a désigné plus haut Polycrate lui-même par le nom de *tyran*.

15. Doch warn' ich dich, dem Glück zu trauen, *mais crois-moi, ne te fie point à la Fortune*, littér. *mais je t'avertis, je te préviens, de te fier au bonheur*. Pour comprendre cette façon de parler, il faut remarquer que warnen signifie *avertir (d'un danger, d'un malheur* qui menace), et, par suite, *détourner par ses avis*.

16. Sie ... zerſchellen. Sie, c'est-à-dire, die Flotte, mot exprimé au vers suivant.

17. Zweifelnd Glück. Voy. § 26, Rem. II. — Deiner Flotte .... Glück, l'abstrait pour le concret, figure très-fréquente dans la poésie allemande, comme nous aurons souvent occasion de le faire remarquer.

18. Geſprochen, *parlé*, *fini de parler*, ausgeſprochen. Ce sens très-naturel du mot explique l'emploi de unterbrochen au vers suivant.

19. On a rapproché de ce tableau deux beaux vers d'une autre poésie de Schiller, intitulée der Spaziergang:

Andere ziehen frohlockend dort ein mit den Gaben der Ferne,
Hoch von dem ragenden Maſt wehet der feſtliche Kranz.

20. Der Kreter ꝛc. Dans l'*Almanach des Muses* de 1798, qui renferme la première édition de cette ballade, on lisait, au lieu de ce vers :

Der Sparten nie beſiegte Schaaren,

Et Hérodote (III, 44–56) parle, en effet, d'une attaque

dirigée par les Spartiates contre Samos, qu'ils assiégèrent en vain.

21. Da sieht man's von den Schiffen wallen, dans un français familier, *on voit que ça ondoie des vaisseaux*, on voit des flots d'hommes, une foule empressée accourir des vaisseaux. Voy. § 222, V, et plus haut, p. 19, note 57.

22. Vorbei, geendet ist der Krieg, *la guerre est passée, finie.* Souvent les adverbes, comme ici vorbei, s'emploient, seuls et sans participe, pour jouer dans la proposition le rôle d'attribut. Comparez § 292 *bis*, II, Remarque 2°.

23. Mir grauet, pour es grauet mir. Voy. § 222, VII. — Vor. Comparez § 286, I, cinquième et sixième exemples.

24. Vor der Götter Neide. «Il est doux d'apprendre les succès d'un ami et d'un allié, écrit Amasis à Polycrate, dans Hérodote (III, 40); mais, *comme je connais la jalousie des dieux*, ce grand bonheur me déplaît. J'aimerais mieux pour moi et pour ceux à qui je m'intéresse, tantôt des avantages et tantôt des revers, et que la vie fût alternativement partagée entre l'une et l'autre fortune, qu'un bonheur toujours constant et sans vicissitude; car je n'ai jamais ouï parler d'aucun homme qui, ayant été heureux en toutes choses, n'ait enfin péri malheureusement.»

25. Zu Theil werden, *échoir en partage*, littér. *devenir à part.*

26. Voyez plus haut, p. 37, note 4, ce qu'Hérodote raconte du bonheur d'Amasis.

27. Dem Glück, *au bonheur*, c'est-à-dire, à la Fortune, au destin jaloux.

28. Drum (pour darum) willst du dich ꝛc. Voy. § 297, 2° et § 297 *bis*, 2°.

29. Die Unsichtbaren, *les invisibles*, les dieux.

30. J. B. Rousseau, dans l'ode au comte du Luc, a ex-

primé de diverses façons cette idée de compensation et d'équilibre entre le bonheur et le malheur :

Mais une dure loi, des dieux même suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux (*laboribus*, dans le sens latin).

Dans les vers suivants, le mot *salaire* explique bien l'idée contenue dans l'expression figurée Schuld, *dette*, qui termine la strophe précédente :

..... et leur tendresse avare
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le *salaire* des dons qu'à votre âme céleste
Elle avait départis.

31. Noch Keinen sah ich ꝛc. Voy. plus haut, p. 39, note 24.

32. Und wenn's die Götter ꝛc. Es se rapporte à la proposition contenue dans le troisième vers de la strophe précédente :

Daß sie zum Glück den Schmerz verleihn.

33. Rufe .... her. Voy. § 292 *bis*, I, 1°.

34. Am höchsten. Voy. § 105, 3° et § 292 *bis*, VI.

35. Jener, Polycrate. Voy. § 192. C'est le roi d'Égypte qui a parlé, qui a été en scène dans les strophes précédentes. Les Latins emploient de même *ille*, *celui-là*.

36. Beweget. Voy. § 179, I et III.

37. Den Erinnen (Erinnyen), *aux Furies*, considérées comme les instruments du courroux et de la jalousie des dieux.

38. Ob, *si* (pour voir, pour essayer si). Les Latins font un usage semblable de la conjonction *si*.

39. Und wirft, und er wirft. Voy. la même ellipse plus haut, p. 38, note 13, et le dernier vers de la ballade : und sprach's ....

40. La passion pour les pierres précieuses alla si loin, dit Pline (XXXVII, 2), « ut Polycrati Samio, severo in-

sularum ac littorum tyranno, felicitatis suæ, quam nimiam fatebatur etiam ipse, satis piamenti in unius gemmæ voluntario damno videretur, si cum fortunæ volubilitate paria faceret; planeque ab invidia ejus abunde se redimi putaret, si hoc unum doluisset. Assiduo ergo gaudio lassus, profectus navigio in altum, annulum mersit.» Puis, il raconte ainsi la fin de l'histoire, qui fait le sujet des strophes suivantes de Schiller: «At illum piscis eximia magnitudine regi natus, escæ vice raptum, ut faceret ostentum, in culinam domini rursus Fortunæ insidiantis manu reddidit.» Enfin il ajoute qu'on montrait à Rome une pierre précieuse qu'on prétendait être celle de Polycrate: «Sardonychem eam gemmam fuisse constat; ostenduntque Romæ, si credimus, in Concordiæ delubro, cornu aureo Augusti dono inclusam, et novissimum prope locum, tot prælatis, obtinentem.»

41. Und bei ꝛc. Comparez § 266, dixième exemple.

42. Gegangen. Voy. § 251, 3°.

43. Kommt ... herbeigeeilet. Voy. § 243.

44. Nicht mit dir zu sterben, *pour ne pas périr avec toi.* Voy. § 238 fin, Remarque. Lorsque Amasis eut appris que l'anneau avait été miraculeusement retrouvé, il rompit avec Polycrate, «parce qu'il craignait, dit Hérodote (III, 43), que, si la fortune de ce prince venait à changer, et qu'il lui arrivât quelque grand malheur, il ne fût contraint de le partager, en qualité d'allié et d'ami.» Polycrate expia, en effet, par la fin la plus malheureuse, sa longue prospérité. Pendant qu'il méditait la conquête de l'Ionie, il fut pris en trahison par Orétès, satrape de Cambyse, qui le fit mettre en croix.

Nadoweſſiſches Todtenlied[1].

Seht, da ſitzt er auf der Matte,
Aufrecht ſitzt er da,
Mit dem Anſtand, den er hatte,
Als er 's Licht noch ſah.

Doch, wo iſt die Kraft der Fäuſte,
Wo des Athems Hauch,
Der noch jüngſt[2] zum großen Geiſte[3]
Blies der Pfeife Rauch?

Wo die Augen, falkenhelle[4],
Die des Rennthiers Spur
Zählten auf des Graſes Welle[5],
Auf dem Thau der Flur?

Dieſe Schenkel[6], die behender
Flohen durch den Schnee,
Als der Hirſch, der Zwanzigender[7],
Als des Berges Reh?

Dieſe Arme, die den Bogen
Spannten ſtreng und ſtraff?
Seht, das Leben iſt entflogen!
Seht, ſie hängen ſchlaff!

Wohl ihm[8], er ist hingegangen,
Wo kein Schnee mehr ist,
Wo mit Mais[9] die Felder prangen,
Der von selber sprießt;

Wo mit Vögeln alle Sträuche,
Wo der Wald mit Wild,
Wo mit Fischen alle Teiche
Lustig sind gefüllt.

Mit den Geistern speist er droben,
Ließ uns hier allein,
Daß wir seine Thaten loben
Und ihn scharren ein[10].

Bringet her die letzten Gaben[11],
Stimmt die Todtenklag'[12]!
Alles sei mit ihm begraben,
Was ihn freuen mag.

Legt ihm unters Haupt die Beile,
Die er tapfer schwang,
Auch des Bären fette Keule[13],
Denn der Weg[14] ist lang;

Auch das Messer scharf geschliffen,
Das vom Feindeskopf
Rasch mit drei geschickten Griffen[15]
Schälte Haut und Schopf;

Farben auch, den Leib zu malen,
Steckt ihm in die Hand,
Daß[16] er röthlich möge strahlen
In der Seelen Land[17].

NOTES.

1. Nous apprenons, par une lettre de Schiller à Gœthe, écrite au mois de juin 1797, qu'il a pris l'idée de ce chant de mort dans la relation de l'Anglo-Américain Thomas Carver, qui avait publié, en 1774, son *Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale, pendant les années* 1766, 1767 et 1768. Carver avait passé sept mois chez les Nadowessis ou Nadoessis, tribu sauvage qui habitait au milieu des plaines situées par le centième degré de longitude occidentale et le quarante-troisième de latitude boréale. Son livre renferme beaucoup de renseignements intéressants sur la vie de ces Indiens. On y lit, entre autres choses, une allocution à un guerrier mort, que Schiller a imitée dans ce poëme, tant pour le caractère et le ton général, que pour un grand nombre de détails. Il l'a enrichi, en outre, de plusieurs traits de mœurs disséminés dans le récit du voyageur. Gœthe regardait cette pièce comme une des meilleures de Schiller, et regrettait qu'il n'eût point composé quelques autres chants du même genre. Il n'est pas besoin de s'associer entièrement à son admiration pour partager avec lui ce regret. La rude et énergique réalité de ce morceau fait contraste avec l'inspiration idéale et réveuse de la plupart des œuvres de notre poëte, et montre la souplesse de son talent et l'exacte vérité d'impression avec laquelle il se pénétrait des sujets les plus

divers et savait y approprier le ton, le style, le sentiment poétique. — Voyez, dans la seconde partie des *Natchez* de Chateaubriand, les funérailles de Chactas, les adieux que lui adresse Adario et l'hymne de la mort entonné par le jongleur et chanté en chœur par les sauvages. A part un ou deux traits du discours d'Adario, on y trouvera un tout autre ordre d'idées et de sentiments que dans Schiller, et pour la vérité et le naturel, l'avantage demeure, ce me semble, à l'auteur allemand.

2. Jüngſt, *tout récemment encore, dernièrement, il y a si peu de temps.* C'est proprement le superlatif adverbial de jung, jeune. — A la fin de la première strophe, 's Licht est pour das Licht.

3. Zum großen Geiſte, *vers le grand Esprit.* On sait que c'est ainsi que l'on traduit généralement le mot par lequel les Indiens désignent l'Être suprême. L'action de fumer a été, chez diverses nations de l'Amérique, une cérémonie religieuse. M. Ampère, dans sa *Promenade en Amérique* (*Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1853), raconte qu'on a trouvé un grand nombre de pipes dans les tertres de l'Ohio, et il dit à ce sujet : « J'ai recueilli un assez grand nombre de passages qui montrent qu'aspirer le tabac était un acte religieux, et le brûler un hommage à la divinité. Quoi qu'il puisse y avoir à cela d'étrange pour certaines personnes, le tabac était un encens. Ainsi, il y a encore aujourd'hui des peuplades dans le sud-ouest qui ont coutume de monter sur un tertre, au lever du soleil, pour lancer une bouffée de fumée vers le zénith, et une dans la direction des quatre points cardinaux. »

4. Falkenhelle, *clairs, perçants comme ceux du faucon.* Voy. § 179, III. C'est encore un de ces adjectifs, si fréquents dans Schiller, dont le premier terme exprime une comparaison, et qu'il emploie comme des espèces de superlatifs poétiques. Voy. p. 18, note 46.

5. Auf des Grases Welle, littér. *sur la vague, sur l'onde de l'herbe, sur l'herbe ondoyante.*

6. Diese Schenkel ꝛc. Il faut suppléer, en tête de cette phrase et de la suivante, l'adverbe interrogatif wo, déjà trois fois exprimé plus haut: *où sont, que sont devenus*, etc.?

7. Der Zwanzigender. Le mot Ende(e), dans ce composé, veut dire *andouiller*, petite corne qui vient au bois du cerf. «La tête des cerfs, dit Buffon, va tous les ans en augmentant en grosseur et en hauteur, depuis la seconde année de leur vie jusqu'à la huitième; elle se soutient toujours belle et à peu près la même pendant toute la vigueur de l'âge; mais, lorsqu'ils deviennent vieux, leur tête décline aussi. Il est rare que nos cerfs portent plus de *vingt* ou *vingt-deux andouillers*, lors même que leur tête est la plus belle.»

8. Wohl ihm. Voy. § 306, 3°.

9. Mais, *maïs* (blé de Turquie). On a cru longtemps que le maïs nous venait d'Amérique. Cette origine paraît aujourd'hui plus que douteuse; mais il n'en demeure pas moins certain que cette céréale était cultivée en Amérique, lorsque les Européens y arrivèrent à la fin du quinzième siècle, et qu'elle est encore aujourd'hui très-répandue sur le nouveau continent.

10. Scharren ein, inversion poétique, pour einscharren (*enfouir, enterrer*). Le verbe scharren signifie proprement *gratter*, et par extension *creuser, fouir*. Souvent, dans les verbes composés, le radical marque la manière dont l'action se fait, tandis que la préposition exprime l'effet de l'action. Voy. § 233, 2°.

11. Die letzten Gaben, *les derniers dons, les derniers présents* (qu'on fait aux morts).

12. Stimmt pour stimmt an, *entonnez*. «Stimmt für Stimmet an, dit M. Viehoff (t. IV, p. 79), möchte nicht zu billigen sein.»

13. Keule, *cuisse*. *gigot* ou *jambon* (d'ours).

14. Der Weg, *le chemin* (de l'autre monde).

15. Mit drei .... Griffen, *en trois tours*, *avec trois coups* (*de couteau*). — Schopf, *touffe* (de cheveux). Beaucoup de sauvages avaient la coutume de réunir leurs cheveux en une touffe au sommet de la tête. On comprend, en lisant cette strophe, ce que Schiller nous dit lui-même, dans une de ses lettres, de l'horreur qu'éprouva Guillaume de Humboldt, à la lecture de ce chant funèbre.

16. Daß, *afin que*. Nous avons déjà vu cette conjonction employée de même dans la huitième strophe. — Daß .... er möge ſtrahlen. Le verbe mögen joue ici le rôle d'une espèce d'auxiliaire du subjonctif. — Ces deux dernières strophes décrivent deux des coutumes les plus répandues chez les Indiens de l'Amérique, celle de *scalper* et celle de se *tatouer*.

17. In der Seelen Land. Voy. § 172, 3°. — M. Viehoff fait ressortir en ces termes l'heureux choix du mètre que Schiller a adopté pour ce chant: „Die metriſche Form iſt ſehr glücklich gewählt. Die kräftig einſetzenden, kurzen trochäiſchen Verſe entſprechen ſehr gut der männlich derben Sinnesart, die ſich in dieſem Kriegsliede ausſpricht; auch die männlichen Reime, womit die zwei kürzern Verſe der Strophe ſchließen, ſind dieſem Charakter gemäß.“

Die Kraniche des Ibykus[1].

Zum Kampf der Wagen und Gesänge,
Der auf Korinthus'[2] Landesenge
Der Griechen Stämme froh vereint,
Zog Ibykus, der Götterfreund —
Ihm schenkte des Gesanges Gabe,
Der Lieder süßen Mund[3] Apoll —
So[4] wandert' er an leichtem Stabe
Aus Rhegium[5], des Gottes voll[6].

Schon winkt[7] auf hohem Bergesrücken
Akrokorinth[8] des Wandrers Blicken,
Und in Poseidon's Fichtenhain[9]
Tritt er mit frommem Schauder ein.
Nichts regt sich um ihn her, nur Schwärme
Von Kranichen begleiten ihn,
Die fernhin[10] nach des Südens Wärme
In graulichem Geschwader ziehn[11].

„Seid mir gegrüßt[12], befreundte Schaaren,
Die mir zur See Begleiter waren[13]!
Zum guten Zeichen[14] nehm' ich euch —
Mein Loos, es ist[15] dem euren gleich:
Von fern her[16] kommen wir gezogen

Und flehen um[17] ein wirthlich Dach —
Sei uns der Gastliche[18] gewogen,
Der von dem Fremdling wehrt die Schmach!"

Und munter fördert er die Schritte
Und sieht sich in des Waldes Mitte;
Da sperren auf gedrangem Steg[19]
Zwei Mörder plötzlich seinen Weg.
Zum Kampfe muß er sich bereiten,
Doch bald ermattet sinkt die Hand,
Sie hat der Leier zarte Saiten,
Doch nie des Bogens Kraft[20] gespannt.

Er ruft die Menschen an, die Götter,
Sein Flehen dringt zu keinem Retter;
Wie weit er auch die Stimme schickt[21],
Nichts Lebendes wird hier erblickt.
"So muß ich hier verlassen sterben,
Auf fremdem Boden, unbeweint,
Durch böser Buben Hand verderben,
Wo auch kein Rächer[22] mir erscheint!"

Und schwer getroffen sinkt er nieder,
Da rauscht der Kraniche Gefieder;
Er hört — schon kann er nicht mehr sehn —
Die nahen Stimmen furchtbar[23] krähn.
"Von euch, ihr Kraniche dort oben,

Wenn keine andre Stimme spricht,
Sei meines Mordes Klag' erhoben[24]!"
Er ruft es, und sein Auge bricht.

Der nackte Leichnam wird gefunden,
Und bald, obgleich entstellt von Wunden[25],
Erkennt der Gastfreund in Korinth[26]
Die Züge, die ihm theuer sind.
"Und[27] muß ich so dich wieder finden,
Und hoffte[28] mit der Fichte Kranz[29]
Des Sängers Schläfe zu umwinden,
Bestrahlt[30] von seines Ruhmes Glanz!"

Und jammernd hören's[31] alle Gäste,
Versammelt bei Poseidon's Feste[32],
Ganz Griechenland ergreift der Schmerz:
Verloren hat ihn jedes Herz.
Und stürmend drängt sich zum Prytanen[33]
Das Volk, es fordert seine Wuth,
Zu rächen[34] des Erschlagnen Manen,
Zu sühnen[35] mit des Mörders Blut.

Doch wo die Spur, die aus der Menge,
Der Völker flutendem Gedränge,
Gelocket von der Spiele Pracht[36],
Den schwarzen Thäter kenntlich macht[37]?
Sind's Räuber, die ihn feig erschlagen[38]?

That's[39] neidisch ein verborgner Feind?
Nur Helios[40] vermag's zu sagen,
Der alles Irdische[41] bescheint.

Er geht vielleicht mit frechem Schritte
Jetzt eben durch der Griechen Mitte,
Und während ihn die Rache sucht,
Genießt er seines Frevels Frucht.
Auf ihres eignen Tempels Schwelle
Trotzt er vielleicht den Göttern, mengt
Sich dreist in jene Menschenwelle,
Die dort sich zum Theater drängt.

Denn[42] Bank an Bank gedränget sitzen[43] —
Es brechen fast[44] der Bühne Stützen[45] —
Herbeigeströmt von fern und nah,
Der Griechen Völker wartend da[46].
Dumpfbrausend wie des Meeres Wogen,
Von Menschen wimmelnd wächst der Bau[47]
In weiter stets geschweiftem Bogen
Hinauf bis in des Himmels Blau[48].

Wer zählt die Völker, nennt die Namen,
Die gastlich hier zusammen kamen?
Von Theseus' Stadt[49], von Aulis'[50] Strand,
Von Phocis[51], vom Spartanerland,
Von Asiens entlegner Küste[52],

Von allen Inseln kamen sie,
Und horchen von dem Schaugerüste[53]
Des Chores grauser Melodie[54],

Der, streng und ernst, nach alter Sitte,
Mit langsam abgemessnem Schritte
Hervortritt aus dem Hintergrund,
Umwandelnd des Theaters Rund[55].
So schreiten keine ird'schen Weiber!
Die zeugete kein sterblich Haus!
Es steigt das Riesenmaß der Leiber[56]
Hoch über Menschliches[57] hinaus.

Ein schwarzer Mantel schlägt die Lenden;
Sie schwingen in entfleischten Händen
Der Fackel düsterrothe Glut[58];
In ihren Wangen fließt kein Blut,
Und wo die Haare lieblich flattern,
Um Menschenstirnen freundlich wehn,
Da sieht man Schlangen hier[59] und Nattern
Die giftgeschwollnen Bäuche blähn[60].

Und schauerlich, gedreht im Kreise,
Beginnen sie des Hymnus Weise[61],
Der durch das Herz zerreißend dringt,
Die Bande um den Frevler schlingt[62].
Besinnungraubend, herzbethörend

Schallt der Erinnyen[63] Gesang,
Er schallt, des Hörers Mark verzehrend,
Und duldet nicht der Leier Klang:

„Wohl[64] dem[65], der frei von Schuld und Fehle
Bewahrt die kindlich reine Seele!
Ihm dürfen wir nicht rächend nahn,
Er wandelt frei des Lebens Bahn[66].
Doch wehe, wehe, wer[67] verstohlen[68]
Des Mordes schwere That vollbracht!
Wir heften uns an seine Sohlen,
Das furchtbare Geschlecht der Nacht[69].“

„Und glaubt er[70] fliehend zu entspringen,
Geflügelt sind wir da[71], die Schlingen
Ihm werfend um den flücht'gen Fuß[72],
Daß[73] er zu Boden fallen muß.
So jagen wir ihn ohn' Ermatten[74] —
Versöhnen kann uns keine Reu' —
Ihn fort und fort[75] bis zu den Schatten[76],
Und geben ihn auch dort nicht frei[77].“

So singend, tanzen sie den Reigen[78],
Und Stille, wie des Todes Schweigen,
Liegt überm ganzen Hause[79] schwer,
Als ob die Gottheit nahe wär'.
Und feierlich, nach alter Sitte,

Umwandelnd des Theaters Rund,
Mit langsam abgemessnem Schritte
Verschwinden sie im Hintergrund[80].

Und[81] zwischen Trug und Wahrheit[82] schwebet
Noch zweifelnd jede Brust und bebet,
Und huldiget der furchtbarn Macht[83],
Die richtend im Verborgnen[84] wacht,
Die unerforschlich, unergründet
Des Schicksals dunkeln Knäuel flicht[85],
Dem tiefen Herzen[86] sich verkündet,
Doch fliehet vor dem Sonnenlicht.

Da hört man auf den höchsten Stufen[87]
Auf einmal eine Stimme rufen[88]:
„Sieh da, sieh da, Timotheus[89],
Die Kraniche des Ibykus!“
Und finster plötzlich wird der Himmel[90],
Und über dem Theater hin[91]
Sieht man in schwärzlichem Gewimmel
Ein Kranichheer vorüberziehn.

„Des Ibykus!“ — Der theure Name
Rührt jede Brust mit neuem Grame,
Und wie im Meere Well' auf Well',
So läuft's[92] von Mund zu Munde schnell:
„Des Ibykus? den wir beweinen?

Den eine Mörderhand erschlug?
Was ist's mit dem[93]? was kann er meinen?
Was ist's mit diesem Kranichzug[94]?" —

Und lauter immer wird die Frage,
Und ahnend fliegt's[95] mit Blitzesschlage
Durch alle Herzen: „Gebet Acht,
Das ist der Eumeniden Macht!
Der fromme Dichter wird gerochen,
Der Mörder bietet selbst sich dar!
Ergreift ihn, der das Wort gesprochen,
Und ihn, an den's[96] gerichtet war[97]!"

Doch dem war kaum das Wort entfahren,
Möcht' er's[98] im Busen gern bewahren;
Umsonst! der schreckenbleiche Mund
Macht schnell die Schuldbewußten[99] kund.
Man reißt und schleppt sie vor den Richter,
Die Scene wird zum Tribunal[100],
Und es[101] gestehn die Bösewichter,
Getroffen von der Rache Strahl[102].

NOTES.

1. Suidas rapporte qu'Ibycus, poëte musicien, était né à Rhégium et qu'il alla de sa patrie à Samos, lorsque Polycrate, le père du tyran, y régnait (vers le temps de Crésus, cinquante-quatrième olympiade, 564—561 avant J. C.). Il était l'inventeur d'une espèce de cithare

triangulaire, nommée *sambuca*, et l'on avait de lui sept livres de poésies dans le dialecte dorien. Attaqué par des brigands dans un lieu désert, il dit, en voyant des grues qui volaient au-dessus de sa tête, que ces oiseaux seraient au besoin ses vengeurs. Les brigands le tuèrent; mais plus tard, dans la ville, l'un d'eux ayant aperçu des grues, se mit à dire: «Eh! vois donc les vengeurs d'Ibycus.» Cette parole fut entendue, on fit une enquête, les malfaiteurs avouèrent le meurtre qu'ils avaient commis, et reçurent le juste châtiment de leur crime. — Plutarque, dans son *Traité du babil*, complète le récit. «Les brigands, dit-il, qui avaient tué Ibycus, étant assis dans le théâtre, et voyant venir des grues, se dirent entre eux, tout bas et en riant: «Voilà les vengeurs d'Ibycus!» Leurs voisins les entendirent, et comme Ibycus avait disparu depuis longtemps, et qu'on l'avait cherché en vain, cette parole éveilla leur attention, et ils la dénoncèrent à l'autorité. Les brigands furent ainsi découverts et mis à mort, convaincus non par les grues, mais par leur propre babil, qui, semblable à une Furie vengeresse, les força d'avouer le meurtre.» — Une épigramme d'Antipater, dans l'Anthologie grecque, parle aussi de la mort d'Ibycus, et dit qu'il fut tué sur le bord de la mer, et que le meurtre fut découvert et puni «dans le pays de Sisyphe,» c'est-à-dire, à Corinthe. C'est évidemment dans Plutarque, l'auteur favori de sa jeunesse, que Schiller a pris l'idée de sa ballade. Gœthe avait eu l'intention de traiter le même sujet, comme nous le voyons dans sa correspondance avec Schiller; mais ensuite il y renonça, sans doute pour ne pas entrer en lutte avec son ami, qu'il eût été difficile de surpasser. En juillet 1797, peu de temps avant son départ pour l'Italie, il lui écrivit: «Je désire que les grues prennent bientôt leur vol pour me suivre.» — «Les grues, lui répond Schiller, pourraient bien prendre leur vol du sud vers le nord;» c'est-à-dire, il

pourrait bien se faire que vous me préveniez et traitiez avant moi notre commun sujet. Mais cette prédiction ne s'accomplit pas : Schiller termina sa ballade le mois suivant ; il l'envoya à Gœthe, à Francfort, le 17 août 1797, et il lui avouait dans sa lettre qu'il n'y avait pas encore mis la dernière main. Gœthe lui fit part de ses observations, et Schiller en profita pour retoucher son poëme et y introduire quelques modifications assez notables. Ensuite il le communiqua au savant archéologue Bœttiger, pour savoir de lui si ses vers ne renfermaient rien qui le choquât, au point de vue de l'antiquité grecque, et ce ne fut qu'après avoir eu une réponse satisfaisante à cet égard, qu'il considéra la ballade comme achevée.

2. Korinthus', au génitif, comme le marque l'apostrophe. — Les jeux isthmiques se célébraient dans la partie la plus étroite de l'isthme de Corinthe, auprès d'un bois de pins consacré à Neptune. La course à pied et la course des chars étaient les deux combats principaux. On disputait aussi quelquefois le prix de la poésie, du chant, de la musique. C'est dans l'Anthologie grecque, comme nous l'avons vu plus haut, que Schiller a pris l'idée de mettre le lieu de la scène à Corinthe.

3. Der Lieder süßen Mund, littér. *la douce bouche, la douce voix* des chants, emploi poétique du génitif, dont il est facile de se rendre compte, en développant l'idée : *une voix (instrument) de doux chants.* — Apoll, pour Apollo, *Apollon*, le dieu de la musique et de la poésie.

4. So sert à renouer le discours après l'interruption qui précède : Ihm schenkte ꝛc.

5. Rhegium, patrie d'Ibycus, aujourd'hui *Reggio*, non loin du promontoire du même nom, dans le royaume des Deux-Siciles. C'était une colonie de Chalcis, ville d'Eubée.

6. Des Gottes voll, figure assez fréquente dans les poëtes, pour exprimer l'inspiration. Voy. § 179, I.

7. Winkt ꝛc., littér. *fait signe aux regards du voyageur*, pour *apparaît aux regards du voyageur* (et l'invite en quelque sorte à venir). Il y a certains emplois du mot winken qui peuvent servir à expliquer cette locution. On dit, par exemple: er winkte ihn zu ſich, *il lui fit signe (de venir) auprès de lui.*

8. Akrokorinth (Ἀκροκόρινθος), la citadelle de Corinthe, située sur une montagne. Elle passait pour la plus forte de toute la Grèce.

9. In Poſeidon's Fichtenhain. Voyez plus haut, p. 57, note 2. — Le nom grec de Neptune est Ποσειδῶν.

10. Fernhin. Voy. § 292 *bis*, I, 1° et Remarque.

11. C'est à l'automne que les grues émigrent vers le sud et au printemps qu'elles reviennent vers le nord. Elles voyagent par troupes fort nombreuses. Un voyageur, très-digne de foi, raconte qu'il a vu des volées de deux à trois cents grues, de l'espèce qu'on appelle grue de Numidie.

12. Seid mir gegrüßt, *salut*, littér. *soyez-moi saluées.*

13. Die mir .... Begleiter waren. Le verbe à la troisième personne après le relatif, bien que l'antécédent soit de la seconde. Voy. § 220, 1°. On voit par cet exemple qu'il n'est pas nécessaire que le pronom personnel dont parle la règle à laquelle nous renvoyons, soit exprimé.

14. Zum guten Zeichen, *pour un bon augure, un bon présage*: l'article défini, au lieu de l'article indéfini que nous emploierions ici en français. Il y a, en passant d'une langue à l'autre, beaucoup de différences du même genre.

15. Mein Loos, es iſt.... Le sujet explétif es est grammaticalement inutile, mais sert à mieux détacher le sujet réel, mein Loos, et à donner du mouvement à la pensée.

16. Von fern her. Comparez plus haut, dans la deuxième strophe, fernhin, et voy. § 292 *bis*, I, 1° et Rem. — Kommen wir gezogen. Voy. § 243.

17. Und flehen um. Comparez § 234, 2°. — Ein wirthlich Dach. Voy. § 26, Rem. II.

18. Der Gaſtliche, *l'hospitalier*, c'est-à-dire, le dieu de l'hospitalité, Jupiter, Ζεὺς ξένιος.

19. Auf gedrangem Steg, auf engem Steg. M. Viehoff, t. III, p. 91, dit que c'est la première fois qu'il voit ce mot avec la signification de ſchmal, enge. Cependant, Campe donne gedränge, gedrang(e), dans le sens de eng, et cite pour exemple eine gedrange Stube pour eine enge Stube. — „Schiller zog, aus einem ſehr richtigen Gefühl, in der Poeſie die kurzen kräftigen, wenn gleich weniger gebräuchlichen Adjektive, wie hier gedrang, und anderwärts wohlgeſtalt, mißgeſtalt u. ſ. w., den üblichern Participialformen gedrungen, wohlgeſtaltet u. ſ. w., vor.“ *Viehoff.*

20. Des Bogens Kraft, pour den kräftigen Bogen, l'abstrait pour le concret.

21. Wie weit er auch ꝛc. Voy. § 299 *bis*. On a rapproché de ce vers les deux vers suivants de la ballade intitulée die Bürgſchaft (voy. plus bas, p. 78):

Wie weit er auch ſpähet und blicket,
Und die Stimme, die rufende, ſchicket.

22. Auch kein Rächer, *(non-seulement pas de défenseur, mais) même pas de vengeur.* — Wo ne se rattache pas à Boden, mais à hier, qu'il est facile de suppléer, et qui est d'ailleurs exprimé trois vers plus haut.

23. Furchtbar. On a critiqué l'emploi de cet adverbe, mais sans raison. Le poëte ne veut pas exprimer l'impression éprouvée par Ibycus; le cri des grues est terrible, mais ce n'est pas pour lui. Il voit plutôt dans leur clameur un présage contre ses meurtriers, qui l'encourage à demander vengeance.

24. Dans la ballade, telle qu'il l'avait faite d'abord et envoyée à Gœthe, Schiller avait donné aux grues un rôle beaucoup moins important. Elles n'apparaissaient

qu'en passant et en très-petit nombre, au moment du meurtre; puis on les revoyait à la fin. Ibycus ne les apercevait même pas avant de mourir. Gœthe écrivit à son ami, le 23 août 1797: „Ich wünschte, da Ihnen die Mitte so sehr gelungen, daß Sie auch noch an die Exposition einige Verse wendeten, da das Gedicht ohnehin nicht lang ist. Meo voto würden die Kraniche schon von dem wandernden Ibykus erblickt; sich, als Reisenden, verglich' er mit den reisenden Vögeln, sich, als Gast, mit den Gästen, zöge daraus eine gute Vorbedeutung, und rief' alsdann, unter den Händen seiner Mörder, die schon bekannten Kraniche, seine Reisegefährten, als Zeugen an.“ Schiller, comme l'on voit, profita du conseil (voy. surtout la troisième strophe), et, dans une réponse à son ami, il le remercie sincèrement de cette bonne et féconde inspiration.

25. Obgleich (voy. § 300, II) entstellt von Wunden, se rapportant à Züge, qui est dans le quatrième vers, et non au sujet Gastfreund, forme une construction grammaticalement irrégulière, mais il n'y a pas d'amphibologie ni d'obscurité.

26. Der Gastfreund in Korinth, l'hôte qui attendait et devait recevoir Ibycus à Corinthe.

27. Und, au commencement du discours (und muß ich ꝛc.), nous jette *in medias res*: cette exclamation de l'hôte est la suite d'autres idées, d'autres sentiments qui ont précédé et qu'il est facile de suppléer. M. Viehoff cite à ce propos le poëme de Schiller, intitulé: „Die Gunst des Augenblick's,“ où le premier vers de la première strophe commence par und:

Und so finden wir uns wieder....

28. Und hoffte, *et (j') espérais, j'espérais pourtant.*

29. Mit der Fichte Kranz. Les vainqueurs des jeux isthmiques étaient couronnés d'une couronne de pin.

30. Bestrahlt. La construction peut ici donner lieu à

un léger doute. Il faut, je crois, comme le fait M. Viehoff, rapporter beſtrahlt, non à Schläfe, mais à ich, au sujet de la proposition. La gloire d'Ibycus aurait rejailli sur son ami.

31. Hören's. Le pronom indéfini es s'emploie plus librement que notre pronom français *le*. Es, après la strophe qui précède, désigne clairement la nouvelle de la mort d'Ibycus.

32. Alle Gäſte verſammelt bei Poſeidon's Feſte, pour la solennité des jeux qui, comme il dit en commençant:

Der Griechen Stämme froh vereint.

33. Zum Prytaneu. Le *Prytane* était, dans plusieurs villes de la Grèce, le premier magistrat, et le mot grec Πρύτανις s'employait quelquefois d'une manière générale pour *magistrat, chef, président*. On sait qu'à Athènes on appelait *Prytanes* les cinquante citoyens qui, pendant trente-cinq ou trente-six jours, étaient à la tête du sénat des cinq-cents, et se partageaient l'administration des affaires publiques et de la justice. Ces fonctions appartenaient tour à tour à chacune des dix tribus.

34. Zu rächen, *de venger, que l'on venge*.

35. Sühnen, *expier*, par extension *apaiser*. *Expiare* s'employait de même en latin. Cicéron a dit, par exemple (*Pis.*, 7): «A me etiam pœnas expetistis, quibus conjuratorum *manes* mortuorum *expiaretis*.»

36. Gelocket von der Spiele Pracht. La relation de ce participe à ce qui précède est un peu amphibologique. Gelocket peut se rapporter également à Völker et à Gedränge, ce qui, du reste, est indifférent pour le sens. — Voy. sur le défaut d'accord de gelocket, § 179, III.

37. Doch wo die Spur ꝛc., die... den Thäter kenntlich macht? *Mais où (est) la trace, l'indice, qui fait, qui puisse faire connaître l'auteur (du crime)*? Voy. sur macht à l'indicatif, § 244, 1°.

38. Die ihn feig erſchlagen. Ellipse de l'auxiliaire haben. Voy. § 251, 3°.

39. That's est ici le substitut du verbe plus significatif erſchlagen. On se sert de même assez souvent en français du verbe général *faire*, pour éviter la répétition d'un verbe qui exprime une action particulière.

40. Helios, *Hélios* (en grec Ἥλιος), le dieu du soleil, fils du Titan Hypérion. Ce ne sont que les fables postérieures qui ont fait d'Apollon le dieu du soleil. — On trouve dans le poëme de Schiller, intitulé la *Plainte de Cérès*, une pensée semblable à celle qu'expriment ces deux vers :

Und der Tag, der Alles findet,
Die Verlorne (Proserpine) fand er nicht.

41. Alles Irdiſche. Voy. § 182.

42. M. Viehoff (p. 96) apprécie avec goût cette strophe et les suivantes : „Dieſe Strophe führt uns auf eine ſehr geſchickte ungezwungene Weiſe in das Theater und knüpft ſo an die überlieferte Erzählung den Theil der Ballade, der den geiſtigen Heerd des Stückes bildet. Sogleich hebt ſich auch die Sprache, und die folgende Strophe beginnt in feſtlichern Klängen : die vier letzten Verſe derſelben könnten den ſchönſten und maleriſchſten, die wir in unſerer Literatur beſitzen, zur Seite geſtellt werden."

43. Sitzen a pour sujet der Griechen Völker (au quatrième vers).

44. Es brechen faſt ꝛc., proposition accessoire, qui forme une parenthèse dans la phrase principale.

45. Der Bühne Stützen n'est pas pris ici dans le sens propre ; le poëte désigne par là les colonnes, les piliers sur lesquels reposent les sièges semi-circulaires des spectateurs.

46. Dans la plupart des éditions, il y a une virgule après da, et la phrase ne se termine qu'après des Meeres

Wogen. Nous avons suivi la ponctuation de M. Viehoff, qui coupe la strophe plus symétriquement et forme une tournure plus poétique.

47. Wächst der Bau. Dans les théâtres des anciens, les bancs des spectateurs s'élevaient progressivement les uns derrière les autres, en demi-cercles concentriques; ce qu'explique, très-poétiquement et très-exactement à la fois, le vers suivant :

In weiter ſtets geſchweiftem Bogen.

48. Bis in des Himmels Blau. Les théâtres n'étaient pas couverts; les representations avaient lieu en plein jour, sous la voûte du ciel.

49. Theſeus' Stadt, Athènes, où régna Thésée.

50. Aulis, ville de Béotie, sur l'Euripe, au sud-ouest de Chalcis, en Eubée. C'est à Aulis, comme l'on sait, qu'Agamemnon avait rassemblé la flotte des Grecs.

51. Phocis, *la Phocide*, contrée montagneuse, au nord du golfe de Corinthe. C'est dans la Phocide que se trouvait Delphes.

52. Von Aſiens ... Küſte, de la côte de l'Asie-Mineure, où se trouvaient un grand nombre de colonies grecques.

53. Von dem Schaugerüſte, littér. *de l'échafaudage du spectacle*, des siéges décrits plus haut. Voy. la note 47.

54. Des Chores grauſer Melodie. Le chœur était, comme l'on sait, une partie essentielle du drame grec. Le poëte y renfermait fréquemment de grandes pensées de morale, des sentiments religieux, et exprimait, par des chants souvent hardis et solennels, l'impression des scènes ou de la pièce entière. — On verra dans les strophes suivantes la raison de l'épithète grauſer.

55. On a remarqué avec raison que Schiller, dans cette strophe, ne s'était pas conformé aux usages de la représentation grecque. Le chœur ne sortait pas du fond de la scène. Il était placé et restait pendant toute la pièce

dans l'*Orchestra*, au milieu de laquelle s'élevait, en forme d'autel, la *Thymélé*, qui montait à la même hauteur que la scène. Bœttiger (voy. la fin de la première note de la ballade) n'avait pas voulu, par les remarques qu'il a pu soumettre au poëte, le condamner à une exactitude d'archéologue. Ce sont là de ces libertés auxquelles peut s'étendre la concession d'Horace (*Art p. ét.*, 51) : «Dabiturque licentia sumpta pudenter.»

56. Das Rieſenmaß der Leiber. Les acteurs se servaient d'une espèce de chaussure, appelée *cothurne*, pour élever leur taille.

57. Menſchliches. Voy. § 182.

58. Der Fackel ... Glut. L'emploi de l'abstrait pour le concret est, comme nous l'avons dit, très-fréquent dans la poésie allemande, et nous en avons déjà vu plusieurs exemples.

59. Hier, *ici*, dans ces personnages du chœur qui représentaient les Furies.

60. Schiller a dépeint ailleurs, en d'autres termes, la marche des Furies :

Eherner Füße
Rauſchen vernehm' ich,
Hölliſcher Schlangen
Ziſchendes Tönen,
Ich erkenne der Furien Schritt!
(*Braut von Messina.*)

61. Weiſe, *mélodie*, proprement *mode*.

62. Die Bande um den Sünder ſchlingt, *enlace, lord ses liens autour du pécheur*, en éveillant les remords. — Die Bande. En allemand, de même qu'en grec, on se contente souvent de l'article là où en français nous employons l'adjectif pronominal possessif.

63. Der Erinnyen. Les Grecs nommaient les Furies Ἐρινύες. Voy. p. 40, note 37.

64. Il y a dans cette strophe diverses imitations des *Euménides* d'Eschyle :

Ἐπὶ δὲ τῷ τεθυμένῳ
τόδε μέλος παρακοπὰ,
παραφορὰ φρενοδαλὴς,
ὕμνος ἐξ Ἐριννύων,
δέσμιος φρενῶν, ἀφορ-
μικτος, αὐονὰ βροτοῖς.
(V. 337, *suiv.*, *éd. Boissonade*).

M. Hoffmeister, dans sa *Vie de Schiller*, t. III, p. 316, dit avec beaucoup de justesse, en parlant des nombreux emprunts que notre poëte a faits à Eschyle, surtout dans les deux strophes suivantes, qui sont le chant même du chœur : „Die meisten Züge dieses Gesanges sind aus einem Chor der Eumeniden des Äschylus genommen, aber so kunstvoll in die moderne Dichtungsform eingewoben, daß das Entlehnte zugleich neu erscheint und doch nichts von seiner ursprünglichen Größe und Kraft eingebüßt hat.“

65. Wohl dem. Voy. § 306, 3°.

66. Er wandelt frei des Lebens Bahn. Voy. § 233, 1°.

67. Doch wehe ... (dem), wer. Voy. § 306, 3°. Remarquez, en outre, que cet exemple est une exception poétique à la deuxième règle du § 212.

68. Verstohlen a un sens métaphorique dont on peut rapprocher celui du latin *furtim*.

69. Das furchtbare Geschlecht der Nacht, apposition à wir. Μᾶτερ, ἁ μ' ἔτικτες, ὦ μᾶτερ Νύξ, disent de même les Euménides dans Eschyle (v. 317). Au reste, la strophe presque entière est une imitation :

Τὸν μὲν καθαρὰς
χεῖρας προνέμοντ'

οὔτις ἀφ' ἡμῶν μῆνις ἐφέρπει,
ἀσινὴς δ' αἰῶνα διοιχνεῖ.
Ὅστις δ' ἀλιτρῶν, ὥσπερ δ' ἀνὴρ (Oreste),
χεῖρας φονίας ἐπικρύπτει,
μάρτυρες ὀρθαὶ τοῖσι θανοῦσιν,
παραγιγνόμεναι, πράκτορες αἵματος
αὐτῷ τελέως ἐφάνημεν. (*Eum.*, v. 308, *suiv.*

70. Und glaubt er ꝛc. Voy. § 297, 2°.

71. Geflügelt ſind wir da. Inversion poétique, pour ſo ſind wir geflügelt da.

72. Um den flücht'gen Fuß. Voy. § 325.

73. Daß, *de manière que;* en latin (*ita*) *ut* (voy. § 299, III); mais la conjonction n'est pas suivie du subjonctif, comme en latin.

74. Ohn' Ermatten, *sans (nous) épuiser, sans (nous) lasser.* Voy. § 239, 1°.

75. Ihn fort und fort ꝛc. Il reprend, après la parenthèse du vers précédent, le régime du verbe jagen. — Fort und fort, littér. *en avant et en avant, toujours en avant;* la répétition marque souvent le superlatif, souvent aussi la continuité.

76. Bis zu den Schatten, *jusqu'aux ombres, aux enfers.*

77. Frei geben, littér. *donner libre, laisser libre, délivrer, abandonner* (en se désistant de la poursuite). — La dernière menace de la strophe est encore tirée d'Eschyle :

... ὄφρ' ἂν
γᾶν ὑπέλθῃ· θανὼν δ'
οὐκ ἄγαν ἐλεύθερος.

78. Reigen ou Reihen. „Ein Tanz, bei welchem mehrere in ganzen Reihen, oder auch im Kreiſe nach einerlei Rich-

tung tanzen, besonders wenn sie dazu sing.n.« *Campe.* — C'est dans ce sens que le mot se trouve aussi au livre de l'Exode (XXXII, 19), dans la traduction de la Bible de Luther: »Als Mose nahe zum Lager kam, und das Kalb und den Reigen sahe.«

79. Ueberm ganzen Hause, *sur toute la maison, tout le théâtre.*

80. Und feierlich ꝛc. Ces quatre derniers vers sont, comme l'on voit, la répétition, avec quelques légers changements et des déplacements symétriques, de la première moitié de la treizième strophe. Voy. p. 52.

81. C'est par le conseil de Gœthe que Schiller a ajouté cette strophe, qui est la dix-neuvième. Dans la première forme de la ballade, la peinture de la sortie du chœur était immédiatement suivie du cri révélateur que pousse l'un des meurtriers: Da hört man ꝛc. Mais Gœthe engagea le poëte à représenter d'abord l'impression produite par le chant des Furies sur toute l'assemblée. Le passage était trop brusque, et cette pause, cet intervalle de recueillement religieux fait une heureuse transition et ajoute à l'effet de l'ensemble.

82. Zwischen Trug und Wahrheit, *entre la tromperie, l'illusion, et la vérité.*

83. Der furchtbarn Macht, *à la puissance terrible* (de la justice divine, de la vengeance céleste, qui punit par le remords).

84. Im Verborgnen. Voy. § 182.

85. Des Schicksals ꝛc., littér. *tresse la sombre pelote de la destinée*, métaphore facile à comprendre, qui exprime la suite de faits, la combinaison d'événements qui prépare la vengeance et amène le châtiment du crime.

86. Dem tiefen Herzen, dans le même sens qu'en latin, *imo cordi* ou *pectori.*

87. Auf den höchsten Stufen. Schiller dit lui-même, au sujet de la place qu'il donne au meurtrier: »Da ich ihn

oben sitzend annehme, wo das gemeine Volk seinen Platz hat, so kann er die Kraniche früher sehen, ehe sie über der Mitte des Theaters schweben; dadurch gewinn ich, daß der Ausruf der wirklichen Erscheinung der Kraniche vorhergehen kann, worauf hier viel ankommt, und daß also die wirkliche Erscheinung derselben bedeutender wird."

88. Da hört man ... eine Stimme rufen. Voy. § 238, 2°.

89. Timotheus. On comprend, sans qu'il soit besoin de le dire, que c'est le nom donné par le poëte à l'un des meurtriers.

90. Und finster plötzlich wird der Himmel. Voyez ce que nous avons dit plus haut, p. 58, note 11, des troupes nombreuses que forment les grues dans leurs voyages.

91. Ueber dem Theater hin. La particule hin marque la direction et indique un mouvement qui éloigne du lieu où se trouvent celui qui parle ou ceux dont on parle. Voy. § 292 *bis*, I, 1° et Rem.

92. So läuft's ꝛc. Es, c'est-à-dire, les paroles : des Ibykus ꝛc. Voy. § 222, IV.

93. Was ist's mit dem? littér. *qu'est-ce avec lui? qu'a-t-il à dire de lui? que lui est-il arrivé?* was kann er meinen? *que peut-il penser? que veut-il dire?*

94. Gœthe voulait que les paroles du meurtrier ne fussent d'abord entendues que de ses voisins. Schiller ne suivit pas ce conseil de son ami, et il fit bien. Il eût été condamné par là, comme il le dit lui-même, à un développement inutile et sans intérêt; l'attente, dans ce moment, est trop vive, le lecteur trop impatient. Cela n'aurait pu que nuire à l'effet général. Cependant il ajouta la strophe suivante, pour bien rendre l'impression produite par ce cri soudain, qui s'élève au milieu du recueillement général.

95. Und ahnend fliegt's ꝛc. Ici encore es remplace la phrase qui sert de sujet au verbe fliegt. Voy. de même § 222, IV.

96. Ihn, der .. , und ihn, an den ... En français, nous

emploierions un démonstratif, à la place du pronom personnel, devant le relatif. Ihn est ici plus vif et désigne mieux la personne.

97. Gesprochen, ... gerichtet war. Voy. § 251, I, 2°.

98. Doch dem war kaum ..., möcht' er's. Nous avons remarqué plus haut une inversion semblable : Und glaubt er fliehend ꝛc., geflügelt sind wir da....

99. Die Schuldbewußten, les complices, littér. *culpæ conscios.*

100. Die Scene wird zum Tribunal, tournure très-fréquente en allemand : littér. *la scène devient au tribunal, passe à l'état de tribunal, est changée en tribunal, sert de tribunal;* on les juge dans le théâtre même, sur la scène.

101. Es est ici sujet indéfini, et non régime du verbe gestehn, qui est employé absolument. Voy. § 232.

102. Le mot Strahl signifiait primitivement *trait, flèche,* et il a gardé ce sens dans plusieurs langues de la famille. Aujourd'hui, en allemand, il signifie ordinairement *rayon,* mais il se prend encore dans le sens de *foudre* et forme les composés Blitzstrahl, Donnerstrahl, Wetterstrahl.

Ritter Toggenburg [1].

„Ritter, treue Schwesterliebe
„Widmet euch dies Herz;
„Fordert keine andre Liebe,
„Denn es macht mir Schmerz.
„Ruhig [2] mag ich euch erscheinen,
„Ruhig gehen sehn;
„Eurer Augen stilles Weinen [3]
„Kann ich nicht verstehn [4].“

Und er [5] hört's mit stummem Harme,
Reißt sich blutend [6] los,
Preßt sie heftig in die Arme,
Schwingt sich auf sein Roß,
Schickt zu seinen Mannen [7] allen
In dem Lande Schweiz [8],
Nach dem heil'gen Grab sie wallen,
Auf der Brust das Kreuz [9].

Große Thaten dort geschehen
Durch der Helden Arm;
Ihres Helmes [10] Büsche wehen
In der Feinde Schwarm;
Und des Toggenburgers [11] Name
Schreckt den Muselmann;

Doch das Herz von seinem Grame
Nicht genesen kann.

Und ein Jahr hat er's getragen[12],
Trägt's nicht länger mehr[13];
Ruhe kann er nicht erjagen[14]
Und verläßt das Heer;
Sieht ein Schiff an Joppe's[15] Strande,
Das die Segel bläht,
Schiffet heim zum theuren Lande,
Wo ihr Athem[16] weht.

Und an ihres Schlosses Pforte
Klopft der Pilger an,
Ach! und mit dem Donnerworte
Wird sie aufgethan:
„Die ihr suchet, trägt[17] den Schleier,
„Ist des Himmels Braut,
„Gestern war des Tages Feier,
„Der sie Gott getraut[18].“

Da verlässet er auf immer
Seiner Väter Schloß;
Seine Waffen sieht er nimmer[19],
Noch[20] sein treues Roß.
Von der Toggenburg[21] hernieder
Steigt er unbekannt[22],

Denn es deckt[23] die edeln Glieder
Härenes Gewand.

Und er baut sich eine Hütte
Jener Gegend nah,
Wo das Kloster aus der Mitte
Düstrer Linden sah[24];
Harrend von des Morgens Lichte
Bis zu Abends[25] Schein,
Stille Hoffnung im Gesichte[26],
Saß er da allein.

Blickte[27] nach dem Kloster drüben,
Blickte Stunden lang[28]
Nach dem Fenster seiner Lieben,
Bis das Fenster klang,
Bis die Liebliche sich zeigte,
Bis das theure Bild
Sich ins Thal herunter[29] neigte,
Ruhig, engelmild[30].

Und dann legt' er froh sich nieder,
Schlief getröstet ein,
Still sich freuend, wann[31] es wieder
Morgen würde sein.
Und so saß er viele Tage[32],
Saß viel Jahre lang,

Harrend ohne Schmerz und Klage,
Bis das Fenster klang,

Bis die Liebliche sich zeigte,
Bis das theure Bild
Sich ins Thal herunter neigte,
Ruhig, engelmild.
Und so saß er, eine Leiche[33],
Eines Morgens[34] da;
Nach dem Fenster noch das bleiche
Stille Antlitz sah[35].

NOTES.

1. On ne sait pas au juste quand Schiller composa cette ballade. Ce qui est certain, c'est qu'elle fut terminée avant la fin d'août 1797; car Gœthe félicite l'auteur au sujet de ce petit poëme, dans une lettre des premiers jours de septembre de cette année. On ignore dans quel ouvrage il en a puisé le sujet. Parmi les commentateurs, les uns racontent, d'après l'*Histoire de la Suisse* de Jean de Müller, la légende d'une comtesse Idda, qui, soupçonnée injustement par son mari, Henri de Toggenburg ou Tokenburg, échappa miraculeusement à sa fureur, puis se consacra au Seigneur, et refusa de se rendre aux prières du comte qui la suppliait de revenir auprès de lui. Mais il y a plusieurs passages de la ballade qui ne s'accordent pas avec ce récit. D'autres parlent, mais sans citer leur source, d'une légende tyrolienne, qui aurait pu, disent-ils, inspirer Schiller. Enfin on rapproche

aussi de notre poëme une antique tradition des bords du Rhin, où figure Roland, le neveu de Charlemagne. Il est forcé de se séparer d'Hildegonde, pour aller combattre les Sarrasins avec son oncle. Pendant son absence, sa fiancée, à la fausse nouvelle de sa mort, prend le voile dans le couvent de Frauenwœrth, île voisine du Drachenfels. Aucune de ces diverses conjectures n'est entièrement satisfaisante; mais, grâce à Dieu, il n'importe guère de savoir où le poëte a pris la première idée de ce touchant petit drame : la vraie source où il a puisé, c'est son génie, c'est son cœur. — *Toggenburg* ou *Tokenburg* est le nom d'un ancien comté de la Suisse, qui était situé entre les terres de l'abbaye de Saint-Gall, la Thurgovie et les cantons de Zurich et d'Appenzell. La maison des comtes de Toggenburg, qui fut, pendant quelque temps, une des plus riches et des plus puissantes de la Suisse, s'éteignit dans la première moitié du quinzième siècle.

2. Ruhig, *paisible*, c'est-à-dire, (en restant) paisible, sans l'émotion ou le trouble de la passion.

3. Eurer Augen ſtilles Weinen. Voy. § 172, 3° et § 239.

4. Cette première strophe, ce début dramatique, qui, sans aucune introduction, met en scène la jeune fille, refusant au chevalier son amour et sa main, est d'une admirable simplicité, sans aucune prétention, ni rien qui sente cette naïveté étudiée dont on a tant abusé dans les ballades.

5. Er, le chevalier, Toggenburg.

6. Blutend, c'est-à-dire, mit blutendem Herzen.

7. Mannen, ancien pluriel de Mann, dans le sens d'hommes (de guerre), *vassaux*.

8. In dem Lande Schweiz. Voy. § 175. — On a critiqué cette apposition, par la raison que Schweiz est du féminin.

9. Auf der Bruſt das Kreuz. Voy. § 292, II.

10. Ihres Helmes, pour ihrer Helme. Quelques critiques

ont blâmé l'emploi que fait ici Schiller du singulier pour le pluriel.

11. Des Toggenburgers, littér. *du Toggenbourgeois*, c'est-à-dire, de Toggenburg (et de ses gens). — Den Muſelmann, *le Musulman*, le Mahométan.

12. Ein Jahr. Voy. § 292, I. — Hat er's getragen, *il l'a supporté*, supporté l'absence et ses ennuis. Voy. § 222, V.

13. Trägt's nicht länger mehr. Il faut joindre nicht à mehr; *il ne le supporte pas* (littér. *il ne le supporte plus*) *plus longtemps.*

14. Erjagen, *atteindre*, *obtenir*, *trouver* (ce qu'on poursuit). Voy. § 111, IV.

15. Joppe, *Joppé*, aujourd'hui *Jaffa*, port de la Palestine, où s'embarquaient et débarquaient souvent les croisés.

16. Ihr Athem, *son souffle*, le souffle de celle qu'il aime.

17. Die ihr ſuchet, trägt ꝛc. Le sujet de trägt, qui sert d'antécédent au pronom conjonctif, est sous-entendu.

18. Der ſie Gott getraut, *qui l'* (*a*) *mariée*, *fiancée à Dieu.* Voy. § 251, 3°.

19. Nimmer, dans le sens primitif de nicht mehr, sens que ce mot a souvent dans les poésies de la jeunesse de Schiller.

20. Noch. Voy. § 302, 2°.

21. Von der Toggenburg, *du* (*château de*) *Toggenburg.* Le nom propre, dont le second terme est le mot Burg, *château fort*, signifie proprement le château de Toggen. — L'ancien château de Toggenburg était situé près du couvent de Fischingen.

22. Unbekannt, *inconnu*, *sans qu'on le reconnaisse.* Les deux vers suivants expliquent pourquoi on ne le reconnaît pas.

23. Es deckt ꝛc. Voy. § 222, III.

24. Sehen ne signifie pas seulement *voir*, *regarder*, mais encore *avoir* (*tel ou tel*) *aspect*, *paraître*, etc.

25. Abends. M. Viehoff (t. IV, p. 116) fait au sujet de ce nom employé sans article la remarque suivante: „Wie hier „Abends“ nach Art der Eigennamen ohne Artikel gebraucht ist, so finden wir häufig von Schiller die Namen der Tages- und Jahreszeiten, der Winde, der Himmelsgegenden, der Elemente angewandt, lauter Vorstellungen, die sich dem poetischen Sinne leicht personificiren.“

26. Stille Hoffnung im Gesichte. Voy. § 292, II.

27. Dichte. Schiller joint souvent ainsi les strophes, en donnant un sujet commun au dernier verbe de la strophe précédente (comme ici er, sujet de faß) et au premier verbe de la suivante.

28. Stunden lang. Voy. § 292, I, 3°.

29. Herunter. Voy. § 292 *bis*, I, 1° et Rem.

30. Le choix du mètre est parfaitement approprié au sujet de la ballade, mais nulle part le rhythme n'est mieux en harmonie avec la nature des idées que dans cette huitième strophe, qui dépeint la triste et douce monotonie de la vie claustrale. Le retour des mêmes mots, au commencement des vers, produit aussi un effet imitatif, ainsi que la répétition si naïve et si simple de cinq vers de cette strophe, répartie entre les deux suivantes.

31. Sich freuend, wann ꝛc., litter. *se réjouissant quand ...*, c'est-à-dire, *en songeant au retour*, etc.

32. Viele Tage..., viel Jahre lang. Voy. § 292, I, 3°, et § 26, Rem. III.

33. Eine Leiche, apposition poétique, se rapportant à er.

34. Eines Morgens. Voy. § 291, 1°.

35. C'est d'un bout à l'autre de la ballade la même émotion, à la fois profonde, et calme, et contenue. On ne s'étonnera pas, surtout après avoir lu cette fin si doucement mélancolique, que certains critiques et beaucoup de personnes de goût regardent cette pièce comme le chef-d'œuvre des petits poëmes de Schiller.

Die Bürgschaft[1].

(Damon und Phintias.)

Zu Dionys, dem Tyrannen, schlich
Damon, den Dolch im Gewande[2];
Ihn schlugen die Häscher in Bande[3].
„Was wolltest du mit dem Dolche? sprich!“
Entgegnet[4] ihm finster der Wütherich. —
„Die Stadt vom Tyrannen befreien!“ —
„Das sollst du am Kreuze bereuen[5].“ —

„Ich bin,“ spricht Jener, „zu sterben bereit[6],
Und bitte nicht um mein Leben;
Doch willst du[7] Gnade mir geben —
Ich flehe dich um drei Tage Zeit,
Bis ich die Schwester dem Gatten gefreit[8] —
Ich lasse den Freund dir als Bürgen,
Ihn magst du, entrinn' ich, erwürgen.“

Da lächelt der König mit arger List
Und spricht nach kurzem Bedenken:
„Drei Tage will ich dir schenken;
Doch wisse! wenn sie verstrichen, die Frist[9],
Eh' du zurück mir gegeben bist[10],
So muß er statt deiner erblassen[11],
Doch dir ist die Strafe erlassen[12].“

Und er[13] kommt zum Freunde: „der König gebeut[14],
Daß ich am Kreuz mit dem Leben
Bezahle das frevelnde Streben[15];
Doch will er mir gönnen drei Tage Zeit,
Bis ich die Schwester dem Gatten gefreit;
So bleib du dem König zum Pfande,
Bis ich komme, zu lösen die Bande[16].“

Und schweigend[17] umarmt ihn der treue Freund
Und liefert sich aus dem Tyrannen;
Der Andere ziehet von dannen[18].
Und ehe das dritte Morgenroth[19] scheint,
Hat er schnell mit dem Gatten die Schwester vereint,
Eilt heim mit sorgender Seele,
Damit er die Frist nicht verfehle.

Da gießt unendlicher Regen herab[20],
Von den Bergen stürzen die Quellen,
Und die Bäche, die Ströme schwellen,
Und er kommt ans Ufer mit wanderndem Stab[21] —
Da reißet die Brücke der Strudel hinab[22],
Und donnernd sprengen[23] die Wogen
Des Gewölbes krachenden Bogen[24].

Und trostlos irrt er an Ufers Rand[25];
Wie weit er auch spähet und blicket[26]
Und die Stimme, die rufende[27], schicket,
Da[28] stößet kein Nachen vom sichern Strand[29],

Der ihn setze an das gewünschte Land;
Kein Schiffer lenket die Fähre,
Und der wilde Strom wird zum Meere[30].

Da sinkt er ans Ufer und weint und fleht,
Die Hände zum Zeus erhoben[31]:
„O hemme des Stromes Toben!
Es eilen[32] die Stunden, im Mittag steht
Die Sonne, und wenn sie niedergeht,
Und ich kann die Stadt nicht erreichen,
So muß der Freund mir[33] erbleichen[34].“

Doch wachsend erneut sich des Stromes Wuth,
Und Welle auf Welle zerrinnet,
Und Stunde an Stunde entrinnet.
Da treibt ihn die Angst, da faßt er sich Muth
Und wirft sich hinein in die brausende Flut,
Und theilt mit gewaltigen Armen
Den Strom — und ein Gott hat Erbarmen[35] —

Und gewinnt[36] das Ufer und eilet fort
Und danket dem rettenden Gotte;
Da stürzet[37] die raubende Rotte[38]
Hervor aus des Waldes nächtlichem Ort[39],
Den Pfad ihm sperrend, und schnaubet Mord,
Und hemmet des Wanderers Eile
Mit drohend geschwungener Keule.

„Was wollt ihr?“ ruft er, vor Schrecken bleich[40],
„Ich habe nichts, als mein Leben,
Das muß ich dem Könige geben!“
Und entreißt die Keule dem Nächsten[41] gleich:
„Um des Freundes willen[42] erbarmet euch!“
Und drei, mit gewaltigen Streichen,
Erlegt er, die Andern entweichen[43].

Und die Sonne[44] versendet glühenden Brand,
Und von der unendlichen Mühe
Ermattet, sinken die Kniee —
„O hast du mich[45] gnädig aus Räubershand,
Aus dem Strom mich gerettet ans heilige Land,
Und soll hier verschmachtend verderben,
Und der Freund mir, der liebende, sterben[46]?“

Und[47] horch[48]! da sprudelt es silberhell,
Ganz nahe, wie rieselndes Rauschen,
Und stille hält er, zu lauschen,
Und sieh, aus dem Felsen, geschwätzig, schnell,
Springt murmelnd hervor ein lebendiger Quell,
Und freudig bückt er sich nieder
Und erfrischet die brennenden Glieder.

Und die Sonne blickt durch der Zweige Grün
Und malt auf den glänzenden Matten
Der Bäume gigantische Schatten;

Und zwei Wanderer sieht er die Straße ziehn[49]
Will eilenden Laufes[50] vorüber fliehn,
Da hört er[51] die Worte sie sagen:
„Jetzt wird er ans Kreuz geschlagen[52].“

Und die Angst beflügelt[53] den eilenden Fuß,
Ihn jagen der Sorge Qualen;
Da schimmern in Abendroths Strahlen[54]
Von ferne die Zinnen von Syrakus[55],
Und entgegen kommt ihm Philostratus,
Des Hauses redlicher Hüter,
Der erkennet entsetzt den Gebieter:

„Zurück[56]! du rettest[57] den Freund nicht mehr,
So rette das eigne Leben!
Den Tod erleidet er eben.
Von Stunde zu Stunde gewartet' er
Mit hoffender Seele der Wiederkehr[58];
Ihm konnte den muthigen Glauben
Der Hohn des Tyrannen nicht rauben.“ —

„Und ist es zu spät, und kann ich ihm nicht
Ein Retter willkommen erscheinen,
So soll[59] mich der Tod ihm vereinen.
Deß[60] rühme der blut'ge Tyrann sich nicht,
Daß der Freund dem Freunde gebrochen[61] die Pflicht;
Er schlachte der Opfer zweie[62],
Und glaube an Liebe und Treue!“

Und die Sonne geht unter — da steht er am Thor
Und sieht das Kreuz schon erhöhet,
Das die Menge gaffend umstehet;
An dem Seile schon zieht man den Freund empor,
Da zertrennt er gewaltig den dichten Chor[63]:
„Mich, Henker[64],“ ruft er, „erwürget!
Da bin ich, für den er gebürget[65]!“

Und Erstaunen ergreift das Volk umher,
In den Armen liegen sich[66] Beide
Und weinen vor Schmerzen[67] und Freude.
Da sieht man kein Auge thränenleer,
Und zum Könige bringt man die Wundermähr[68];
Der fühlt ein menschliches Rühren[69],
Läßt schnell vor den Thron sie führen —

Und blicket[70] sie lange verwundert an;
Drauf spricht er: „Es ist euch gelungen,
Ihr habt das Herz mir bezwungen;
Und die Treue, sie[71] ist doch kein leerer Wahn;
So nehmet auch mich zum Genossen an!
Ich sei, gewährt mir die Bitte[72],
In eurem Bunde der Dritte[73]!“

NOTES.

1. Schiller a composé cette ballade, comme nous le voyons dans sa correspondance avec Gœthe, dans la seconde moitié de 1798. Elle a paru d'abord, avec celle qui est intitulée: Der Kampf mit dem Drachen, dans l'*Alma-*

nach des Muses de 1799. — Le sujet est une histoire très-connue. Cicéron la raconte ainsi au troisième livre du traité *des Devoirs* (ch. 10) : « Damonem et Phintiam, pythagoreos, ferunt hoc animo inter se fuisse, ut, quum eorum alteri Dionysius tyrannus diem necis destinavisset, et is, qui morti addictus esset, paucos sibi dies commendandorum suorum causa postulavisset, vas factus sit alter ejus sistendi, ut, si ille non revertisset, moriendum esset ipsi. Qui quum ad diem se recepisset, admiratus eorum fidem tyrannus petivit ut se ad amicitiam tertium adscriberent. » Voy. aussi les *Tusculanes* de Cicéron (V, 22). Valère Maxime a changé le nom de Phintias en Pythias. Polyen nomme les deux amis Evéphénus et Eucritus (V, 2, 22) ; Hygin (fabl. 257) les appelle Mœrus et Sélinuntius, et à la place de Denys il met, à la fin de son récit, Phalaris. Le fait est placé sous Denys l'ancien par Cicéron ; mais il se serait plutôt passé sous Denys le jeune, de 367 à 357 avant J. C., suivant Aristoxène (cité par Jamblique, *Vit. Pythag.*, § 233), qui dit avoir entendu l'histoire racontée par Denys lui-même, lorsqu'il enseignait la grammaire à Corinthe. — C'est dans Hygin que Schiller paraît avoir pris la première idée de sa ballade, et c'est surtout lui qu'il a suivi pour les circonstances du récit. Il parle à Gœthe, dans une lettre du mois d'août 1798, de la collection de fables de ce grammairien, et lui dit qu'il est en train de la lire et qu'on pourrait y puiser des sujets à traiter.

2. Dans la première édition, on lit Mörus, au lieu de Damon. — Den Dolch im Gewande. Voyez, pour cet emploi elliptique de l'accusatif, § 292, II.

3. In Bande ſchlagen, *jeter* (littér. *frapper*) *dans les fers*. Band (de binden) qui signifie proprement *tout ce qui sert à lier*, fait au pluriel Bande, dans ce sens, et aussi dans les acceptions métaphoriques (comme *liens du mariage, de l'amitié*). Dans d'autres sens, il fait Bänder. Voy. dans

le Dictionnaire allemand de MM. Grimm sur quoi est fondée la distinction de sens des pluriels Bande et Bänder. Au reste, comme ils le font remarquer, il y a des auteurs qui n'emploient que l'une des deux formes et évitent entièrement l'autre. Luther, par exemple, dit toujours Bande, et jamais Bender (Bänder).

4. Le verbe entgegnet n'est pas ici dans son sens ordinaire de erwiedern, *répondre*, puisque Denys parle le premier. „Es ſteht wohl, dit M. Viehoff, für: ruft, ſpricht (dem Hereintretenden) entgegen.“ Au reste, la question du tyran répond en quelque façon à l'action de Damon.

5. M. Hoffmeister, dans sa *Vie de Schiller* (t. III, p. 380), dit avec raison, au sujet de ce début de la ballade: „Die Einleitung ſcheint mir durch ihre abgeriſſene, kühne Kürze bewunderungswürdig und gleichſam den wortkargen und thatenreichen Charakter des Möros (Damon) in ſich aufgenommen zu haben. Lakonismus charakteriſirt eben ſo ſehr thatkräftige Menſchen und Völker, als erhaben geſtimmte Schriftſteller, deren große Denkungsart die kleine Ausführung verſchmäht.“

6. Zu ſterben bereit. Voy. § 185, Rem. II.

7. Doch willſt du ꝛc. Voy. § 297, 2°.

8. Bis ich die Schweſter dem Gatten gefreit (§ 251, 3°). C'est le même motif que dans Hygin, tandis que chez Cicéron, comme on l'a vu plus haut, Damon demande quelques jours pour pourvoir en général au sort de sa famille. — Dem Gatten, brièveté poétique, pour dem, der ihr Gatte werden ſoll.

9. Wenn ſie verſtrichen (§ 251, 3°), die Friſt. Il y a dans ce vers un pléonasme fréquent en poésie et qui a souvent lieu dans la conversation, en français. Il consiste à donner pour sujet au verbe un pronom qui tient la place du substantif, du sujet véritable, et ce dernier se met en apposition à la suite: ſie ..., die Friſt.

10. Eh' du zurück mir gegeben biſt. Le passif pour le réfléchi: ehe du dich mir zurückgegeben haſt.

11. Erblaſſen, littér. *pâlir*, s'emploie, par euphémisme, dans le sens de *périr*. Plus bas Schiller se sert, de la même façon, du verbe erbleichen.

12. Einem etwas erlaſſen, *faire à quelqu'un remise de quelque chose, exempter, dispenser quelqu'un de quelque chose.*

13. Er, Damon. Quand la suite est si claire, il n'est pas besoin de préciser minutieusement.

14. Der König gebeut. Sur cette forme poétique, voy. § 78, Rem.

15. Das frevelnde Streben Il parle ironiquement, dans le sens du tyran.

16. Zu löſen die Bande. Voy. § 238, II, Rem. — M. Viehoff (t. IV, p. 153) fait ressortir en ces termes la beauté de cette strophe: „Möros (Damon) bittet den Freund nicht lange, er fragt nicht lange, ob er bereit ſei. Indem dieſe Kürze der poetiſchen Darſtellung zu Gute kommt, charakteriſirt ſie zugleich die Freundſchaft beider als eine höchſt innige und vertrauensvolle."

17. Le silence de l'ami à cette demande de Damon est aussi un fort noble trait dans cette peinture. Toute réponse est inutile, il va de soi-même qu'il se rend au désir de son ami.

18. Von dannen, pour von da, adverbe démonstratif, qui n'est plus guère usité que dans cette locution. Comparez wannen, hinnen.

19. Morgenroth, *aurore*, littér. *rouge du matin.*

20. C'est là, en effet, la cause, et la seule cause, qu'Hygin assigne au retard. Schiller, après avoir été si rapide jusqu'ici, ne se contente pas de la décrire très-poétiquement dans cette strophe, mais il a compris que c'était ici le lieu de s'arrêter, d'entrer dans les détails, de multiplier les obstacles, pour nous bien faire sentir le désespoir de Damon, et il consacre plusieurs strophes à nous peindre son anxiété, qui s'accroît à chaque nouveau délai.

21. Mit wanderndem Stab. Un des procédés les plus or-

dinaires et souvent les plus heureux de la poésie est de changer les rapports des mots et des idées. Ici, par exemple, le poëte donne pour épithète à Stab un participe qui naturellement se rapporte au voyageur, à Damon lui-même.

22. Reißet ... hinab. Voy. § 292 *bis*, III.

23. Sprengen (factitif de ſpringen, *sauter*). Voy. sur le changement de la voyelle, § 163.

24. Des Gewölbes ... Bogen, littér. *l'arc de la voûte, la voûte de l'arche (du pont)*.

25. An Ufers Rand. M. Viehoff condamne ici l'omission de l'article: „Dieſelbe fehlerhafte Auslaſſung des Artikels, die ſich in des Mädchens Klage wieder findet:

Das Mägdlein ſitzet
An Ufers Grün.

26. Wie weit er auch ꝛc. Voy. § 299 *bis*.

27. Die Stimme, die rufende. Sur cette construction imitée du grec et que Schiller affectionne, voy. § 318, 1°. Plus bas, à la fin de la douzième strophe, il a dit de même:

Und der Freund mir, der liebende, ſterben.

28. Da est expliqué par la proposition conjonctive qui précède: Wie weit er auch ꝛc.

29. Vom ſichern Strand. L'épithète est bien appropriée à la circonstance: Le rivage seul est sûr; le quitter, c'est s'exposer à périr.

30. Wird zum Meere, *devient une mer, se change en mer*: emploi fréquent de la préposition zu, qui, dans cette tournure, marque passage d'un état à un autre.

31. Die Hände zum Zeus erhoben. Voy. p. 83, note 2. — Zeus, transcription en lettres allemandes du mot grec Ζεύς, Jupiter.

32. Es eilen. Voy. § 222, III.

33. So muß der Freund mir ꝛc. Voy. § 221.

34. Erbleichen. Voy. plus haut, p. 85, note 11.

35. L'harmonie du rhythme et de la construction est très-imitative dans cette strophe. „Die Wiederkehr des Amphibrachys (pied d'une longue entre deux brèves) im ersten Verse, dit M. Viehoff (p. 156, suiv.), drückt metrisch das fortdauernde Wachsen des Stromes aus; dazu kommt die W-Alliteration (wachsend, Wuth, Welle auf Welle), der durchaus übereinstimmende Bau des zweiten und dritten Verses und der gleiche Reim: entrinnet, zerrinnet... In der letzten Strophenhälfte ist das Ausdrucksvolle, das in dem Umfang der Sätze liegt, bemerkenswerth. Die aufs Höchste gestiegene Angst, der dadurch erpreßte rasche Entschluß sind in kurzen Sätzen, die Anstrengungen des Schwimmers in einem längern, bis in den letzten Vers hinübergreifenden, und das Gelingen in einem kurzen, nachdrucksvoll schließenden Satze dargestellt.“

36. Und gewinnt pour und er gewinnt. La proposition précédente „und ein Gott hat Erbarmen“ n'interrompt, pour ainsi dire, pas la suite de celles dont Damon, représenté plus haut par er, est le sujet.

37. Cette nouvelle cause de retard, ainsi que les suivantes, sont, comme nous l'avons dit, de l'invention du poëte, qui veut nous faire partager de plus en plus les angoisses de Damon et nous faire trembler, jusqu'au dernier moment, pour son ami.

38. Die raubende Rotte. En français, nous ne pourrions employer ici que l'article indéfini: «*une troupe de brigands.*» Cependant on s'explique aisément cette tournure poétique. Il s'agit d'un temps, d'un pays où ces sortes d'attaques étaient chose habituelle, où l'on pouvait dire d'une manière déterminée «la troupe de brigands» (celle qui infestait la contrée, cette forêt).

39. Aus des Waldes nächtlichem Ort. Il y a une périphrase du même genre dans l'Alpenjäger de Schiller:

An des Berges finstern Ort.

40. Vor Schrecken bleich. Voy. § 286, I, les deux derniers exemples.

41. Dem Nächsten. Voy. § 31.

42. Um des Freundes Willen. Voy § 232.

43. M. Viehoff fait sur le mouvement imitatif de cette strophe la remarque très-juste que voici : „Sehr schön spiegelt sich des Möros (Damon) Hast und Angst selbst in der Form der Erzählung ab, in dem raschen Wechsel der erzählenden und ausrufenden Sätze."

44. Und die Sonne ꝛc. Le poëte désigne ainsi les heures les plus chaudes de la journée, les premières heures de l'après-midi. Il ne laisse échapper dans cette ballade aucune occasion de marquer les progrès du temps, et nous fait ainsi sentir l'anxiété avec laquelle Damon suit les heures qui s'avancent.

45. O hast du mich ꝛc. Remarquez la forme de cette tournure elliptique. Dans la première proposition, le participe gerettet est sous-entendu, mais son complément direct mich et son auxiliaire hast y sont exprimés; dans la seconde, l'auxiliaire est sous-entendu et le complément direct mich est répété devant le participe. — Gerettet ans heilige Land. Voy. § 233, 2°.

46. On a hésité sur la manière de construire les quatre derniers vers de cette strophe. M. Viehoff a raison de les considérer, tous les quatre, comme des propositions interrogatives coordonnées, dont les deux premières toutefois tiennent la place de propositions accessoires : Nachdem du mich eben gerettet, soll ich jetzt u. s. w.?"

47. Gœthe, dans une lettre à Schiller, du 15 septembre 1798, a critiqué la cause de retard décrite dans cette strophe et dans la précédente : „In der Bürgschaft möchte es physiologisch nicht ganz zu passiren sein, daß einer, der sich an einem regnigen Tage aus dem Strome gerettet, vor Durst umkommen will, da er noch nasse Kleider haben mag. Aber auch das wahre abgerechnet und ohne an die Resorption der Haut zu denken, kommt der Phantasie und der Gemüthsstimmung der Durst hier nicht ganz recht. Ein ander schickliches Motiv,

das aus dem Wandrer selbst hervorginge, fällt mir freilich zum Ersatze nicht ein; die beiden andern von außen, durch eine Naturbegebenheit und Menschengewalt, sind recht gut erfunden.« De plus, M. Hoffmeister fait remarquer justement que cette source qui sort d'un rocher est présentée de telle façon dans le récit qu'on pourrait y voir une intervention miraculeuse des dieux, qui exauceraient ainsi la prière de Damon, ce qui est évidemment contre l'intention de l'auteur et changerait la nature du poëme, qui est historique et non merveilleux.

48. Und horch! Locution interjective, semblable à celle qui est quatre vers plus bas, et qui répond au français *voici, voilà (que)* ... : und sieh...

49. Die Straße ziehn, *s'avancer par, suivre la route.* On comprendra très-bien ce sens de ziehn, qui signifie littéralement *tirer*, en le rapprochant de divers emplois du latin *tractus* et du français *traite*.

50. Eilenden Laufes. Voy. § 291, 2°. — Vorüber fliehn, *les devancer en courant*, littér. *fuir par devant.*

51. Da hört er ꝛc. »Die Einführung der zwei Wanderer, so wie in der folgenden Strophe des Philostratus, ist ein Kunstgriff des Dichters, um uns einen Blick auf die Vorgänge zu Syrakus werfen zu lassen, ohne daß die Erzählung von Möros (Damon) abspringt, gleichsam ohne daß ein Scenenwechsel nöthig ist. Zugleich wird dadurch, wie die Angst und Anstrengung des Möros (Damon), so die besorgnißvolle Erwartung des Lesers aufs Höchste gespannt.« *Viehoff.* — Voyez plus bas, dans *le Combat avec le dragon* (p. 94 et suiv.), un artifice poétique du même genre. Pour n'avoir aussi, en quelque sorte, qu'une scène unique, Schiller fait raconter par Gozon toute la partie antérieure de l'histoire. Au reste, rien de plus commun dans les ouvrages d'imagination que ces sortes d'intermédiaires; ainsi Walter Scott, dans *Ivanhoe*, pour continuer son récit, sans nous éloigner du chevet de son héros malade, place auprès de lui la Juive

Rébecca, qui lui décrit l'attaque du château et le combat qui se livre au dehors.

52. Ans Kreuz geſchlagen, *mis en croix*. Comparez plus haut, p. 83, note 3.

53. Beflügelt. Voy. § 111, 2°.

54. In Abendroths Strahlen. Voyez plus haut, strophe 5 et la note 19 de la page 85.

55. „Der Reim Syrakus, Philoſtratus iſt unrichtig, weil in jenem die Schlußſylbe lang und hoch betont, in dieſem kurz und ſchwach betont iſt.“ *Viehoff.* — *Syracuse* était la capitale de la Sicile et du royaume de Denys.

56. Zurück! *arrière! retourne sur tes pas!* Ellipse du verbe.

57. Du retteſt. Voy § 245.

58. Gewartet' er ... der Wiederkehr. Voy. § 237, III, Rem.

59. Und iſt es zu ſpät...., So ſoll... Voy. § 297, 2°, et § 297 *bis*, 2°.

60. Deß (pour deſſen, §§ 43, 40) résume, en tête de la phrase, la proposition complétive contenue dans le vers suivant: Daß der Freund ꝛc. Comparez § 222, IV; et sur le génitif après ſich rühmen, voy. § 237, I, Rem.

61. Gebrochen. Voy. § 251, 3°.

62. Der Opfer zweie (poétique et pour la rime, au lieu de zwei). Voy. § 191, 2°.

63. Den dichten Chor. C'est un emploi poétique du mot Chor, qui n'a le plus souvent que les significations correspondantes à celles du nom français *chœur*. Campe ne donne pas ce sens dans son grand dictionnaire.

64. Mich, Henker ꝛc. Comparez l'exclamation de Nisus dans Virgile (*Æn.*, IX, 426):

Me, me, adsum qui feci; in me convertite ferrum.

Et, comme Nisus, Damon pourrait ajouter, en parlant de son ami:

Tantum infelicem nimium dilexit amicum.

65. Für den er gebürget, *pour qui il (a) répondu, servi de caution.* De là le titre de la ballade : Die Bürgschaft. Voy. § 251, 3°.

66. Liegen sich. Le datif du pronom réfléchi sich marque la réciprocité de l'action exprimée par le verbe neutre liegen.

67. Weinen vor Schmerzen (§ 12, III, Rem. II) ꝛc. Voy. § 236, I, dernier exemple.

68. Die Wundermähr', *la nouvelle merveilleuse* (du retour inattendu de Damon). Voy. *l'Anneau de Polycrate*, p. 38, note 12.

69. Ein menschliches Rühren. „Rühren für Rührung läßt sich wohl nicht billigen.“ *Vichoff.*

70. Und blicket ꝛc. Il y a là une pause imitative. La phrase, commencée à la fin de la strophe précédente et qui est demeurée comme suspendue, se reprend et s'achève ici, après cet intervalle laissé fort à propos à l'étonnement et à la réflexion.

71. Und die Treue, sie ... Comparez la note 9 de la page 84. C'est le même pléonasme, mais dans l'ordre inverse.

72. Gewährt mir die Bitte. Proposition incidente et comme entre parenthèses.

73. In eurem Bunde der Dritte. « Admiratus eorum fidem tyrannus (dit Cicéron, dans le passage que nous avons cité au commencement de la ballade) petivit ut se ad amicitiam tertium adscriberent. » On a longuement discuté sur ce qu'il y a, dit-on, d'invraisemblable et de choquant à mettre une telle demande dans la bouche d'un tyran comme Denys. J'avoue que la critique me paraît peu fondée, et, dans tous les cas, Schiller avait bien le droit de suivre ici la tradition, *famam sequi*, comme dit Horace (*Art poétique*, 119).

Der Kampf mit dem Drachen[1].

Romanze[2].

Was[3] rennt das Volk, was wälzt sich dort
Die langen Gassen[4] brausend fort?
Stürzt Rhodus[5] unter Feuers Flammen?
Es rottet sich im Sturm zusammen,
Und einen Ritter, hoch zu Roß,
Gewahr' ich aus dem Menschentroß;
Und hinter ihm, welch Abenteuer[6]!
Bringt man geschleppt ein Ungeheuer;
Ein Drache scheint es von Gestalt,
Mit weitem Krokodilesrachen,
Und Alles blickt verwundert bald
Den Ritter an und bald[7] den Drachen.

Und tausend Stimmen werden laut:
„Das ist der Lindwurm[8], kommt und schaut,
Der Hirt und Heerden[9] uns verschlungen!
Das ist der Held, der ihn bezwungen[10]!
Viel' Andre[11] zogen vor ihm aus[12],
Zu wagen[13] den gewalt'gen Strauß;
Doch keinen sah man wiederkehren;
Den kühnen Ritter soll man ehren!"
Und nach dem Kloster[14] geht der Zug,
Wo Sanct Johanns, des Täufers, Orden,

Die Ritter des Spitals[15], im Flug[16]
Zu Rathe sind versammelt worden.

Und vor den edeln Meister[17] tritt
Der Jüngling[18] mit bescheidnem Schritt;
Nach drängt das Volk, mit wildem Rufen[19],
Erfüllend des Geländers Stufen[20];
Und Jener[21] nimmt das Wort und spricht:
„Ich hab' erfüllt die Ritterpflicht.
Der Drache, der das Land verödet,
Er liegt von meiner Hand getödtet.
Frei ist dem Wanderer der Weg,
Der Hirte treibe[22] ins Gefilde,
Froh walle auf dem Felsensteg
Der Pilger zu dem Gnadenbilde[23].“

Doch strenge[24] blickt der Fürst[25] ihn an
Und spricht: „Du hast als Held gethan[26];
Der Muth ist's, der den Ritter ehret,
Du hast den kühnen Geist bewähret.
Doch sprich! was ist die erste Pflicht
Des Ritters, der für Christum[27] ficht,
Sich schmücket mit des Kreuzes Zeichen?“
Und alle rings herum erbleichen.
Doch er, mit edlem Anstand, spricht,
Indem er sich erröthend neiget:
„Gehorsam[28] ist die erste Pflicht,
Die ihn des Schmuckes[29] würdig zeiget.“ —

„Und diese Pflicht, mein Sohn,“ versetzt
Der Meister, „hast du frech verletzt.
Den Kampf, den das Gesetz versaget,
Hast du mit frevlem[30] Muth gewaget!“ —
„Herr, richte, wenn du Alles weißt,“
Spricht Jener mit gesetztem Geist;
„Denn des Gesetzes Sinn und Willen[31]
Vermeint' ich, treulich zu erfüllen.
Nicht unbedachtsam zog ich hin,
Das Ungeheuer zu bekriegen;
Durch List und kluggewandten Sinn
Versucht' ich's[32], in dem Kampf zu siegen.“

„Fünf unsers Ordens waren schon,
Die Zierden der Religion[33],
Des kühnen Muthes Opfer worden[34]:
Da wehrtest du den Kampf dem Orden.
Doch an dem Herzen nagten mir
Der Unmuth und die Streitbegier,
Ja, selbst im Traum der stillen Nächte
Fand ich mich keuchend im Gefechte,
Und wenn der Morgen dämmernd kam
Und Kunde gab von neuen Plagen[35],
Da faßte mich ein wilder Gram,
Und ich beschloß, es frisch zu wagen[36].“

„Und zu mir selber sprach ich dann:
„Was schmückt den Jüngling, ehrt den Mann?

Was leisteten[37] die tapfern Helden,
Von denen uns die Lieder[38] melden,
Die zu der Götter Glanz und Ruhm[39]
Erhub das blinde Heidenthum?
Sie reinigten von Ungeheuern
Die Welt in kühnen Abenteuern,
Begegneten im Kampf dem Leun[40]
Und rangen mit dem Minotauren,
Die armen Opfer zu befrein,
Und ließen sich das Blut nicht dauren[41]."

"Ist nur der Saracen[42] es werth,
Daß[43] ihn bekämpft des Christen Schwert?
Bekriegt er nur die falschen Götter?
Gesandt ist er der Welt zum Retter;
Von jeder Noth und jedem Harm
Befreien muß sein starker Arm;
Doch seinen Muth muß Weisheit leiten,
Und List muß mit der Stärke streiten[44]." —
So sprach ich oft und zog allein,
Des Raubthiers Fährte zu erfunden;
Da flößte mir der Geist es ein[45],
Froh rief ich aus: "Ich hab's gefunden!"

"Und trat zu dir und sprach[46] das Wort:
"Mich zieht es[47] nach der Heimath fort[48]."
Du, Herr, willfahrtest meinen Bitten,
Und glücklich war das Meer durchschnitten.

Kaum stieg ich aus am heim'schen Strand[49],
Gleich ließ ich durch des Künstlers Hand,
Getreu den wohlbemerkten Zügen,
Ein Drachenbild zusammenfügen[50].
Auf kurzen Füßen wird die Last
Des langen Leibes aufgethürmet[51];
Ein schuppicht Panzerhemd[52] umfaßt
Den Rücken, den es furchtbar schirmet."

"Lang strecket sich der Hals hervor,
Und gräßlich, wie ein Höllenthor,
Als schnappt' es gierig nach der Beute,
Eröffnet sich des Rachens Weite[53],
Und aus dem schwarzen Schlunde dräun
Der Zähne stachelichte Reihn;
Die Zunge gleicht des Schwertes Spitze,
Die kleinen Augen sprühen Blitze;
In eine Schlange endigt sich
Des Rückens ungeheure Länge,
Rollt um sich selber fürchterlich,
Daß[54] es um Mann und Roß sich schlänge."

"Und Alles bild' ich nach genau,
Und kleid' es in ein scheußlich Grau;
Halb Wurm[55] erschien's, halb Molch und Drache,
Gezeuget in der gift'gen Lache.
Und als das Bild vollendet war[56],
Erwähl' ich mir ein Doggenpaar,

Gewaltig, schnell[57], von flinken Läufen[58],
Gewohnt, den wilden Ur[59] zu greifen;
Die hetz' ich auf den Lindwurm an,
Erhitze sie zu wildem Grimme,
Zu fassen ihn[60] mit scharfem Zahn[61],
Und lenke sie mit meiner Stimme."

"Und wo des Bauches weiches Vließ[62],
Den scharfen Bissen Blöße ließ[63],
Da reiz' ich sie, den Wurm zu packen,
Die spitzen Zähne einzuhacken.
Ich selbst, bewaffnet mit Geschoß[64],
Besteige mein arabisch Roß,
Von adeliger Zucht entstammet[65],
Und als ich seinen Zorn entflammet[66],
Rasch auf den Drachen spreng'[67] ich's los,
Und stachl' es mit den scharfen Sporen,
Und werfe zielend mein Geschoß,
Als wollt' ich die Gestalt[68] durchbohren."

"Ob auch[69] das Roß sich grauend bäumt
Und knirscht und in den Zügel schäumt,
Und meine Doggen ängstlich stöhnen,
Nicht rast' ich, bis sie sich gewöhnen.
So üb' ich's aus[70] mit Emsigkeit,
Bis dreimal sich der Mond erneut[71],
Und als sie Jedes[72] recht begriffen,
Führ' ich sie her[73] auf schnellen Schiffen.

Der dritte Morgen ist es nun,
Daß mir's gelungen[74], hier zu landen;
Den Gliedern gönnt' ich kaum zu ruhn,
Bis ich das große Werk bestanden."

"Denn heiß erregte mir das Herz
Des Landes frisch erneuter Schmerz:
Zerrissen fand man jüngst[75] die Hirten,
Die nach dem Sumpfe sich verirrten,
Und ich beschließe rasch die That,
Nur von dem Herzen nehm' ich Rath.
Flugs[76] unterricht' ich meine Knappen[77],
Besteige den versuchten[78] Rappen,
Und von dem edeln Doggenpaar
Begleitet[79], auf geheimen Wegen,
Wo meiner That[80] kein Zeuge war,
Reit' ich dem Feinde frisch entgegen."

"Das Kirchlein[81] kennst du, Herr, das hoch
Auf eines Felsenberges Joch[82],
Der weit die Insel überschauet[83],
Des Meisters[84] kühner Geist erbauet.
Verächtlich scheint es, arm und klein,
Doch ein Mirakel[85] schließt es ein:
Die Mutter mit dem Jesusknaben,
Den die drei Könige[86] begaben.
Auf dreimal dreißig Stufen steigt
Der Pilgrim nach der steilen Höhe;

Doch, hat er schwindelnd sie erreicht,
Erquickt ihn seines Heilands Nähe."

"Tief in den Fels[87], auf dem es[88] hängt,
Ist eine Grotte eingesprengt,
Vom Thau[89] des nahen Moors befeuchtet,
Wohin[90] des Himmels Strahl nicht leuchtet.
Hier hauste der Wurm und lag,
Den Raub erspähend, Nacht und Tag[91].
So hielt er, wie der Höllendrache[92],
Am Fuß des Gotteshauses Wache;
Und kam der Pilgrim hergewallt[93]
Und lenkte[94] in die Unglücksstraße[95],
Hervorbrach aus dem Hinterhalt
Der Feind und trug ihn fort zum Fraße."

"Den Felsen stieg ich jetzt hinan[96],
Eh' ich den schweren Strauß begann[97];
Hin kniet' ich vor dem Christuskinde
Und reinigte mein Herz von Sünde.
Drauf gürt' ich mir im Heiligthum
Den blanken Schmuck der Waffen um,
Bewehre mit dem Spieß die Rechte,
Und nieder steig' ich zum Gefechte.
Zurücke bleibt der Knappen Troß[98];
Ich gebe scheidend die Befehle[99],
Und schwinge mich behend aufs Roß,
Und Gott empfehl' ich meine Seele."

„Kaum seh' ich mich im ebnen Plan[100],
Flugs schlagen meine Doggen an[101],
Und bang beginnt das Roß zu keuchen
Und bäumet sich und will nicht weichen[102];
Denn nahe liegt, zum Knäul geballt,
Des Feindes scheußliche Gestalt
Und sonnet sich auf warmem Grunde.
Auf jagen ihn die flinken Hunde;
Doch wenden sie sich pfeilgeschwind,
Als es[103] den Rachen gähnend theilet
Und von sich haucht den gift'gen Wind
Und winselnd wie der Schakal heulet[104]."

„Doch schnell erfrisch' ich ihren Muth,
Sie fassen ihren Feind mit Wuth,
Indem ich nach des Thieres Lende
Aus starker Faust den Speer versende;
Doch machtlos[105], wie ein dünner Stab,
Prallt er vom Schuppenpanzer ab,
Und eh' ich meinen Wurf erneuet,
Da bäumet sich mein Roß und scheuet
An seinem Basiliskenblick[106].
Und seines Athems gift'gem Wehen,
Und mit Entsetzen springt's zurück,
Und jetzo war's um mich geschehen[107] —"

„Da schwing' ich mich[108] behend vom Roß,
Schnell ist des Schwertes Schneide bloß[109];

Doch alle Streiche sind verloren,
Den Felsenharnisch zu durchbohren,
Und wüthend mit des Schweifes Kraft
Hat es zur Erde mich gerafft;
Schon seh' ich seinen Rachen gähnen,
Es haut nach mir mit grimmen Zähnen,
Als meine Hunde, wuthentbrannt,
An seinen Bauch mit grimm'gen Bissen
Sich warfen, daß es heulend stand[110],
Von ungeheurem Schmerz zerrissen."

"Und, eh' es ihren Bissen sich
Entwindet, rasch erheb' ich mich,
Erspähe mir des Feindes Blöße[111]
Und stoße tief ihm ins Gekröse[112],
Nahbohrend[113] bis ans Heft den Stahl.
Schwarzquellend springt des Blutes Strahl;
Hin sinkt es und begräbt im Falle
Mich mit des Leibes Riesenballe[114],
Daß[115] schnell die Sinne mir vergehn.
Und als ich neugestärkt[116] erwache,
Seh' ich die Knappen um mich stehn[117],
Und todt im Blute liegt der Drache."

Des Beifalls lang gehemmte Lust
Befreit jetzt aller Hörer Brust[118],
So wie der Ritter dies gesprochen;
Und zehnfach am Gewölb gebrochen,

Wälzt der vermischten Stimmen Schall
Sich brausend fort im Wiederhall.
Laut fordern selbst des Ordens Söhne,
Daß man die Heldenstirne kröne[119],
Und dankbar im Triumphgepräng'
Will ihn das Volk dem Volke[120] zeigen;
Da faltet seine Stirne streng
Der Meister und gebietet Schweigen[121] —

Und spricht: „Den Drachen, der dies Land
Verheert, schlugst du mit tapfrer Hand:
Ein Gott bist du dem Volke worden[122],
Ein Feind kommst du zurück dem Orden,
Und einen schlimmern Wurm gebar
Dein Herz, als dieser Drache war[123].
Die Schlange, die das Herz vergiftet,
Die Zwietracht und Verderben stiftet,
Das ist der widerspänst'ge Geist,
Der gegen Zucht sich frech empöret,
Der Ordnung heilig Band zerreißt;
Denn der ist's, der die Welt zerstöret."

„Muth zeiget auch der Mameluck[124],
Gehorsam ist des Christen Schmuck;
Denn wo der Herr in seiner Größe
Gewandelt hat in Knechtesblöße[125],
Da stifteten auf heil'gem Grund,
Die Väter dieses Ordens Bund,

Der Pflichten schwerste zu erfüllen,
Zu bändigen den eignen Willen!
Dich hat der eitle Ruhm bewegt,
Drum wende dich aus meinen Blicken!
Denn wer des Herren Joch nicht trägt,
Darf sich mit seinem Kreuz nicht schmücken[126]."

Da bricht die Menge tobend aus,
Gewalt'ger Sturm bewegt das Haus,
Um Gnade flehen alle Brüder;
Doch schweigend blickt der Jüngling nieder,
Still legt er von sich das Gewand
Und küßt des Meisters strenge Hand
Und geht. Der folgt ihm mit dem Blicke,
Dann ruft er liebend ihn zurücke
Und spricht: "Umarme mich, mein Sohn!
Dir ist der härt're Kampf[127] gelungen,
Nimm dieses Kreuz. Es ist der Lohn
Der Demuth, die sich selbst bezwungen[128]."

NOTES.

1. Schiller a écrit une Préface pour la traduction que Niethammer avait faite de l'*Histoire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, de Vertot, et c'est dans cet ouvrage (au cinquième livre) qu'il a pris son sujet. Le poëte n'a eu, pour ainsi dire, rien à inventer, l'historien lui a fourni à peu près toutes les circonstances du récit. Seulement il a rapproché les temps et les lieux, supprimé les intervalles et les distances, pour faire de cette his-

toire un tout poétique, et, comme il le dit lui-même, *un ensemble harmonieux*. Le héros du poëme, le vainqueur du dragon (qui, d'après les descriptions qu'on en fait, aurait été une espèce de crocodile), est Dieudonné ou Déodat de Gozon, chevalier français, de la langue de Provence. Le grand-maître, qui gouvernait l'ordre au temps de cet événement, était aussi un Français, Hélion de Villeneuve : il fut grand-maître de 1319 à 1346; et c'est, dit-on, peu de mois avant sa mort que se passèrent les faits racontés dans la ballade.

2. Le mot Romanze, qui est originairement synonyme de Roman, a été employé par les poëtes allemands pour désigner soit une petite histoire romanesque et merveilleuse, soit un poëme de même caractère, surtout quand il est écrit dans le ton populaire. Le mot espagnol *Romance*, qui proprement est le nom de la langue espagnole vulgaire, signifie de même une sorte de poésie, une ballade. — Ce nom de Romanze convient plus particulièrement encore à des ballades dont le sujet est emprunté au moyen âge ; c'est dans ce sens aussi que Schiller a intitulé son drame die Jungfrau von Orleans, eine romantische Tragödie.

3. Was? *que? pourquoi?* puis il est répété dans son sens propre : *quoi? qu'est-ce qui?*

4. Die langen Gassen. Voy. § 292, 1°, et cf. § 233.

5. Rhodus, *Rhodes*, capitale de l'île du même nom, dans la Méditerranée, sur la côte sud-ouest de l'Asie-Mineure. C'est en 1310 que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'y établirent et prirent le nom de chevaliers de Rhodes. Mahomet II voulut en vain les en chasser en 1478 : ils y restèrent jusqu'au règne de Soliman II, qui se rendit maître de l'île en 1522, après un siége qui est demeuré célèbre.

6. Welch Abenteuer. Welch pour welches, voy. § 26, Remarque II.

7. Bald ... bald, *tantôt ... tantôt.*

8. Der Lindwurm, *le serpent, le dragon*, se dit particulièrement des dragons fabuleux dont il est question dans tant de contes et de légendes. Le premier terme de ce composé est l'ancien adjectif lind, *doux, souple, flexible;* comparez le latin *lenis, lentus.*

9. Hirt und Heerden pour Hirten und Heerden. La désinence du second mot sert en même temps pour celui qui le précède. Voy. § 142, Rem. II.

10. Der ... verschlungen,... Der ... bezwungen. Voy. § 251, 3°.

11. Viel' Andre. Voy. § 26, Rem. III.

12. Vor ihm, *avant lui* (dans le sens temporel).

13. Zu wagen. Voy. § 238, II, Rem.

14. Und nach dem Kloster ꝛc. On lisait dans la première édition, c'est-à-dire, dans l'*Almanach de* 1799, où cette ballade parut d'abord : und zum Palaste ꝛc.

15. Die Ritter des Spitals, *les chevaliers de l'Hôpital.* Les chevaliers de Saint-Jean avaient porté, dans le principe, le nom de *frères hospitaliers.* Ils avaient été établis d'abord pour recevoir les pèlerins, les soigner dans leurs maladies, etc. Bientôt après, ils s'étaient chargés de les défendre en même temps par les armes contre les attaques des infidèles.

16. Im Flug. Nous avons vu, dans la strophe précédente, une tournure semblable : im Sturm.

17. Und vor den edeln Meister, le grand-maître, Hélion de Villeneuve. Voy. la note qui est en tête de la ballade.

18. Der Jüngling. Dans la première édition : Der Großkreutz, *le grand-croix.* C'était le titre des principaux chevaliers de l'ordre, de ceux qui venaient immédiatement après le grand-maître.

19. Mit wildem Rufen. Voy. § 239, 1°.

20. Des Geländers Stufen, c'est-à-dire, comme l'explique M. Viehoff (t. III, p. 176), die Stufen der geländerten Treppe.

21. Jener. Le chevalier, Déodat de Gozon.

22. Treiben, pris absolument, signifie *conduire un troupeau, mener paître.*

23. Gnadenbild, littér. *image de grâce, image miraculeuse, image qui est l'objet d'une dévotion particulière.* — Le verbe wallen, qui est au vers précédent, signifie spécialement *aller en pèlerinage.* — Le dragon, disent les anciens récits, se tenait dans une caverne auprès d'un marais, au pied du mont Saint-Étienne, à deux milles de la ville de Rhodes. Au sommet du mont Saint-Étienne s'élevait une église. Voy. plus bas, strophe 15.

24. Strenge. Voy. § 99, note (1).

25. Der Fürst, *le prince, le chef,* le grand-maître; de l'ancien haut-allemand *furisto*, superlatif de *furi, «qui est en avant.»*

26. Gethan, absolument et sans régime, dans le sens de gehandelt.

27. Für Christum, *pour (Jésus-) Christ*, désinence latine de l'accusatif de Christus.

28. Gehorsam. C'était le premier vœu que faisaient les chevaliers en entrant en religion.

29. Des Schmuckes est expliqué par le dernier vers du discours du grand-maître :

Sich schmücket mit des Kreuzes Zeichen.

30. Frevel, dans le sens de frevelhaft, est un ancien adjectif qui ne s'emploie plus guère qu'en composition. Le mot simple (der) Frevel est très-usité comme substantif. Voy. plus haut, sur *les Grues d'Ibycus*, p. 59, note 19.

31. On a remarqué avec raison que, dans les sept premiers vers de cette strophe, après les rimes versetzt, verletzt, les répétitions du même radical dans les mots Gesetz, gesetztem, Gesetzes, formaient des consonnances peu harmonieuses.

32. Versucht' ich's, in dem Kampf zu siegen. Voy. § 222, IV.

33. Der Religion. Le mot Religion en allemand, comme *religion* en français, se dit quelquefois de l'état des personnes engagées par des vœux à suivre une certaine règle autorisée par l'Église, et il s'emploie absolument et par excellence en parlant de l'ordre de Rhodes (plus tard de Malte); ainsi l'on disait : *servir la religion, les galères de la religion.*

34. Worden pour geworden. Opfer werden forme une sorte de verbe composé à signification passive. Voy. § 57, Rem.

35. Von neuen Plagen, *de nouveaux malheurs* (causés par le monstre).

36. Es ... zu wagen, *de le hasarder, de tenter l'aventure.* Voy. § 222, V. Comme on le voit par cet exemple, ce n'est pas seulement quand la chose est inconnue ou indéterminée qu'on emploie ainsi le pronom es, mais encore quand ce qu'on veut dire est clair par soi-même et n'a pas besoin d'être déterminé.

37. Leisten, *exécuter, accomplir,* s'emploie souvent, comme ici, dans un sens analogue à celui du latin *præstare.*

38. Die Lieder, *les chants* (des poëtes).

39. Zu der Götter Glanz und Ruhm. Voy. § 172, 3°.

40. Il fait surtout allusion à Hercule qui tua le lion de Némée, et à Thésée qui immola le Minotaure, dans l'île de Crète, et délivra ainsi Athènes du tribut de victimes qu'elle lui envoyait tous les ans. — Leu, Leue, poétique pour Löwe.

41. Und ließen sich das Blut nicht dauren (dauern). Le verbe impersonnel es dauert mich, qu'on peut comparer au latin *me pœnitet*, est pris ici dans un sens analogue à celui du français *plaindre* dans les locutions suivantes : « Il plaint sa peine, il ne plaint pas son temps ni ses soins, quand il s'agit d'obliger ses amis. »

42. Der Sarazen, *le Sarrasin*, le mahométan.

43. Es werth, daß ꝛc. Voy. § 222, IV.

41. Und Liſt muß mit der Stärke ſtreiten. Ce vers, comme le remarque M. Viehoff, pourrait prêter à une double interprétation et signifier Liſt muß gegen Stärke kämpfen, ou bien Liſt muß Bundesgenoſſin der Stärke werden. Mais le commentateur ajoute, et avec raison, ce me semble: „Der beigeordnete Gedanke: Seinen Muth muß Weisheit leiten — ſpricht entſchieden für die letztere Auffaſſung.“

45. Da flößte mir der Geiſt es ein, et au vers suivant ich hab's gefunden (εὕρηκα! comme s'écriait Archimède). Es, *la chose, ce que je cherchais*, le moyen de combattre et de tuer le monstre. Voy. un peu plus haut, p. 107, note 36.

46. Und trat ... und ſprach ... Remarquez, en passant d'une strophe à l'autre, cette ellipse du pronom ich, exprimé au vers précédent: Froh rief ich aus.

47. Mich zieht es. Voy. § 222, V. Cet exemple est tout à fait conforme à la règle où nous renvoyons. Ici il s'agit bien, au moins dans ce qu'il veut faire entendre au grand-maître, d'un mouvement inexpliqué, d'un sentiment indéterminé: *je ne sais quel désir*.

48. Dans le plan tout épique de sa ballade, Schiller a suivi, comme l'on voit, le conseil d'Horace (*Art poétique*, 148):

... et in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit.

Après nous avoir présenté au début le triomphe de Gozon, qui vient de tuer le dragon, il place maintenant dans la bouche du héros le récit de tout ce qui a précédé le combat.

49. Am Heim'ſchen Strand. Il se retira dans son château de Gozon, en Languedoc. Vertot nous apprend que ce château existait encore dans le temps où il écrivait son *Histoire des chevaliers de Malte*.

50. Ließ ich ... zuſammenfügen. Laſſen, dans ces locutions, remplace le verbe français *faire*.

51. Aufthürmen signifie proprement *élever comme une*

tour. Ici le poëte a dû songer évidemment encore plus à l'idée de masse qu'à celle de hauteur.

52. Ein ſchuppicht (mieux ſchuppig) Panzerhemd. Voy. § 28, Rem. II.

53. Des Rachens Weite pour der weite Rachen. C'est l'abstrait pour le concret, comme lorsque Phèdre dit (I, VIII, 8): *colli longitudinem* pour *collum longum*. La tournure fait image. — Voyez plus bas une figure semblable et qui a encore plus d'analogie avec l'exemple latin: Des Rückens ungeheure Länge.

54. Daß pour ſo daß. Voy. 299, III. — Um Mann und Roß. On aime à supprimer l'article en allemand dans les énumérations, dans les décompositions qu'on fait d'un ensemble en plusieurs parties, etc. — Sich ſchlänge, dans le sens du conditionnel, ou plutôt du mode que dans d'autres langues on appelle le potentiel: *de manière qu'elle s'enlacerait, pourrait s'enlacer...*

55. Wurm, *reptile, serpent;* proprement aujourd'hui *ver*. Voy. plus haut, p. 105, note 8, der Lindwurm.

56. Schiller a eu recours, dans cette strophe et dans les deux précédentes, à un artifice ingénieux et fréquemment employé par les poëtes, qui consiste à nous rendre témoins soit de la construction, soit de la décomposition d'un objet, pour nous en mieux détailler toutes les parties. C'est ainsi qu'Homère, comme le remarque Lessing dans son *Laocoon*, nous fait assister à la fabrication du bouclier d'Achille, au lieu de nous le présenter comme une œuvre d'art toute faite; c'est ainsi que, pour nous bien décrire le char de Jupiter, il nous montre Hébé qui en réunit successivement sous nos yeux toutes les parties. Voy. le commentaire de M. Viehoff, t. IV, p. 181.

57. Gewaltig, ſchnell. Voy. § 179, III.

58. Läufen, terme de vénerie, pour Beinen.

59. Ur, Urochs, Auerochs, *ure, taureau sauvage* (du latin *urus*).

60. Zu faſſen ihn. Le pronom régime placé après le verbe par une inversion poétique ; il devrait, dans cette tournure complétive, le précéder.

61. Mit ſcharfem Zahn, le singulier pour le pluriel, figure fréquente dans toutes les poésies.

62. Vließ et Fließ, *peau* (garnie de poils, particulièrement de laine, *toison*). Expression poétique.

63. Blöße, littér. *nudité*, se dit de toute partie découverte, et signifie, par exemple, le défaut de la cuirasse.

64. Geſchoß, *projectiles*, et tout ce qu'il faut pour tirer (flèches, javelots, etc.). Le préfixe ge, qui a primitivement le sens du latin *cum*, sert à former des mots collectifs. Voy. § 111 ; V.

65. Von adeliger Zucht entſtammet, *de noble race*, littér. *issu d'une propagation noble.*

66. Entflammet. L'auxiliaire est sous-entendu. Voy. § 251, 3°.

67. Sprengen, factitif de ſpringen. Voy. § 163.

68. Die Geſtalt, *l'image* (du dragon), qu'il a décrite plus haut.

69. Ob auch. Voy. § 300, II.

70. So üb' ich's aus. Nous avons vu plusieurs emplois semblables de es. Voy. plus haut, p. 107, note 36, et p. 108, note 45.

71. Bis dreimal ſich der Mond erneut. Vertot dit, en effet, qu'il les exerça ainsi pendant plusieurs mois.

72. Jedes. Voy. § 182. — Recht begriffen. Voy. 251, 3°.

73. Führ' ich ſie her, *je les amène ici*, à Rhodes. Voy. § 292 *bis*, I, 1°.

74. Daß mir's gelungen, et à la fin de la strophe Bis ich das große Werk beſtanden. Rien n'est plus fréquent, comme l'on voit, que ces sortes d'ellipses des verbes auxiliaires (§ 251, 3°). — Sur l'influence du préfixe be (beſtanden), qui change les verbes intransitifs en verbes transitifs, voy. § 111, I, 1°.

75. Jüngſt, *tout récemment*, formé de l'adjectif jung, comme l'adverbe grec νεωστὶ, de νέος, *nouveau* (νεώτεροι, *les jeunes gens*, dans Homère).

76. Flugs, *à la hâte*, *rapidement*, littér. *à la volée*, génitif adverbial. Voy. § 291.

77. Meine Knappen. Vertot parle aussi de deux écuyers que Gozon avait amenés de France.

78. Verſucht, *essayé*, *éprouvé*.

79. Begleitet, quoique employé comme complément du sujet ich, qui est dans le dernier vers, doit demeurer invariable, et il demeurerait invariable même si le sujet était un substantif, parce que l'adjectif, dans ces sortes de tournures, outre qu'il ne précède pas immédiatement le mot auquel il se rapporte, participe plus de la nature de l'attribut, que de celle de l'adjectif épithète.

80. „Meiner That, dit M. Viehoff, p. 186, kann als frei vorgeſetzter Genitiv, ce qui serait une inversion poétique, oder als Dativ (für meine That) gefaßt werden."

81. Das Kirchlein. Voyez plus haut, p. 106, note 23.

82. Joch, „Im Oberdeutſchen ein Gebirge, beſonders der oberſte und höchſte Theil desſelben." *Campe*. Comparez le latin *jugum*, qui se prend dans le même sens, et qui, ayant la même racine que le verbe *jungere* «joindre» paraît signifier primitivement et par excellence, de même que l'allemand Joch, une hauteur ou une chaîne qui en joint deux autres.

83. Das hoch ꝛc. Das est le régime direct de erbauet (sous-entendu hat), qui est au quatrième vers. Le troisième vers, où der se rapporte à Felſenberg, forme une proposition relative incidente.

84. Des Meiſters, *du maître*, de l'architecte.

85. Ein Mirakel, *un miracle*, *un objet miraculeux*, ici *une image miraculeuse*.

86. Die drei Könige, *les trois rois* (mages). — Begaben. Voy. § 111, I, 2°.

87. In den Fels, pour in den Felsen, qui est la forme régulière de l'accusatif, et même du radical déclinable de ce nom, qui est proprement Felsen. Les poëtes emploient souvent la forme abrégée Fels, non pas seulement au nominatif, mais même à l'accusatif et au datif. — Au premier vers de la strophe suivante, Schiller s'est servi de la forme entière de l'accusatif, Felsen.

88. Es, c'est-à-dire, das Kirchlein.

89. Thau, rosée, et par extension *humidité*, *vapeurs*.

90. Wohin se rapporte à Grotte. Le relatif est peut-être un peu loin de son antécédent, mais il n'y a point d'obscurité.

91. Nacht und Tag. Voy. § 292, I et Rem. 3°.

92. Wie der Höllendrache, *comme le dragon infernal*, Satan.

93. Und kam der Pilgrim. Voy. § 297, 2°. — Hergewallt. Voy. plus haut, p. 106, note 23, et dans la grammaire, § 292 *bis*, I, 1° et Rem., et § 243.

94. Lenken est proprement un verbe transitif, mais Schiller l'a employé comme verbe intransitif, au lieu du réfléchi sich lenken. Les poëtes latins altèrent souvent de même la signification de certains verbes actifs; Virgile, par exemple, donne un sens neutre à *volvere*, *vertere*, etc.

95. Unglücksstraße. «*Mal passo*, *maupas* heißt der vom Felsen herabführende Weg bei den italienischen und französischen Erzählern der Begebenheit.» *Viehoff*, p. 187.

96. Hinan. Voy. § 292 *bis*, II.

97. Eh' ich ... begann. Voy. § 294 fin, Rem. 2°.

98. Troß, *train* (par exemple, *des équipages*), et par extension, *suite*, en général.

99. Die Befehle. «Il ordonna à ses deux domestiques, dit Vertot, s'il périssait dans le combat, de s'en retourner en France; mais de se rendre auprès de lui, s'ils s'apercevaient qu'il eût tué le serpent ou qu'il en eût été blessé.»

109. Im ebnen Plan. L'épithète, comme cela arrive si souvent dans la poésie épique grecque, ne fait que donner plus de force au nom, sans rien ajouter au sens.

101. Anſchlagen (employé absolument; on peut, comme le disent MM. Grimm, dans leur Dictionnaire, sous-entendre die Stimme) *vocem edere;* en parlant des chiens, *aboyer, commencer à aboyer.* „Der Hund ſchlägt an, wenn er einzelnes Bellen hören läßt.“ *Campe.*

102. Weichen absolument, pour von der Stelle weichen.

103. Als es den Rachen... On s'attendrait plutôt à er qu'à es après le substantif Feind, et le pronom ihn, qu'il a employés plus haut; mais le poëte avait évidemment dans la pensée soit Unthier, *monstre*, soit quelque mot du même genre. Voy. §§ 219 et 222, V; on se sert volontiers du pronom es, comme il est dit dans cette dernière règle, pour désigner un objet inconnu, mystérieux.

104. Und wie der Schakal heulet. Le chacal fait entendre un cri lugubre ayant quelque analogie avec les hurlements d'un loup et les aboiements d'un chien. On trouve des chacals en Morée, en Afrique et en Asie, depuis la Turquie jusque dans l'Inde. La comparaison est donc ici bien à sa place; c'était un cri connu dans l'île de Rhodes.

105. Doch machtlos ꝛc. Comparez, quoique la cause de l'impuissance ne soit pas la même, les beaux vers imitatifs de Virgile (*Æn.*, II, 544):

... telumque imbelle sine ictu
Conjecit, rauco quod protinus ære repulsum,
Et summo clipei nequidquam umbone pependit.

106. An ſeinem Baſiliskenblick. Le basilic est un reptile de la famille des Iguaniens. Les anciens en faisaient un animal très-redoutable. D'après les récits des auteurs de l'antiquité, reproduits par les écrivains du moyen âge, le basilic causait, par sa piqûre, une mort instantanée, et l'homme dont la prunelle venait à rencontrer la sienne,

se sentait dévoré d'un feu soudain, et périssait dans d'affreuses douleurs.

107. Und jetzo (poétique pour jetzt, war's um mich geschehen, *et maintenant c'en était fait de moi.*

108. Da schwing' ich mich ꝛc. C'est, à deux mots près, le même vers que nous avons déjà lu trois strophes plus haut: Und schwinge mich behend aufs Roß.

109. La rime Roß — bloß n'est exacte que pour l'œil, mais non pour l'oreille: la quantité des deux o est différente, de même que dans hoch et Joch, à la quinzième strophe.

110. Daß es heulend stand. Voy. § 299, III.

111. Des Feindes Blöße. Voy. plus haut, p. 110, note 63.

112. Ins Gekröse, *dans les entrailles.* — Dans le sens technique, comme terme d'anatomie, Gekröse veut dire *mésentère.*

113. Nachbohren, littér. *percer après*, ici *enfoncer en perçant.* Le verbe marque l'effet de l'action. Voy. § 233, 2°. — Dans d'autres éditions, qui ont une virgule après Heft, Stahl est le régime de stoße et nachbohrend est employé absolument. Les plus anciennes n'ont pas de virgules du tout, et laissent la construction indécise.

114. Begräbt, *ensevelit, couvre.* — Riesenball, *masse gigantesque*, littér. *balle, pelote de géant.*

115. Daß. Voy. § 299, III.

116. Neugestärkt (*refectus, recreatus*), *ranimé.*

117. Seh' ich die Knappen ꝛc. Ils ont exécuté les ordres qu'il leur avait donnés: Ich gebe scheidend die Befehle, et sont accourus à son aide. — Ici la rapidité ne nuit en aucune façon à la clarté et anime le récit.

118. La périphrase que renferment ces deux premiers vers paraît un peu chargée, quand on la traduit littéralement en français: *l'envie, longtemps contenue, de l'approbation, délivre maintenant la poitrine de tous les auditeurs.* Dans la suivante, und zehnfach am Gewölb ge-

brochen ꝛc., il y a une abondance poétique de termes expressifs et imitatifs.

119. Daß man ... kröne. Voy. § 248, I.

120. Das Volk (le peuple qui est dans l'intérieur), dem Volke (au peuple qui est dehors, à tout le peuple de la ville).

121. Gebietet Schweigen. Construction imitative. La pause entre les deux strophes laisse en quelque sorte au bruit le temps de se calmer.

122. Ein Gott bist du ... worden (pour geworden).

123. Als dieser Drache war, complément du comparatif schlimmern. Voy. § 294, 4°.

124. Der Mameluck, *le Mamelouk*, pour *le Sarrasin*, *le mahométan* en général. On donnait, en Égypte, le nom de Mamelouks à une sorte de milice dont l'origine remonte aux invasions de Gengis-Khan.

125. Wo der Herr ꝛc., c'est-à-dire, dans la Terre-Sainte. Car, comme nous l'avons dit, c'est à Jérusalem même que fut fondé l'ordre des Hospitaliers. — Der Herr, *Notre Seigneur* (*Jésus-Christ*).

126. Les chevaliers portaient une croix blanche sur leur vêtement. C'était le signe distinctif de l'ordre.

127. Der härtre Kampf, cette lutte intérieure entre le devoir de l'obéissance et l'orgueil qui suit la victoire. Voyez le dernier vers.

128. Die sich selbst bezwungen. Voy. § 251, 3°. — Dans l'histoire, il se passe quelque temps entre le châtiment et le pardon. Le poëte, comme nous l'avons dit, a effacé les distances et a tout réuni dans une seule scène. Dieudonné de Gozon ne rentra pas seulement dans l'ordre, mais fut en outre élevé au rang de commandeur. Après la mort d'Hélion de Villeneuve, en 1346, il lui succéda en qualité de grand-maître. Il mourut lui-même en 1353, et sur sa tombe on grava ces deux mots : *Draconis exstinctor*. Voyez Vertot, livre V.

Der Graf von Habsburg[1].

Zu Aachen[2] in seiner Kaiserpracht
Im alterthümlichen Saale,
Saß König Rudolphs heilige Macht[3].
Beim festlichen Krönungsmahle[4].
Die Speisen trug der Pfalzgraf des Rheins[5],
Es schenkte der Böhme[6] des perlenden Weins[7],
Und alle die Wähler, die Sieben[8],
Wie der Sterne Chor um die Sonne sich stellt,
Umstanden geschäftig den Herrscher der Welt,
Die Würde des Amtes zu üben.

Und rings erfüllte den hohen Balcon[9]
Das Volk in freud'gem Gedränge,
Laut mischte sich in der Posaunen Ton
Das jauchzende Rufen[10] der Menge;
Denn geendigt nach langem verderblichen Streit
War die kaiserlose, die schreckliche Zeit[11],
Und ein Richter war wieder auf Erden[12].
Nicht blind mehr waltet der eiserne Speer,
Nicht fürchtet der Schwache, der Friedliche mehr,
Des Mächtigen Beute zu werden.

Und der Kaiser ergreift den goldnen Pocal
Und spricht mit zufriedenen Blicken:

„Wohl glänzet[13] das Fest, wohl pranget das Mahl,
Mein königlich Herz zu entzücken;
Doch den Sänger vermiß' ich[14], den Bringer der Lust,
Der mit süßem Klang mir bewege[15] die Brust
Und mit göttlich erhabenen Lehren.
So hab' ich's gehalten[16] von Jugend an[17],
Und was ich als Ritter gepflegt und gethan[18],
Nicht will ich's[19] als Kaiser entbehren."

Und sieh! in der Fürsten umgebenden Kreis
Trat der Sänger im langen Talare[20];
Ihm glänzte die Locke silberweiß,
Gebleicht von der Fülle der Jahre.
„Süßer Wohllaut[21] schläft in der Saiten Gold,
Der Sänger singt von der Minne Sold[22],
Er preiset das Höchste, das Beste[23],
Was das Herz sich wünscht, was der Sinn begehrt;
Doch sage, was ist des Kaisers werth
An seinem herrlichsten Feste?" —

„Nicht gebieten werd' ich dem Sänger," spricht
Der Herrscher mit lächelndem Munde,
„Er steht in des größeren Herren Pflicht[24],
Er gehorcht der gebietenden Stunde[25].
Wie in den Lüften der Sturmwind saust,
Man weiß nicht[26] von wannen[27] er kommt und braust,
Wie der Quell aus verborgenen Tiefen:
So des Sängers Lied aus dem Innern schallt

Und wecket der dunkeln Gefühle Gewalt,
Die im Herzen wunderbar schliefen."

Und der Sänger rasch in die Saiten fällt[28]
Und beginnt sie mächtig zu schlagen:
"Aufs Waidwerk[29] hinaus ritt ein edler Held,
Den flüchtigen Gemsbock[30] zu jagen.
Ihm folgte der Knapp' mit dem Jägergeschoß,
Und als er auf seinem stattlichen Roß
In eine Au kommt geritten[31],
Ein Glöcklein hört er erklingen fern —
Ein Priester war's mit dem Leib des Herrn[32];
Voran kam der Meßner[33] geschritten."

"Und der Graf zur Erde sich neiget hin,
Das Haupt mit Demuth entblößet[34],
Zu verehren mit glaubigem Christensinn,
Was alle Menschen erlöset[35].
Ein Bächlein aber rauschte durchs Feld,
Von des Gießbachs reißenden Fluten geschwellt[36],
Das hemmte der Wanderer[37] Tritte,
Und beiseit' legt jener[38] das Sacrament,
Von den Füßen zieht er die Schuhe behend,
Damit er das Bächlein durchschritte[39]."

"Was schaffst du[40]? redet der Graf ihn an,
Der ihn verwundert betrachtet. —
Herr, ich walle zu einem sterbenden Mann,
Der nach der Himmelskost schmachtet;

Und da ich mich nahe des Baches Steg[41],
Da hat[42] ihn der strömende Gießbach hinweg
Im Strudel der Wellen gerissen.
Drum daß dem Lechzenden werde sein Heil,
So will ich[43] das Wässerlein jetzt in Eil
Durchwaten mit nackenden[44] Füßen."

"Da setzt ihn der Graf auf sein ritterlich Pferd
Und reicht ihm die prächtigen Zäume,
Daß er labe den Kranken, der sein begehrt[45],
Und die heilige Pflicht nicht versäume.
Und er selber auf seines Knappen Thier
Vergnüget noch weiter des Jagens Begier[46];
Der Andre die Reise vollführet,
Und am nächsten Morgen, mit dankendem Blick,
Da bringt er[47] dem Grafen sein Roß zurück,
Bescheiden am Zügel geführet."

"Nicht wolle das Gott, rief mit Demuthsinn
Der Graf, daß[48] zum Streiten und Jagen
Das Roß ich beschritte[49] fürderhin[50],
Das meinen Schöpfer getragen!
Und magst du's nicht haben zu eignem Gewinnst,
So bleibt es gewidmet dem göttlichen Dienst:
Denn ich hab' es dem ja gegeben,
Von dem ich Ehre und irdisches Gut
Zu Lehen trage[51] und Leib und Blut
Und Seele und Athem und Leben." —

„So mög' auch Gott[52], der allmächtige Hort[53],
Der das Flehen der Schwachen erhöret,
Zu Ehren euch bringen[54] hier und dort[55],
So wie Ihr jetzt ihn geehret[56].
Ihr seid ein mächtiger Graf, bekannt
Durch ritterlich Walten[57] im Schweizerland,
Euch blühen sechs liebliche Töchter[58]:
So mögen sie, rief er begeistert[59] aus,
Sechs Kronen[60] euch bringen in euer Haus,
Und glänzen die spätsten Geschlechter[61]!"

Und mit sinnendem Haupt saß der Kaiser da,
Als dächt' er vergangener Zeiten[62].
Jetzt, da er dem Sänger ins Auge sah,
Da ergreift ihn[63] der Worte Bedeuten.
Die Züge des Priesters erkennt er schnell,
Und verbirgt der Thränen stürzenden Quell
In des Mantels purpurnen Falten.
Und Alles blickte den Kaiser an,
Und erkannte den Grafen, der das gethan,
Und verehrte das göttliche Walten[64].

NOTES.

1. Le *Comte de Habsbourg* est la dernière des ballades proprement dites de Schiller; elle est de 1803, selon toute apparence, de la fin de l'année. C'était le temps où l'auteur faisait des études préparatoires pour son dernier

drame et son chef-d'œuvre, *Guillaume Tell*. Il a emprunté son sujet au *Chronicon helveticum* de Tschudi, et dans une note, imprimée à la suite de la ballade, il nous indique lui-même, comme sa source, cet ancien historien de la Suisse (mort en 1572) : „Tschudi, der uns diese Anekdote überliefert hat, erzählt auch, daß der Priester, dem dieses mit dem Grafen von Habsburg begegnet, nachher Caplan bei dem Kurfürsten von Mainz geworden, und nicht wenig dazu beigetragen habe, bei der nächsten Kaiserwahl, die auf das große Interregnum erfolgte, die Gedanken des Kurfürsten auf den Grafen von Habsburg zu richten." Au reste, le poëte n'a pris à Tschudi que l'anecdote même qui fait le sujet des vers qu'il met dans la bouche du chanteur. Le cadre où il l'a placée, la scène d'Aix-la-Chapelle, où il rapproche dramatiquement l'action pieuse du comte de cette grandeur qui en fut la récompense, la prédiction du prêtre de son accomplissement, est de l'invention de Schiller. — Le comte de Habsbourg, dont il est ici question, est Rodolphe, qui naquit en 1218, et fut empereur d'Allemagne de 1273 à 1291. Le château de Habsbourg, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques ruines, était situé en Argovie, sur la rive droite de l'Aar. M. Viehoff pense que le lieu de la scène est vraisemblablement dans les environs du château de Neu-Habsbourg, dont on voit les ruines entre Küssnacht et Lucerne, et où Rodolphe aimait à séjourner. C'est sous la date de 1260 que Tschudi raconte l'histoire que notre auteur lui a empruntée.

2. Aachen, *Aix-la-Chapelle*, qui est aujourd'hui compris dans la province prussienne du Bas-Rhin, était autrefois une ville libre impériale. Les empereurs d'Allemagne y furent couronnés jusqu'à l'an 1588.

3. König Rudolphs heilige Macht. C'est une traduction de la périphrase homérique : ἱερὸν μένος (Ἀλκινόοιο), *Od.*, VII, 167. — König Rudolphs. Voy. § 113, 3°. — Ce n'est qu'à partir de Maximilien Ier que les empereurs furent

couronnés comme empereurs en Allemagne même ; dans le principe, ils ne prenaient, une fois couronnés à Aix-la-Chapelle ou à Francfort, que le titre de roi (deutſcher König), puis ils allaient prendre à Milan la couronne de fer de Lombardie, et enfin ils étaient couronnés à Rome, comme empereurs, par le pape.

4. Krönungsmahl. Le *festin du couronnement* de Rodolphe fut célébré le jour de la Toussaint de 1273.

5. Le comte palatin du Rhin avait le titre de Truchſeß, que les uns traduisent par *grand-maître de la table et de la cuisine*, les autres par *majordome* (le sens du premier terme Truch- est douteux). Il avait pour fonction de mettre les plats sur la table, au festin du couronnement.

6. Schiller fait observer lui-même, à la suite de la remarque que nous avons citée plus haut, qu'il y a ici une inexactitude historique : „Für die, welche die Geſchichte jener Zeit kennen, bemerke ich, daß ich recht gut weiß, daß Böhmen ſein Erzamt (la charge de grand-échanson) bei Rudolphs Kaiſerkrönung nicht ausübte.“ Le roi de Bohème, Ottokar, s'était opposé à l'élection de Rodolphe, et avait briqué lui-même la couronne impériale. Au reste, ce n'est qu'au quatorzième siècle qu'on établit régulièrement sept électeurs, dont chacun eut, à titre héréditaire, une des grandes charges de la couronne.

7. Des perlenden Weins, génitif partitif. On dit de même en français *verser du vin*, et en grec πίνειν ὕδατος, ἐσθίειν κρεῶν. Voy. la *Grammaire grecque* de M. Burnouf, § 326, II.

8. Die ſieben. Il faut se rappeler que l'on ne connaissait autrefois que sept planètes.

9. Den hohen Balcon, *la galerie*, qui régnait autour de la salle.

10. Das jauchzende Rufen. Voy. § 239, 1°.

11. Die kaiſerloſe ... Zeit, l'interrègne, qui durait depuis la mort de Frédéric II (1249), et pendant lequel

l'Allemagne avait été en proie à la plus grande confusion.

12. Auf Erden. Voy. § 14, Remarque.

13. Wohl glänzet ꝛc. Comparez à ce discours de l'empereur la première strophe du poëme intitulé : Die vier Weltalter.

14. Vermiſſen, *trouver qu'il manque quelque chose* ou *quelqu'un*, *regretter l'absence de* ... Comparez le latin *desiderare*.

15. Der ... bewege. Cet emploi du subjonctif après le pronom relatif est très-fréquent en latin, *qui* pour *ut ille*...

16. So hab' ich's gehalten. Littér. *c'est ainsi que je l'ai tenu, pratiqué; c'est une coutume que j'ai observée.*

17. Von Jugend an. Voy. § 285.

18. Gepflegt und gethan. Voy. § 251, 3°.

19. Will ich's. Es sert d'antécédent au sujet de la proposition conjonctive : was ich als ꝛc.

20. Talar, *robe longue* (proprement qui descend jusqu'aux talons), du latin (*tunica*) *talaris*.

21. Süßer Wohllaut ꝛc. Ce sont les paroles du chanteur.

22. Von der Minne Sold, *de la récompense* (littér. *de la solde*) *de l'amour*. C'est de l'ancien mot Minne, *amour*, que l'on a formé Minneſänger, *troubadour* (littér. *chantre d'amour*).

23. Das Höchſte, das Beſte. Voy. § 182.

24. Er ſteht ꝛc., *il est au service, dans la dépendance* (littér. *dans le devoir*); des größeren Herren, *d'un* (littér. *du*) *seigneur plus grand* (*que moi*). En allemand, comme nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer ailleurs, on emploie souvent l'article défini là où en français nous mettons l'article indéfini. Comparez p. 87, note 38.

25. Der gebietenden Stunde, *à l'heure qui commande*, c'est-à-dire, *à l'inspiration du moment*, et, comme Schiller s'exprime ailleurs, der Gunſt des Augenblicks. — La pen-

sée est imitée d'Homère, où Télémaque dit à Pénélope (*Odyssée*, I, 346):

Μῆτερ ἐμὴ, τί τ'ἄρ' αὖ φθονέεις ἐρίηρον ἀοιδὸν
τέρπειν ὅππη οἱ νόος ὄρνυται; οὔ νύ τ'ἀοιδοὶ
αἴτιοι, ἀλλά ποθι Ζεὺς αἴτιος, ὅτε ὀίδωσιν
ἀνδράσιν ἀλφηστῆσιν ὅπως ἐθέλῃσιν ἑκάστῳ.

26. Man weiß nicht ꝛc., *on ne sait pas, sans qu'on sache...*

27. Von wannen, poëtique, et obsolète en prose, pour von wo, woher. — Wannen correspond, comme nous l'avons déjà dit, au démonstratif dannen.

28. In die Saiten fällt, littér. *tombe dans, sur les cordes, porte vivement la main sur les cordes.*

29. Das Waidwerk ou Weidwerk, *la chasse.* Le mot Weide, qui aujourd'hui signifie *pâture*, avait primitivement un sens plus étendu. Il signifiait probablement, d'une manière générale, comme l'explique M. Heyse dans son Dictionnaire: „Ernährung, Aufſuchung und Genuß der Erzeugniſſe der Erde an Gewächſen und Thieren, daher auch Jagd, Fiſchfang ꝛc.“ — Je n'ai pas besoin de faire remarquer que c'est ici que commence le récit tiré de Tschudi. Schiller s'est servi quelquefois des expressions mêmes de l'historien.

30. Den Gemsbock, *le chamois*, propr. *le chamois mâle.*

31. Und als er ... in eine Au kommt. Dans Tschudi: „Und wie er in ein Ouw kam ꝛc.“ — Kommt geritten, et plus bas, à la fin de la strophe, kommt geſchritten. Voy. § 243.

32. Mit dem Leibe des Herrn, *avec le corps du Seigneur*, la sainte Eucharistie.

33. Der Meßner, *le sacristain* (celui qui sert la messe, de Meſſe). Tschudi se sert du même mot: „Da fand Er ein Prieſter mit dem Hochwürdigen Sacrament, und ſin (ſein) Meßner, der Im (ihm) das Glögli (Glöcklein) vortrug.“

34. Entblößet (§ 111, II, 1°) n'est point ici au présent

de l'indicatif, mais au participe passé. Sur cette sorte de tournure absolue, voyez § 292, II.

35. Erlöſet. Voy. § 251, 3°.

36. Geſchwellt. Voy. § 179, III, et § 75, II.

37. Der Wanderer, c'est-à-dire, du prêtre et du sacristain.

38. Jener, *celui-là*, le premier dont on a parlé, le prêtre. Voy. § 192. — Das Sacrament, *le saint Sacrement*, la sainte Eucharistie.

39. Damit er ... durchſchritte. Voy. § 248, III, Rem. 1°. Le verbe est à l'imparfait du subjonctif, quoique le premier verbe soit au présent; il faut considérer que c'est le présent de narration, et qu'il tient la place d'un passé.

40. Was ſchaffſt du? *que fais-tu (là)?* Le verbe ſchaffen, dans ce sens, est de ce ton familier que les poëtes adoptent souvent dans la ballade.

41. Steg, *petit pont.*

42. Da ich ..., da hat... Le premier da est dans le sens relatif, le second dans le sens démonstratif: *et comme ..., voilà que...*

43. Daß, *afin que.* — Lechzen, *être altéré.* Le mot répète et résume l'idée exprimée plus haut: Der nach der Himmelskoſt ſchmachtet. — La traduction littérale en latin serait: *ut sitienti fiat sua salus*, pour porter à cette âme altérée son salut, pour qu'elle reçoive son Sauveur. — So will ich ꝛc. Voy. § 297 *bis*, 2°.

44. Nackend, synonyme de nackt, *nu.*

45. Der ſein begehrt. Voy. § 237, III. Sein, ſeiner, génitif de er.

46. Vergnüget ... weiter des Jagens Begier, *satisfait plus loin, continue à satisfaire son désir, sa passion de la chasse.* On a critiqué cet emploi du verbe Vergnügen; mais M. Viehoff le justifie, en faisant remarquer que l'étymologie du mot est genug, et en le rapprochant de Genügethun, genügen.

47. Da bringt er ꝛc. Nous avons déjà vu des emplois sem-

blables de la particule démonstrative da, *là, voilà que...* Elle accentue en quelque sorte le verbe et relève la phrase, après les compléments circonstanciels qui précèdent.

48. Nicht wolle das Gott ..., daß... Ici das annonce et résume, comme le fait si souvent es (voy. § 222, IV), la proposition complétive qui suit (daß zum Streiten ꝛc.). — Sur le sens optatif du subjonctif, voy. § 248, IV: *que Dieu ne veuille pas que ..., que Dieu me préserve de ...!* — Ici encore le poëte s'est tenu très-près du texte de Tschudi: „Das woll Gott niemmer, daß ich oder keiner miner (meiner) Dienern mit Wüſſen (Wiſſen) das Pferdt überſchrite, daß (das) min Herrn und Schöpffer getragen hat."

49. Daß ... ich beſchritte. Pour se rendre compte de cet emploi de l'imparfait du subjonctif après le présent wolle, emploi tout différent de celui que nous avons remarqué plus haut (p. 125, note 39), il n'y a qu'à détacher cette proposition subordonnée de celle qui la gouverne et à rendre le verbe par un conditionnel français: *je monterais, je pourrais monter ce cheval!* Beſchritte, quoiqu'il dépende de daß, conserve quelque chose de cette signification, qui, comme l'on sait, est très-ordinaire à l'imparfait du subjonctif allemand.

50. Fürderhin et förderhin, *désormais.* Fürder, förder est proprement le comparatif de fort; comparez l'anglais *further.*

51. Von dem ich ... zu Lehen trage ꝛc., littér. *de qui je porte à fief,* de qui j'ai reçu, à qui je dois, comme un vassal à son seigneur, etc.

52. So mög' auch Gott ꝛc. C'est la réponse du prêtre. Voy. § 248, IV.

53. Der allmächtige Hort, *le tout-puissant refuge, le tout-puissant protecteur.*

54. Zu Ehren (§ 14, Remarque) ... bringen, littér. *amener à honneur, honorer, combler d'honneur.*

55. Hier und dort, *ici et là*, c'est-à-dire, ici-bas et dans l'autre vie, „hier im Zit und dorten ewiglich,“ comme dit Tschudi.

56. Le poëte espagnol Caldéron, qui a traité deux fois le même sujet, prête à peu près le même langage au prêtre :

Dios te honra, como tu
Le has honrado! Dios te assista,
Como tu le has assistido!

« Que Dieu t'honore, etc. » Il est inutile de traduire, tant l'espagnol est ici voisin du français. — Geehret. Voy. § 251, 3°.

57. Ritterlich Walten. Voy. § 26, Rem. II.

58. Euch blühen :c., littér. *six filles aimables fleurissent à vous.* Le datif a souvent ainsi la valeur possessive. Comparez plus haut, strophe 4 :

Ihm glänzte die Locke silberweiß.

59. Begeistert, dans une inspiration prophétique.

60. Sechs Kronen. La prophétie s'accomplit. Les six filles de Rodolphe épousèrent en effet six princes souverains, dont trois avaient le titre de roi.

61. Und glänzen :c. Glänzen dépend aussi de mögen, qui, dans cette ellipse, a pour sujet „die spätsten Geschlechter.“

62. Als dächt' er vergangener Zeiten. Voy. § 294, 3°, et § 237, 3°.

63. Da er ..., da ergreift ihn :c. Voy. plus haut, p. 125, note 42. — Der Worte Bedeuten, *le sens* (littér. *le signifier*) *des paroles*. Voy. § 239.

64. Das göttliche Walten, *la conduite, les voies* (littér. *le gouverner*) *de la Providence*, qui avait récompensé, suivant la prédiction du prêtre, la piété de Rodolphe, en l'élevant aux suprêmes honneurs.

Das Eleusische Fest[1].

Windet zum Kranze die goldenen Aehren,
Flechtet auch blaue Cyanen[2] hinein!
Freude soll jedes Auge verklären[3],
Denn die Königin ziehet ein[4],
Die Bezähmerin wilder Sitten,
Die den Menschen zum Menschen gesellt,
Und in friedliche, feste Hütten
Wandelte das bewegliche Zelt[5].

Scheu in des Gebirges Klüften
Barg der Troglodyte[6] sich;
Der Nomade ließ die Triften[7]
Wüste liegen, wo er strich.
Mit dem Wurfspieß, mit dem Bogen
Schritt der Jäger durch das Land;
Weh dem Fremdling, den die Wogen
Warfen an den Unglücksstrand[8]!

Und auf ihrem Pfad begrüßte,
Irrend nach des Kindes Spur[9],
Ceres die verlassne Küste[10].
Ach, da grünte keine Flur!
Daß sie hier vertraulich weile[11],
Ist kein Obdach ihr gewährt;
Keines Tempels heitre Säule[12]
Zeuget, daß man Götter ehrt.

Keine Frucht der süßen Aehren
Lädt zum reinen Mahl sie ein:
Nur[13] auf gräßlichen Altären
Dorret menschliches Gebein[14].
Ja, so weit sie wandernd kreiste[15],
Fand sie Elend überall,
Und in ihrem großen Geiste
Jammert sie des Menschen Fall[16].

„Find' ich so den Menschen wieder,
Dem wir unser Bild geliehn[17],
Dessen schöngestalte Glieder
Droben im Olympus blühn[18]?
Gaben wir ihm zum Besitze
Nicht der Erde Götterschooß[19],
Und auf seinem Königssitze
Schweift er elend, heimatlos?

Fühlt kein Gott mit ihm Erbarmen[20]?
Keiner aus der Sel'gen Chor
Hebet ihn mit Wunderarmen[21]
Aus der tiefen Schmach empor?
In des Himmels sel'gen Höhen
Rühret sie nicht fremder Schmerz[22]:
Doch der Menschheit Angst und Wehen
Fühlet mein gequältes Herz.

Daß der Mensch zum Menschen werde[23],
Stift' er einen ew'gen Bund

Gläubig mit der frommen Erde[24],
Seinem mütterlichen Grund,
Ehre das Gesetz der Zeiten[25]
Und der Monde heil'gen Gang[26],
Welche still gemessen schreiten
Im melodischen Gesang[27]."

Und den Nebel[28] theilt sie leise,
Der den Blicken sie verhüllt;
Plötzlich in der Wilden Kreise
Steht sie da, ein Götterbild[29].
Schwelgend bei dem Siegesmahle
Findet sie die rohe Schaar,
Und die blutgefüllte Schale
Bringt man ihr zum Opfer dar[30].

Aber schaudernd, mit Entsetzen
Wendet sie sich weg und spricht:
"Blut'ge Tigermahle netzen
Eines Gottes Lippen nicht.
Reine Opfer will er haben,
Früchte, die der Herbst beschert,
Mit des Feldes frommen Gaben
Wird der Heilige[31] verehrt."

Und sie nimmt die Wucht des Speeres[32]
Aus des Jägers rauher Hand;
Mit dem Schaft des Mordgewehres
Furchet sie den leichten Sand[33],

Nimmt von ihres Kranzes Spitze[34]
Einen Kern, mit Kraft gefüllt,
Senkt ihn in die zarte Ritze,
Und der Trieb des Keimes[35] schwillt.

Und mit grünen Halmen schmücket
Sich der Boden alsobald,
Und, so weit das Auge blicket,
Wogt es wie ein goldner Wald.
Lächelnd segnet sie die Erde,
Flicht der ersten Garbe Bund,
Wählt den Feldstein sich zum Herde[36],
Und es spricht der Göttin Mund:

„Vater Zeus[37], der über alle[38]
Götter herrscht in Aethers Höhn[39],
Daß dies Opfer dir gefalle[40],
Laß ein Zeichen jetzt geschehn!
Und dem unglückselgen Volke,
Das dich, Hoher, noch nicht nennt,
Nimm hinweg des Auges Wolke,
Daß es seinen Gott erkennt[41]!“

Und es hört der Schwester Flehen
Zeus[42] auf seinem hohen Sitz;
Donnernd[43] aus den blauen Höhen
Wirft er den gezackten Blitz.
Prasselnd fängt es an zu lohen,
Hebt sich wirbelnd vom Altar[44],

Und darüber schwebt in hohen
Kreisen sein geschwinder Aar[45].

Und gerührt[46] zu der Herrscherin Füßen
Stürzt sich der Menge freudig Gewühl[47],
Und die rohen Seelen zerfließen[48]
In der Menschlichkeit erstem Gefühl,
Werfen von sich die blutige Wehre[49],
Öffnen den düstergebundenen[50] Sinn,
Und empfangen die göttliche Lehre
Aus dem Munde der Königin.

Und von ihren Thronen steigen
Alle Himmlischen herab,
Themis[51] selber führt den Reigen[52],
Und mit dem gerechten Stab
Mißt sie Jedem seine Rechte,
Setzet selbst der Grenze Stein,
Und des Styx verborgne Mächte
Ladet sie zu Zeugen ein[53].

Und es kommt der Gott der Esse[54],
Zeus erfindungsreicher Sohn[55],
Bildner künstlicher Gefäße,
Hochgelehrt[56] in Erz und Thon.
Und er lehrt die Kunst der Zange
Und der Blasebälge Zug[57];
Unter seines Hammers Zwange
Bildet sich zuerst der Pflug.

Und Minerva, hoch vor Allen
Ragend mit gewicht'gem Speer[58],
Läßt die Stimme mächtig schallen[59]
Und gebeut[60] dem Götterheer.
Feste Mauern will sie gründen[61],
Jedem Schutz und Schirm zu sein,
Die zerstreute Welt zu binden[62]
In vertraulichem Verein.

Und sie lenkt die Herrscherschritte[63]
Durch des Feldes weiten Plan[64],
Und an ihres Fußes Tritte
Heftet sich der Grenzgott an[65].
Messend führet sie die Kette[66]
Um des Hügels grünen Saum;
Auch des wilden Stromes Bette
Schließt sie in den heil'gen Raum[67].

Alle Nymphen, Dreaden[68],
Die der schnellen Artemis[69]
Folgen auf des Berges Pfaden,
Schwingend ihren Jägerspieß[70],
Alle kommen, alle legen
Hände an[71], der Jubel schallt,
Und von ihrer Aexte Schlägen
Krachend stürzt der Fichtenwald.

Auch aus seiner grünen Welle
Steigt der schilfbekränzte Gott[72],

Wälzt den schweren Floß zur Stelle[73]
Auf der Göttin[74] Machtgebot;
Und die leichtgeschürzten Stunden[75]
Fliegen ans Geschäft gewandt,
Und die rauhen Stämme runden
Zierlich sich in ihrer Hand.

Auch den Meergott[76] sieht man eilen;
Rasch mit des Tridentes Stoß
Bricht er die granitnen Säulen
Aus dem Erdgerippe[77] los.
Schwingt sie in gewalt'gen Händen
Hoch, wie einen leichten Ball,
Und mit Hermes, dem Behenden[78],
Thürmet er der Mauern Wall.

Aber aus den goldnen Saiten
Lockt Apoll die Harmonie
Und das holde Maß der Zeiten
Und die Macht der Melodie[79].
Mit neunstimmigem Gesange
Fallen die Kamönen ein[80];
Leise nach des Liedes Klange
Füget sich der Stein zum Stein[81].

Und der Thore weite Flügel[82]
Setzet mit erfahrner Hand
Cybele und fügt die Riegel
Und der Schlösser festes Band[83].

Schnell durch rasche Götterhände
Ist der Wunderbau vollbracht[84],
Und der Tempel heitre Wände[85]
Glänzen schon in Festespracht.

Und mit einem Kranz von Myrten
Naht die Götterkönigin[86],
Und sie führt den schönsten Hirten
Zu der schönsten Hirtin hin.
Venus mit dem holden Knaben[87]
Schmücket selbst das erste Paar,
Alle Götter bringen Gaben
Segnend[88] den Vermählten dar[89].

Und die neuen Bürger ziehen,
Von der Götter sel'gem Chor
Eingeführt, mit Harmonien[90]
In das gastlich offne Thor[91];
Und das Priesteramt verwaltet
Ceres am Altar des Zeus,
Segnend ihre Hand gefaltet[92],
Spricht sie zu des Volkes Kreis:

„Freiheit[93] liebt das Thier der Wüste,
Frei im Äther herrscht der Gott,
Ihrer Brust gewalt'ge Lüste
Zähmet das Naturgebot;
Doch der Mensch in ihrer Mitte
Soll sich an den Menschen reihn,

Und allein durch seine Sitte
Kann er frei und mächtig sein."

Windet zum Kranze die goldenen Ähren,
Flechtet auch blaue Cyanen hinein!
Freude soll jedes Auge verklären;
Denn die Königin ziehet ein [94],
Die uns die süße Heimat gegeben [95],
Die den Menschen zum Menschen gesellt [96].
Unser Gesang soll sie festlich erheben [97],
Die beglückende Mutter der Welt [98]!

NOTES.

1. Cet hymne parut d'abord, sous le titre de *Bürgerlied*, dans l'*Almanach des Muses* de 1799. Schiller l'a composé, selon toute apparence, vers la fin d'août et au commencement de septembre 1798; mais le sujet, le plan du poëme l'occupait déjà depuis plusieurs années. — On fêtait à Athènes, en l'honneur de Cérès, outre les *Thesmophories*, les *grandes* et les *petites Éleusinies*. Les grandes se célébraient tous les ans et duraient neuf jours. Le jour le plus solennel était le sixième. On portait en procession d'Athènes à Éleusis, par la voie sacrée, la statue d'Iacchos, du fils de Déméter (Cérès), couronnée de myrte. Notre poëme, dans la pensée de l'auteur, serait comme un hymne qui aurait été chanté dans cette solennité. Il se divise en deux parties, de douze strophes trochaïques chacune, séparées par une strophe dactylique. La première et la dernière du poëme sont aussi dactyliques. Ces strophes, d'un mètre différent, sont comme la partie

du chœur dans le chant, et ont un caractère plus lyrique. Les autres se rapprochent davantage du ton épique. Les douze strophes de la première partie célèbrent l'invention de l'agriculture, et nous représentent l'homme quittant la vie nomade pour vivre en société et dans des demeures fixes; la seconde partie, également composée, comme nous l'avons dit, de douze strophes, chante le développement et les progrès de la civilisation, des arts et des sciences, considérés comme le fruit naturel de la nouvelle vie adoptée par les hommes.

2. Cyanen, *bluets*, fleurs qui poussent dans les champs de blé. Les couronnes de Cérès étaient ordinairement composées d'épis et de pavots.

3. Soll verklären forme un impératif composé. Voyez § 250, 1.

4. Die Königin, *la reine*, Cérès, à qui l'on attribuait l'invention de l'agriculture, et, par suite, les progrès de la civilisation. Les Grecs l'appelaient Δημήτηρ θεσμοφόρος, épithète que Virgile (*Æn.*, IV, 58) a traduite littéralement *Legiferæ Cereri*.

5. Das bewegliche Zelt, *la tente mobile* des peuples nomades, chasseurs et bergers.

6. Der Troglodyte (en grec τρωγλοδύτης, de τρώγλη et δύω), le *Troglodyte*, mot qui signifie littéralement *qui habite des trous, des cavernes*. Hérodote (IV, 183) désigne particulièrement par ce nom une tribu d'Éthiopiens.

7. Triften, *pacages*, *pâturages*, mot dérivé de treiben, *mener paître*.

8. Weh dem Fremdling ꝛc. Voy. § 306, 3°.

> Kein Fremder nahet glücklich unserm Ufer;
> Von Alters her ist ihm der Tod gewiß,

dit le roi Thoas, dans l'*Iphigénie en Tauride* de Goethe (act. I, sc. 3). M. Viehoff cite ici la phrase suivante de la

dernière lettre de Schiller über die äſthetiſche Erziehung: „Ein gaſtlicher Herd raucht nun dem Fremdlinge an der gefürchteten Küſte, wo ihn ſonſt nur der Mord empfing.“

9. Auf ihrem Pfad, littér. *sur son sentier, sur sa route*, dans ses courses pour retrouver Proserpine, sa fille, que Pluton avait enlevée. Voy. le poëme de Schiller intitulé: Klage der Ceres.

10. La légende mythologique conduit Cérès chez Célée, roi d'Éleusis, de qui elle reçoit l'hospitalité. En récompense, elle enseigne à Triptolème, fils de Célée, l'art de l'agriculture, et lui donne la semence du froment, avec ordre de la répandre dans toutes les contrées, et de faire participer tous les hommes à ce bienfait du ciel.

11. Daß ſie ... weile, *pour qu'elle demeure, qu'elle puisse demeurer.*

12. Keines Tempels heitre Säule. La même épithète revient plus bas:

Und der Tempel heitre Wände
Glänzen ſchon in Feſtes Pracht.

Dans la pièce intitulée die Götter Griechenlands, le poëte exprime d'une autre façon ce caractère de sereine beauté qui distinguait l'architecture grecque:

Eure Tempel lachten gleich Paläſten.

13. „Nur, dit M. Viehoff, hat keine glückliche Stellung,“ et la remarque est juste, car la particule ne se rapporte pas à Altären, mais à la proposition tout entière.

14. Menſchliches Gebein, les ossements des victimes qu'on avait sacrifiées aux dieux.

15. So weit ſie ... kreiſte. Voy. § 294 fin. On voit par cet exemple que la remarque ne s'applique pas uniquement aux adverbes de temps.

16. Des Menſchen Fall, *la chute de l'homme.* Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne faut pas prendre ici le mot *chute*

dans le sens chrétien, c'est plutôt la *décadence;* elle gémit de voir l'homme tombé si bas.

17. Gelieh'n. Voy. § 251, 3°. — M. Viehoff fait remarquer avec raison que cette croyance que l'homme est fait à l'image de Dieu, n'est pas uniquement biblique. Ovide (*Met.*, I, 83) dit, en parlant du fils de Japet, de Prométhée, façonnant l'homme :

Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.

18. Schöngeſtalte pour ſchöngeſtaltete. Voy. sur cette forme abrégée, p. 59, note 19. — Im Olympus, c'est-à-dire, dans la personne des dieux de l'Olympe, qui avaient tous la forme humaine et, pour la plupart, une idéale beauté.

19. Der Erde Götterſchooß, *le sein divin de la terre.* Le génitif a de même une valeur d'adjectif dans le composé qui termine le vers suivant : Königsſitz, *siége de roi, royal séjour.* — Cet emploi du génitif en composition est encore plus frappant dans l'alliance de mots suivante : Des Lichtes Himmelsfackel (*Chant de la cloche*), « le céleste flambeau de la lumière. »

20. Fühlt kein Gott mit ihm Erbarmen? littér. *aucun dieu ne sent-il pitié avec lui?* c'est-à-dire, *n'a-t-il pitié de lui?* La préposition mit forme un grand nombre d'idiotismes en allemand.

21. Mit Wunderarmen, *avec ses bras merveilleux, tout-puissants.*

22. Rühret ſie nicht fremder Schmerz. Ce sont les dieux d'Epicure, de Lucrèce (V, 83 et VI, 57) et d'Horace :

... Namque deos didici *securum* agere *ævum.*
(Sat., I, 5, 101).

23. Daß der Menſch zum Menſchen werde, *pour que l'homme devienne homme, accomplisse le vœu, atteigne à la perfection de sa nature.* Nous avons vu de fréquents exemples

de cet emploi de zu avec werden, pour marquer un changement, un état auquel un objet aboutit.

24. M. Viehoff explique très-bien l'adverbe gläubig par vertrauensvoll et l'adjectif fromm par nicht falsch, des Menschen Vertrauen nicht täuschend.

25. Das Gesetz der Zeiten, *la loi des temps*, le cours régulier des saisons.

26. Der Monde, *des lunes*, c'est-à-dire ici des diverses planètes, comme le montre le développement contenu dans les deux vers suivants. — Il appelle leur marche: *sainte*, heilig, parce que les anciens considéraient les astres, et en particulier le soleil et la lune, comme des êtres divins, dont le cours était réglé par de divines lois, etc.

27. Im melodischen Gesang. Voy. ce qui est dit, dans le *Songe de Scipion*, de l'harmonie des sphères. M. Viehoff fait observer avec raison que harmonischen serait peut-être ici plus juste que melodischen.

28. Den Nebel, ce brouillard, ce nuage, où les dieux s'enveloppent, chez les poëtes anciens, pour se dérober aux regards, et dont ils couvrent aussi leurs favoris.

29. Ein Götterbild. Remarquez cet emploi de l'article indéfini ein précédant un substantif en apposition. Nous avons vu d'autres appositions commençant par l'article défini der, die, das.

30. Rien ici ne dit expressément qu'il s'agisse d'un sacrifice humain, mais le sens est déterminé par le troisième vers de la strophe suivante: Blut'ge Tigermahle netzen ꝛc., et par le souvenir de la quatrième strophe: Nur auf gräßlichen Altären ꝛc.

31. Der Heilige, *le saint*, *l'être saint*, *divin*.

32. Die Wucht des Speeres, *le poids de la lance*, périphrase poétique, équivalente à *la lance pesante*. Dans le *Chant de la cloche*, Schiller a dit: Der Erde Wucht.

33. Den leichten Sand. Il est possible que le poëte veuille

faire allusion au sol léger de l'Attique, c est-à-dire, de la contrée qui, d'après la mythologie, fut le théâtre de la légende célébrée dans cet hymne.

34. Von ihres Kranzes Spitze. L'expression manque peut-être de netteté. Il veut parler de la partie supérieure de sa couronne d'épis. La déesse prend un grain dans une des pointes, au haut d'un des épis de sa couronne. Pour exprimer clairement cette idée «*de l'une des pointes*,» il aurait fallu l'article indéfini : von einer Spitze.

35. Der Trieb (de treiben) des Keimes, littér. *la pousse du germe*, c'est-à-dire, comme l'explique M. Viehoff, der Schößling, der sich aus dem Keim entwickelt.

36. Wählt den Feldstein sich zum Herde, *se choisit la pierre du champ pour foyer, pour autel.*

37. Vater Zeus (Ζεύς). Jupiter est frère de Cérès (voy. le commencement de la strophe suivante); mais elle l'appelle Vater, comme père des dieux et des hommes.

38. Über alle et à l'autre vers Götter. On évite généralement dans la poésie allemande de placer l'adjectif à la fin du vers et à la rime, en rejetant son substantif au vers suivant. Schiller s'écarte quelquefois de cet usage, ou, si l'on veut, de cette règle. Lorsque l'adjectif a un sens frappant, important, qu'il faut relever, cette licence, comme le fait observer M. Viehoff, et il en cite des exemples, peut être une beauté. Il n'en est pas de même, lorsque c'est un déterminatif insignifiant, comme ici alle.

39. Der ... herrscht ɔc. Voy. § 220, 1°.

40. Daß dies Opfer dir gefalle. Cette proposition dépend de Zeichen, qui est au vers suivant.

41. Daß es seinen Gott erkennt, *pour qu'il reconnaisse son dieu.* Nous rendons, comme l'on voit, par le subjonctif l'indicatif allemand.

42. Es hört ... Zeus. Voy. § 222, III.

43. Donnernd ɔc. C'est le signe que Cérès lui a demandé. Le tonnerre et les éclairs dans un ciel bleu et serein

étaient regardés comme un des augures les plus significatifs. C'est tantôt un présage favorable, comme au neuvième livre de l'*Énéide* de Virgile (v. 630):

> Audiit, et cœli genitor de parte serena
> Intonuit lævum;

tantôt un présage funeste, comme au premier livre des *Géorgiques* (v. 487):

> Non alias cœlo ceciderunt plura sereno
> Fulgura.

44. Hebt ſich ... vom Altar. C'est, avec moins de hardiesse d'expression, la même image que dans le vers suivant de Virgile (*Georg.*, IV, 379):

> ... Panchæis *adolescunt* ignibus aræ.

45. Sein geſchwinder Aar, *l'aigle*, l'oiseau consacré à Jupiter.

46. Und gerührt ꝛc. Le mètre change. C'est la strophe dactylique dont nous avons parlé, qui sépare les deux parties du poëme. Dans les douze strophes qui suivent celle-ci, le poëte décrit et célèbre les progrès de la civilisation, qui sont, comme nous l'avons dit, la conséquence du bienfait de Cérès, raconté dans la première partie.

47. Freudig Gewühl. Voy. § 26, Rem. II.

48. Zerfließen, littér. *se liquéfient, se fondent.* C'est une métaphore très-fréquente en allemand et qui s'explique très-bien par l'emploi qu'on fait de ce même mot dans le sens physique, quand on dit: in Thränen zerfließen, et de même en français: *fondre en larmes.*

49. Wehr ou Wehre, mot abstrait, signifiant proprement *défense* (*armée*), et par extension *armes défensives, armes* en général.

50. Düſtergebunden, littér. *lié sombre, lié d'une manière sombre*, c'est-à-dire, *fermé à la lumière.*

51. Themis, *Thémis*, la déesse du droit et de la justice. Elle vient établir sur la terre le premier fondement de la société humaine, la première conséquence de l'agriculture, le droit de propriété.

52. Den Reigen (ou Reihen, que nous avons vu ailleurs), littér. *la danse, le chœur céleste.*

53. Und des Styx ꝛc., littér. *et elle invite à témoins, elle prend à témoin les puissances cachées du Styx*, c'est-à-dire, *les déités du Styx.* Le serment le plus inviolable pour les dieux était, comme l'on sait, celui qu'ils prêtaient par le Styx, fleuve des enfers.

54. Eſſe, *foyer (d'une forge), fournaise.* La périphrase „der Gott der Eſſe" désigne Vulcain.

55. Zeus erfindungsreicher Sohn. Vulcain était fils de Jupiter et de Junon. Homère l'appelle κλυτοτέχνης, *fameux par son art*, et dit qu'il travaille *avec un esprit savant, avec une merveilleuse industrie*, εἰδυίῃς πραπίδεσσι.

56. Hochgelehrt. M. Viehoff blâme cette épithète, et lui trouve même ici une couleur comique.

57. Die Kunſt der Zange, *l'art de la tenaille, l'art de manier les tenailles.* — Der Blaſebälge Zug, littér. *le trait, l'aspiration, l'haleine des soufflets.* Zug est dérivé du verbe ziehen, *tirer.*

58. Mit gewicht'gem Speer. C'est l'ἔγχος βριθὺ, μέγα, στιβαρὸν, qu'Homère lui met dans la main (voy., par exemple, *Iliade*, V, 745). — L'adjectif gewichtig est dérivé de la même racine que le substantif Wucht, que nous avons vu plus haut dans la périphrase „die Wucht des Speeres."

59. Läßt ... ſchallen. Nous avons déjà dit que laſſen suivi d'un infinitif a le sens du français *faire.*

60. Gebeut, de gebieten. Voy. § 78, Rem.

61. Feſte Mauern will ſie gründen. Les anciens ne représentent pas Minerve comme la fondatrice des cités; mais

son attribut de *protectrice de la cité* (πολιοῦχος), et sa qualité de *déesse du conseil et de la sagesse* nous amènent très-naturellement au rôle que lui donne ici le poëte.

62. Die zerſtreute Welt, *le monde dispersé*, c'est-à-dire, *les hommes encore dispersés et nomades.* — Zu binden, et au vers précédent zu ſein. Voy. § 238 fin, Rem.

63. Die Herrſcherſchritte, *ses pas dominateurs.* Les Allemands, de même que les Latins et les Grecs, se contentent souvent de l'article et omettent l'adjectif pronominal possessif là où nous sommes forcés de l'exprimer.

64. Plan, *plan, plaine, surface (unie).*

65. Der Grenzgott, *le dieu des limites*, que les Latins adoraient sous le nom de *dieu Terme, Terminus.* — Heftet ſich an ihres Fußes Tritte, *s'attache aux pas de son pied*, c'est-à-dire, *la suit de près.*

66. Die Kette, *la chaîne* (de l'arpenteur), qui sert à mesurer le terrain. — Il ne s'agit plus ici, comme dans la première strophe de la seconde partie, de la délimitation des propriétés particulières, mais de l'enceinte des villes, des frontières des États.

67. In den heil'gen Raum. Les enceintes, les frontières étaient inviolables et sacrées.

68. Oreaden, *Oréades* ou *Nymphes des montagnes*, en grec Ὀρειάδες, de ὄρος, montagne.

69. Artemis, *Artémis*, nom grec de Diane, déesse de la chasse, fille de Jupiter et de Latone, et sœur d'Apollon.

70. Schwingend ꝛc. Voy. § 179, III.

71. Alle legen Hände an, *toutes mettent les mains, la main à (l'œuvre).* C'est à cause de leur séjour habituel, parce qu'elles parcourent les forêts et les montagnes que le poëte les emploie ici à ce travail.

72. Der ſchilfbekränzte Gott, *le dieu couronné de roseaux*, c'est-à-dire, le dieu du fleuve.

73. Den ſchweren Floß, *le lourd radeau ;* il s'agit, comme on le voit surtout par les deux derniers vers de la strophe,

des arbres, des pièces de charpente qu'on emploie à la construction des maisons. — Zur Stelle, *à la place* (où l'on bâtit la ville).

74. Der Göttin, *de Minerve*, qui préside à ce travail.

75. Die leichtgeschürzten Stunden, *les Heures*, les déesses qui président aux heures, aux saisons. Elles sont aussi personnifiées dans Homère, dans Ovide, etc. Leur fonction était d'atteler le char de Jupiter, du Soleil, d'ouvrir les portes du ciel, etc. — Leichtgeschürzt, littér. *légèrement retroussé*; geschürzt traduit l'épithète latine *succinctus*.

76. Den Meergott, *le dieu de la mer, Neptune*, à qui Homère donne l'attribut d'Ἐνοσίχθων, *celui qui ébranle la terre*. On dirait que le rôle que lui assigne ici Schiller est comme un développement de cette épithète prise dans un autre sens que celui qu'elle a dans Homère. Au reste, la mythologie nous représente Neptune bâtissant avec Apollon les murs de Troie.

77. Erdgerippe, proprement *la charpente osseuse de la terre*.

78. Hermes, *Hermès, Mercure*. Nulle part les traditions de la fable ne le représentent comme fondateur de villes. M. Viehoff se demande si c'est à sa qualité de dieu du commerce qu'il doit la fonction que lui donne ici le poëte. — Dem Behenden. Voy. § 318, 1°.

79. Schiller, dans la première moitié de la strophe, a réuni, comme le fait observer M. Viehoff, les trois éléments principaux de la musique, l'*harmonie* ou l'accord des sons, le *rhythme*, *la mesure des temps*, comme il l'appelle, et la *mélodie*, l'agréable et régulière succession des sons.

80. Die Kamönen, *Camœnæ*, les neuf *Muses*. Leur nombre explique l'épithète du vers précédent : mit neunstimmigem Gesange. — Fallen ... ein, littér. *tombent, entrent dans (le chant)*, joignent leurs voix aux accords de la lyre d'Apollon.

81. Füget sich &c., comme s'élevèrent les murs de Thèbes, aux sons de la lyre d'Amphion :

Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quo vellet. (Horace, *Art poët.*, 394.)

82. Flügel, *battant* (littér. *aile*) d'une porte.

83. Cybele, Cybèle, mère des dieux, symbole de la fécondité de la nature. — On la représentait ordinairement avec une couronne de murailles, et c'est sans doute cet attribut, comme le remarque M. Viehoff, qui a donné au poëte l'idée de faire clore par elle les murs de la ville.

84. Vollbracht. Voy. § 109, III.

85. Heitre Wände. Voy. plus haut, p. 138, note 12.

86. Die Götterkönigin, *la reine des dieux*, Junon. Elle présidait aux mariages et aux enfantements. Les Romains l'adoraient, dans cette dernière qualité, sous le nom de *Lucine*. Au quatrième livre de l'Énéide, Didon lui offre un sacrifice, comme à la déesse du mariage :

Cui vincla jugalia curæ (*Æn.*, IV, 59).

Elle sacrifie en même temps à Cérès, *Legiferæ Cereri*. La stabilité des mariages peut aussi être considérée comme une conséquence naturelle de la vie agricole, qui attache les hommes, les familles à des demeures fixes.

87. Mit dem holden Knaben, l'Amour ou Cupidon, fils de Vénus.

88. Au lieu de „segnend," on lisait dans l'*Almanach des Muses* „reiche," épithète se rapportant à Gaben.

89. Dans une pièce antérieure à celle-ci, intitulée der Spaziergang, *la Promenade* (1795), Schiller avait exprimé plus brièvement cette intervention bienfaisante des dieux, qu'il a décrite dans les dix strophes qui précedent. Il énumère ainsi leurs présents :

Nieder steigen vom Himmel die seligen Götter und nehmen
In dem geweihten Bezirk festliche Wohnungen ein;

Herrliche Gaben bescherend, erscheinen sie: Ceres vor Allen
Bringet des Pfluges Geschenk, Hermes den Anker herbei,
Bachus die Traube, Minerva des Ölbaums grünende Reiser,
Auch das kriegrische Roß führet Poseidon heran,
Mutter Cybele spannt an des Wagens Deichsel die Löwen,
In das gastliche Thor zieht sie als Bürgerin ein.

90. Mit Harmonien, littér. *avec des harmonies*, au son de la musique, des voix, des lyres, etc.

91. In das gastlich offne Thor. Voyez le dernier vers de la citation du Spaziergang (note 89).

92. Segnend ihre Hand gefaltet, sur cette espèce de participe absolu, voy. § 292, II. M. Vielhoff fait au sujet de ce vers la remarque suivante: „Der Gestus des Segnenden ist doch Ausbreitung des Armes und der Hand; das Falten der Hände scheint mir hier um so weniger passend, als Ceres im Folgenden nicht betend, sondern lehrend erscheint.“

93. Freiheit ꝛc. Ce discours que Cérès adresse aux hommes qu'elle a réunis en société, renferme comme la morale de tout le poëme. Les bêtes du désert, les bêtes sauvages, vivent indépendantes. Les dieux n'ont pas besoin non plus des liens sociaux, des institutions sociales; il suffit que chacun d'eux, pour être heureux et parfait, obéisse aux lois de sa nature, et il y obéit nécessairement et fatalement. Mais l'homme, qui, dans l'échelle des êtres, est placé entre ces deux degrés (in ihrer Mitte), entre le dieu et la bête, a besoin de s'unir à ses semblables, pour cesser d'être sauvage, pour arriver à la civilisation, et par suite à la vraie liberté, qui consiste dans l'empire de la raison sur les sens, et pour acquérir cette puissance qui manque à l'homme quand il vit seul et abandonné à lui-même, et qu'il ne peut trouver que dans la réunion de toutes les forces individuelles (frei und mächtig). — On trouvera peut-être que, pour un premier enseignement adressé aux hommes à peine sortis de la vie sauvage, ce sont des idées bien élevées et surtout bien abstraites.

94. Ici recommence le chant du chœur. Ces quatre premiers vers sont la répétition de la première moitié de la première strophe.

95. Gegeben. Voy. § 251, 3°.

96. Die den Menschen ꝛc. Encore un vers de la première strophe.

97. Soll ... erheben. Voy. § 250, I.

98. On a remarqué qu'il y avait une assez grande analogie entre quelques parties de ce poëme de Schiller et la scène suivante du *Prométhée délivré* (der entfesselte Prometheus) de Herder. Nous la citons ici, parce qu'elle peut donner lieu à une comparaison intéressante :

Ceres-Demeter, mit einem Ährenkranze geschmückt, in einem Gefolge von Schnittern und Schnitterinnen.

Chöre der Schnitter und Schnitterinnen.

Ährenbekränzte Göttin,
Mutter der Sterblichen, Dank dir
Für den goldenen Samen,
Für die reichste der Ernten,
Für das erquickende Brod.

Wechselnde Stimmen.

Unter Lerchengesange
Streuten wir munter die Saaten,
Unter Nachtigaltönen
Sproßten sie grünend hervor.

Unter dem Schlage der Wachtel,
Unter Freudegesängen,
Unter Gesängen der Liebe
Führten wir jauchzend sie heim.

Chor.

Ährenbekränzte Göttin,
Mutter der Sterblichen, Dank dir

Für den goldenen Samen,
Für die reichste der Ernten,
Für das erquickende Brod.

Ceres-Demeter (nahend dem Prometheus).

Seit meine Tochter mir vom Untergott
Entrissen ward, und keiner der Himmlischen
Auf meine Klagen achtete, den Schmerz
Der Mutter Niemand fühlte: da verließ
Ich traurig den Olymp, und wandte mich
Zu deinen Menschen; hülfreich dir, Prometheus,
Zu deinem großen Werk. Ich lehrte sie,
Die edeln Saaten säen und erziehn.
Entwöhnend sie von Blut und Streifereien,
Gewährt' ich ihnen Eigenthum und Recht.
Ich lehrte sie auf jede Jahreszeit,
Auf jede Hora merken, bildete
Des Weltalls Ordnung ihnen thätig ein.
Dann baut' ich ihnen väterliche Hütten
Und labete (so tröstet sich, beraubt
Der eignen süßen Tochter, eine Mutter
An fremden Kindern), also labt' ich mich
An ihren Mutterfreuden, sah in jeder
Jetzt neubegrabnen, jetzt aufgrünenden
Fröhlichen Saat, Proserpina, mein Kind —
Auch süß ist's, für die Menschen sorgen, wirken,
Mit ihnen leiden, hoffen und sich freun!
Nimm diesen Ährenkranz, Prometheus!

Prometheus.

Er
Gebühret deiner Mutterſorge. Komm,
Königin, und theile sie mit mir.
(Sie setzt sich zu ihm nieder.)

Das Lied von der Glocke[1].

Vivos voco. Mortuos plango. Fulgura frango.

Fest gemauert in der Erden
Steht die Form, aus Lehm gebrannt[2].
Heute muß die Glocke werden!
Frisch, Gesellen, seid zur Hand[3]!
Von der Stirne heiß
Rinnen muß der Schweiß,
Soll das Werk den Meister loben[4];
Doch der Segen kommt von oben.

Zum Werke[5], das wir ernst bereiten,
Geziemt sich wohl ein ernstes Wort;
Wenn gute Reden sie begleiten,
Dann fließt die Arbeit munter fort.
So laßt uns jetzt mit Fleiß betrachten[6],
Was durch die schwache Kraft entspringt;
Den schlechten Mann muß man verachten.
Der nie bedacht[7], was er vollbringt.
Das ist's ja, was den Menschen zieret,
Und dazu ward ihm der Verstand[8],
Daß[9] er im innern Herzen spüret,
Was er erschafft mit seiner Hand.

Nehmet Holz vom Fichtenstamme,
Doch recht trocken laßt es sein[10],

Daß[11] die eingepreßte Flamme
Schlage zu dem Schwalg hinein[12].
Kocht des Kupfers Brei!
Schnell das Zinn herbei[13],
Daß die zähe Glockenspeise[14],
Fließe nach der rechten Weise!

Was in des Dammes tiefer Grube[15]
Die Hand mit Feuers Hülfe baut,
Hoch auf des Thurmes Glockenstube[16],
Da[17] wird es von uns zeugen[18] laut.
Noch dauern wird's in späten Tagen
Und rühren vieler Menschen Ohr,
Und wird mit dem Betrübten klagen
Und stimmen zu der Andacht Chor[19].
Was unten tief[20] dem Erdensohne
Das wechselnde Verhängniß bringt,
Das schlägt an die metallne Krone[21],
Die es erbaulich weiter klingt.

Weiße Blasen seh' ich springen,
Wohl! die Massen sind im Fluß[22].
Laßt's mit Aschensalz durchdringen[23],
Das befördert schnell den Guß.
Auch vom Schaume rein
Muß die Mischung sein[24],
Daß vom reinlichen Metalle[25]
Rein und voll die Stimme schalle.

Denn mit der Freude Feierklange
Begrüßt sie das geliebte Kind
Auf seines Lebens erstem Gange,
Den es in Schlafes Arm[26] beginnt:
Ihm ruhen noch im Zeitenschooße
Die schwarzen und die heitern Loose;
Der Mutterliebe zarte Sorgen
Bewachen seinen goldnen Morgen[27] —
Die Jahre fliehen pfeilgeschwind.
Vom Mädchen reißt sich stolz der Knabe,
Er stürmt ins Leben wild hinaus,
Durchmißt die Welt am Wanderstabe,
Fremd kehrt er heim ins Vaterhaus[28].
Und herrlich, in der Jugend Prangen,
Wie ein Gebild aus Himmelshöhn,
Mit züchtigen, verschämten Wangen
Sieht er die Jungfrau vor sich stehn.
Da faßt ein namenloses Sehnen[29]
Des Jünglings Herz, er irrt allein,
Aus seinen Augen brechen Thränen,
Er flieht der Brüder wilden Reihn[30].
Erröthend folgt er ihren[31] Spuren
Und ist von ihrem Gruß beglückt,
Das Schönste[32] sucht er auf den Fluren,
Womit[33] er seine Liebe schmückt.
O zarte Sehnsucht, süßes Hoffen,
Der ersten Liebe goldne Zeit[34],
Das Auge sieht den Himmel offen,

Es schwelgt das Herz in Seligkeit —
O daß sie ewig grünen bliebe[35],
Die schöne Zeit der jungen Liebe!

Wie sich schon die Pfeifen[36] bräunen!
Dieses Stäbchen tauch' ich ein,
Sehn wir's überglast[37] erscheinen,
Wird's[38] zum Gusse zeitig sein.
Jetzt, Gesellen, frisch!
Prüft mir das Gemisch[39],
Ob das Spröde mit dem Weichen[40]
Sich vereint zum guten Zeichen[41].

Denn, wo das Strenge mit dem Zarten,
Wo Starkes sich und Mildes[42] paarten,
Da gibt es einen guten Klang[43].
Drum prüfe, wer sich ewig bindet[44],
Ob sich das Herz zum Herzen findet[45]!
Der Wahn ist kurz, die Reu' ist lang.
Lieblich in der Bräute Locken
Spielt der jungfräuliche Kranz,
Wenn die hellen Kirchenglocken
Laden zu des Festes Glanz.
Ach! des Lebens schönste Feier[46]
Endigt auch den Lebensmai.
Mit dem Gürtel, mit dem Schleier[47]
Reißt der schöne Wahn entzwei[48].

Die Leidenschaft flieht,
Die Liebe muß bleiben;
Die Blume verblüht[49],
Die Frucht muß treiben;
Der Mann muß hinaus
Ins feindliche Leben[50],
Muß wirken und streben
Und pflanzen und schaffen,
Erlisten, erraffen[51],
Muß wetten und wagen,
Das Glück zu erjagen.

Da[52] strömet herbei die unendliche Gabe,
Es füllt sich der Speicher mit köstlicher Habe,
Die Räume wachsen, es dehnt sich das Haus,
Und drinnen waltet
Die züchtige Hausfrau,
Die Mutter der Kinder,
Und herrschet weise
Im häuslichen Kreise,
Und lehret die Mädchen
Und wehret[53] den Knaben,
Und reget ohn' Ende
Die fleißigen Hände,
Und mehrt den Gewinn
Mit ordnendem Sinn[54],
Und füllet mit Schätzen die duftenden Laden[55],
Und dreht um die schnurrende Spindel den Faden,
Und sammelt im reinlich geglätteten Schrein

Die schimmernde Wolle, den schneeigen Lein,
Und füget zum Guten den Glanz und den Schimmer[56]
Und ruhet nimmer.

Und der Vater mit frohem Blick,
Von des Hauses weitschauendem Giebel[57]
Überzählet sein blühend Glück[58],
Siehet der Pfosten ragende Bäume[59]
Und der Scheunen gefüllte Räume,
Und die Speicher, vom Segen gebogen[60],
Und des Kornes bewegte Wogen[61],
Rühmt sich mit stolzem Mund:
Fest, wie der Erde Grund,
Gegen des Unglücks Macht
Steht mir des Hauses Pracht!
Doch mit des Geschickes Mächten
Ist kein ew'ger Bund zu flechten,
Und das Unglück schreitet schnell[62].

Wohl! nun kann der Guß beginnen,
Schön gezacket ist der Bruch[63].
Doch bevor wir's[64] lassen rinnen
Betet einen frommen Spruch[65].
Stoßt den Zapfen aus[66]!
Gott bewahr' das Haus[67]!
Rauchend in des Henkels Bogen
Schießt's mit feuerbraunen Wogen[68].

Wohlthätig ist des Feuers Macht,
Wenn sie der Mensch bezähmt, bewacht,
Und was er bildet, was er schafft,
Das dankt er[69] dieser Himmelskraft;
Doch furchtbar wird die Himmelskraft,
Wenn sie der Fessel sich entrafft,
Einhertritt auf der eignen Spur,
Die freie Tochter der Natur[70].
Wehe, wenn sie losgelassen,
Wachsend ohne Widerstand,
Durch die volkbelebten Gassen
Wälzt den ungeheuren Brand!
Denn die Elemente hassen
Das Gebild[71] der Menschenhand.
Aus der Wolke
Quillt der Segen[72],
Strömt der Regen;
Aus der Wolke, ohne Wahl[73],
Zuckt der Strahl.
Hört ihr's wimmern[74] hoch vom Thurm?
Das ist Sturm[75]!
Roth, wie Blut,
Ist der Himmel;
Das ist nicht des Tages Glut!
Welch Getümmel
Straßen auf[76]!
Dampf wallt auf!
Flackernd steigt die Feuersäule[77]!

Durch der Straße lange Zeile
Wächst es[78] fort mit Windeseile;
Kochend, wie aus Ofens Rachen,
Glühn die Lüfte, Balken krachen,
Pfosten stürzen, Fenster klirren,
Kinder jammern, Mütter irren,
Thiere wimmern
Unter Trümmern;
Alles rennet, rettet, flüchtet,
Taghell ist die Nacht gelichtet[79];
Durch der Hände lange Kette
Um die Wette[80]
Fliegt der Eimer; hoch im Bogen
Spritzen Quellen Wasserwogen[81].
Heulend kommt der Sturm geflogen[82],
Der die Flamme brausend sucht.
Prasselnd in die dürre Frucht[83]
Fällt sie, in des Speichers Räume[84],
In der Sparren[85] dürre Bäume,
Und als wollte sie im Wehen[86]
Mit sich fort der Erde Wucht
Reißen in gewalt'ger Flucht[87],
Wächst sie in des Himmels Höhen
Riesengroß!
Hoffnungslos
Weicht der Mensch der Götterstärke,
Müßig sieht er seine Werke
Und bewundernd[88] untergehen.

Leergebrannt[89]
Ist die Stätte,
Wilder Stürme rauhes Bette[90].
In den öden Fensterhöhlen
Wohnt das Grauen,
Und des Himmels Wolken schauen
Hoch hinein.

Einen Blick
Nach dem Grabe
Seiner Habe
Sendet noch der Mensch zurück —
Greift fröhlich[91] dann zum Wanderstabe:
Was Feuers Wuth ihm auch geraubt[92],
Ein süßer Trost ist ihm geblieben,
Er zählt die Häupter seiner Lieben,
Und sieh! ihm fehlt kein theures Haupt.

In die Erd' ist's aufgenommen[93],
Glücklich ist die Form gefüllt;
Wird's auch schön zu Tage kommen,
Daß es Fleiß und Kunst vergilt[94]?
Wenn der Guß mißlang?
Wenn die Form zersprang[95]?
Ach, vielleicht, indem wir hoffen,
Hat uns Unheil schon getroffen.

Dem dunkeln Schooß der heil'gen Erde
Vertrauen wir der Hände That[96],

Vertraut der Sämann seine Saat
Und hofft, daß sie entkeimen werde
Zum Segen, nach des Himmels Rath.
Noch köstlicheren Samen bergen
Wir trauernd in der Erde Schooß[97]
Und hoffen, daß er aus den Särgen
Erblühen soll[98] zu schönerm Loos.

Von dem Dome[99],
Schwer und bang,
Tönt die Glocke
Grabgesang[100].
Ernst begleiten ihre Trauerschläge
Einen Wandrer auf dem letzten Wege[101].

Ach! die Gattin ist's[102], die theure[103],
Ach! es ist die treue Mutter,
Die der schwarze Fürst der Schatten
Wegführt aus dem Arm des Gatten,
Aus der zarten Kinder Schaar,
Die sie blühend ihm gebar[104],
Die sie an der treuen Brust
Wachsen sah mit Mutterlust —
Ach! des Hauses zarte Bande
Sind gelöst auf immerdar[105]:
Denn sie wohnt im Schattenlande,
Die des Hauses Mutter war[106];
Denn es fehlt ihr treues Walten,

Ihre Sorge wacht nicht mehr;
An verwaister[107] Stätte schalten
Wird die Fremde, liebeleer.

Bis die Glocke sich verkühlet,
Laßt die strenge Arbeit ruhn[108].
Wie im Laub der Vogel spielet,
Mag sich jeder gütlich thun[109].
Winkt der Sterne Licht,
Ledig aller Pflicht,
Hört der Bursch die Vesper schlagen[110];
Meister[111] muß sich immer plagen.

Munter[112] fördert[113] seine Schritte
Fern im wilden Forst der Wandrer
Nach der lieben Heimathütte.
Blökend ziehen heim die Schafe,
Und der Rinder
Breitgestirnte[114], glatte Schaaren
Kommen brüllend,
Die gewohnten Ställe füllend[115].
Schwer herein
Schwankt[116] der Wagen,
Kornbeladen;
Bunt von Farben[117],
Auf den Garben
Liegt der Kranz,
Und das junge Volk der Schnitter

Fliegt zum Tanz.
Markt und Straße werden stiller,
Um des Lichts gesell'ge Flamme
Sammeln sich die Hausbewohner,
Und das Stadtthor schließt sich knarrend.
Schwarz bedecket
Sich die Erde[118];
Doch den sichern Bürger schrecket
Nicht die Nacht,
Die den Bösen gräßlich wecket[119];
Denn das Auge des Gesetzes wacht.

Heil'ge Ordnung, segenreiche
Himmelstochter, die das Gleiche
Frei und leicht und freudig bindet[120],
Die der Städte Bau gegründet[121],
Die herein von den Gefilden
Rief den ungesell'gen Wilden,
Eintrat in der Menschen Hütten,
Sie gewöhnt zu sanften Sitten,
Und das theuerste der Bande
Web, den Trieb zum Vaterlande[122]!

Tausend fleiß'ge Hände regen,
Helfen sich[123] in munterm Bund,
Und in feurigem Bewegen[124]
Werden alle Kräfte kund[125].
Meister rührt sich und Geselle

Zu der Freiheit heil'gem Schutz;
Jeder freut sich seiner Stelle,
Bietet dem Verächter Trutz[126].
Arbeit ist des Bürgers Zierde,
Segen ist der Mühe Preis[127];
Ehrt den König seine Würde[128],
Ehret uns[129] der Hände Fleiß.

Holder Friede,
Süße Eintracht,
Weilet, weilet[130]
Freundlich über dieser Stadt!
Möge nie der Tag erscheinen[131],
Wo des rauhen Krieges Horden
Dieses stille Thal durchtoben;
Wo der Himmel,
Den des Abends sanfte Röthe
Lieblich malt,
Von der Dörfer, von der Städte
Wildem Brande schrecklich strahlt!

Nun zerbricht mir[132] das Gebäude[133],
Seine Absicht hat's erfüllt,
Daß sich Herz und Auge weide[134]
An dem wohlgelungnen Bild.
Schwingt den Hammer, schwingt[135],
Bis der Mantel springt[136]!
Wenn die Glock' soll auferstehen,
Muß die Form in Stücken gehen[137].

Der Meister kann die Form zerbrechen
Mit weiser Hand, zur rechten Zeit;
Doch wehe, wenn in Flammenbächen
Das glühnde Erz sich selbst befreit!
Blindwüthend, mit des Donners Krachen,
Zersprengt[138] es das geborstne Haus,
Und wie aus offnem Höllenrachen
Speit es Verderben zündend aus.
Wo rohe Kräfte[139] sinnlos walten,
Da kann sich kein Gebild gestalten[140];
Wenn sich die Völker selbst befrein,
Da kann die Wohlfahrt nicht gedeihn[141].

Weh, wenn sich in dem Schooß der Städte
Der Feuerzunder still gehäuft[142],
Das Volk, zerreißend seine Kette,
Zur Eigenhilfe schrecklich greift[143]!
Da zerret an der Glocke Strängen
Der Aufruhr, daß sie heulend schallt
Und, nur geweiht zu Friedensklängen,
Die Losung anstimmt zur Gewalt[144].

Freiheit und Gleichheit[145]! hört man schallen;
Der ruh'ge Bürger greift zur Wehr,
Die Straßen füllen sich, die Hallen,
Und Würgerbanden ziehn umher.
Da werden Weiber zu Hyänen[146]
Und treiben mit Entsetzen Scherz[147];

Noch zuckend[148], mit des Panthers Zähnen,
Zerreißen sie des Feindes Herz.
Nichts Heiliges ist mehr, es lösen
Sich alle Bande frommer Scheu;
Der Gute räumt den Platz dem Bösen,
Und alle Laster walten frei.
Gefährlich ist's, den Leu zu wecken,
Verderblich ist des Tigers Zahn[149];
Jedoch der schrecklichste der Schrecken,
Das ist der Mensch in seinem Wahn[150].
Weh denen[151], die dem Ewigblinden
Des Lichtes Himmelsfackel leihn!
Sie strahlt ihm nicht, sie kann nur zünden
Und äschert Städt' und Länder ein[152].

Freude hat mir Gott gegeben!
Sehet! wie ein goldner Stern,
Aus der Hülse, blank und eben,
Schält sich der metallne Kern[153].
Von dem Helm zum Kranz[154]
Spielt's[155] wie Sonnenglanz,
Auch des Wappens nette Schilder[156]
Loben den erfahrnen Bilder[157].

Herein! herein[158]!
Gesellen alle, schließt den Reihen,
Daß wir die Glocke taufend[159] weihen!
Concordia[160] soll ihr Name sein.

Zur Eintracht, zu herzinnigem Vereine
Versammle sie die liebende Gemeine[161].

Und dies sei fortan ihr Beruf,
Wozu der Meister sie erschuf:
Hoch überm niedern Erdenleben
Soll sie im blauen Himmelszelt,
Die Nachbarin des Donners, schweben[162]
Und grenzen an die Sternenwelt,
Soll eine Stimme sein von oben,
Wie der Gestirne helle Schaar,
Die ihren Schöpfer wandelnd loben
Und führen das bekränzte Jahr[163].
Nur ewigen und ernsten Dingen
Sei ihr metallner Mund geweiht,
Und stündlich mit den schnellen Schwingen
Berühr' im Fluge sie die Zeit[164].
Dem Schicksal leihe sie die Zunge[165];
Selbst herzlos, ohne Mitgefühl,
Begleite sie mit ihrem Schwunge
Des Lebens wechselvolles Spiel.
Und wie der Klang im Ohr vergehet,
Der mächtig tönend ihr entschallt,
So lehre sie, daß nichts bestehet,
Daß alles Irdische verhallt[166].

Jetzo mit der Kraft des Stranges
Wiegt die Glock' mir aus der Gruft[167].

Daß sie in das Reich des Klanges[163]
Steige, in die Himmelsluft!
Ziehet, ziehet, hebt!
Sie bewegt sich, schwebt.
Freude dieser Stadt bedeute,
Friede sei ihr erst Geläute[169].

NOTES.

1. Ce poëme occupa Schiller pendant plusieurs années. Il en parle à Gœthe dans diverses lettres de 1797. Ce n'est qu'en 1799, pendant un séjour à Rudolstadt, qu'il y mit la dernière main. Il y avait aux portes de cette ville une fonderie de cloches, vers laquelle il aimait, dès 1788, dans un séjour antérieur, à diriger ses promenades, pour observer et étudier tous les procédés de ce genre d'industrie, qu'il décrit, dans son *Chant de la cloche*, d'une manière à la fois si exacte et si poëtique. L'épigraphe latine : *Vivos voco, mortuos plango, fulgura frango*, «j'appelle les vivants, je pleure les morts, je brise les foudres,» est une inscription qui se lit sur la grosse cloche du *Münster* de Schaffhouse. Les deux derniers mots *fulgura frango*, «je brise les foudres,» sont relatifs à cette fausse et antique croyance qu'en sonnant les cloches, on dissipait les orages. — La pièce a paru pour la première fois dans l'*Almanach des Muses* de 1800.

2. C'est le maître fondeur qui parle, et le poëte lui laisse la parole depuis le commencement jusqu'à la fin du poëme. Aux ordres qu'il donne à ses ouvriers, aux descriptions techniques, il mêle alternativement des considérations morales, de sérieuses pensées, des sentiments poétiques sur la destinée humaine, sur les diverses phases de la vie qu'annonce ou accompagne le son

des cloches. — Quand on veut couler une cloche, on creuse dans la terre une profonde cavité, où l'on établit le moule, la *forme*, sur la surface extérieure de laquelle doit s'appliquer la surface intérieure de la cloche. Ce moule est fait de briques revêtues d'argile; il est creux en dedans, et on le sèche au moyen de charbons ardents dont on le remplit par une ouverture laissée en haut. — Erden est une ancienne forme du datif pour Erde. Voy. § 14, Rem.

3. Zur Hand ſein, *être à la main*, signifie proprement *être à portée*, *être prêt*, puis, par extension *se dépêcher (pour aider, pour assister quelqu'un)*.

4. Soll das Werk ꝛc. Voy. § 297, 2°. — Den Meiſter loben, *louer le maître, faire honneur au maître, à l'ouvrier.*

5. Zum Werke ꝛc. Cette seconde strophe nous trace le plan du poëme. Le maître annonce à ses ouvriers qu'il mêlera au travail de bons et utiles discours, pour qu'ils s'intéressent à leur œuvre et sachent ce qu'ils font.

6. Laßt uns ... betrachten. Voy. § 250, 1.

7. Der nie bedacht. Ellipse de l'auxiliaire. Voy. § 251, 3°.

8. Ward ihm der Verſtand, *la raison lui devint*, c'est-à-dire, *lui fut donnée*. Cet emploi de werden est assez fréquent en allemand.

9. Das iſt's et dazu résument et annoncent la proposition qui commence par daß. Comparez § 222, IV.

10. Laßt es ſein, *qu'il soit*. Comparez § 250, 1, dernier exemple.

11. Daß, *afin que*, *en sorte que*. Voy. § 299, III.

12. La cheminée, l'âtre où l'on allume le feu, est en communication avec le fourneau où l'on fond le métal, par un trou, une gueule, nommée Schwalg ou Schwalch, qui donne passage à la flamme.

13. Schnell das Zinn herbei, *vite l'étain*. L'adverbe herbei que nous ne pouvons traduire en français que par un verbe : *qu'on apporte l'étain*, marque mouvement pour

approcher, pour apporter. — On fond d'abord le cuivre, puis l'étain, parce que ce dernier métal est plus facile à fondre.

14. On appelle Glockenſpeiſe ou Glockengut *l'alliage de métaux* dont on fait les cloches. Schiller ne parle ici que de cuivre et d'étain; quelquefois on y joint aussi du laiton ou cuivre jaune. C'est de l'exacte composition de l'alliage et de la fusion des métaux faite bien à point que dépend en très-grande partie le succès de l'opération.

15. Dammgrube, terme de fonderie, désigne la fosse où est le moule dans lequel on coule le métal en fusion.

16. Glockenſtube, *cage*, littér. *chambre de la cloche.*

17. Da, adverbe démonstratif employé par pléonasme et résumant la désignation de lieu qui est au vers précédent: Auf des Thurmes Glockenſtube.

18. Von uns zeugen, *témoigner de nous, de notre industrie.*

19. Zu der Andacht Chor. L'abstrait pour le concret: zu der Andächtigen Chor.

20. Unten tief. Le maître parle ainsi, en pensant à la place future de la cloche au haut du clocher.

21. Die metallne Krone, *la couronne de métal*, c'est-à-dire, *la cloche*, dont le bord inférieur, la partie que frappe le battant, est bien représenté par cette figure.

22. Im Fluß, *en fusion.*

23. A ce moment de l'opération, on jette de la potasse dans le métal en fusion. Aſchenſalz, *sel de cendres*, désigne proprement le sous-carbonate de soude.

24. On écume, dit-on, l'alliage pour le moins deux fois.

25. Die Stimme, *la voix* (de la cloche), le son qu'elle rendra.

26. In Schlafes Arm. Double omission de l'article, dont la seconde est nécessaire (voy. § 172, 3°), tandis que la première, celle de l'article de Schlafes, est une licence poétique; voyez un peu plus haut „mit Feuers Hülfe.“

27. Der Mutterliebe zarte Sorgen ꝛc. On a rapproché de ces vers gracieux le début du poëme de Schiller, intitulé: Der ſpielende Knabe.

Spiele, Kind, in der Mutter Schoß! Auf der heiligen Inſel
Findet der trübe Gram, findet die Sorge dich nicht.
Liebend halten die Arme der Mutter dich über dem Abgrund,
Und in das flutende Grab lächelſt du ſchuldlos hinab.
Spiele, liebliche Unſchuld! Noch iſt Arkadien um dich, u. ſ. w.

28. Fremd kehrt er heim ꝛc. M. Hoffmeister, dans sa *Vie de Schiller*, compare à ce passage les vers suivants des *Piccolomini* (acte I, sc. 4), où notre poëte nous représente Max Piccolomini revenant de la guerre:

Ein Fremdling tritt er in ſein Eigenthum —
Und ſchamhaft tritt als Jungfrau ihm entgegen,
Die er einſt an der Amme Bruſt verließ.

29. Ein namenloſes Sehnen. M. Viehoff fait remarquer justement que l'épithète namenloſes se prête ici à un double sens et peut signifier ou bien unbegrenztes, «pour lequel la langue n'a pas de nom», ou mieux dunkles, unbeſtimmtes, c'est-à-dire, «qu'on ne saurait définir.»

30. Wilden Reihn, et non, comme on lit dans quelques éditions, wilde Reih'n. Reihn est ici au singulier, dans le sens de Reihen- ou Reigentanz.

31. Ihren, c'est-à-dire, der Jungfrau.

32. Das Schönſte. Voy. § 182.

33. Womit, *avec quoi*. Rien de plus fréquent en allemand que ces articles relatifs, dans lesquels le radical wo tient la place d'un pronom conjonctif. Il y a quelque analogie entre cet idiotisme et les emplois si fréquents au dix-septième siècle de notre relatif commun et invariable *quoi*. Bourdaloue, par exemple, s'en sert à tout moment: «Si nous prenons *des emplois à quoi* nous ne sommes pas propres;» «Tiédeur qui corrompt nos meil-

leures actions : je dis *celles à quoi* la religion nous engage par devoir,» etc.

34. Goldne Zeit. Il a déjà employé la même métaphore un peu plus haut : seinen goldnen Morgen.

35. O daß sie ewig grünen bliebe! Voy. § 248, IV, et remarquez l'emploi de daß dans l'expression de ce souhait. — Grünen bliebe. Sur cet infinitif dépendant du verbe bleiben, voy. § 238, I, 2°. Il y a des dialectes qui, comme le fait remarquer M. Viehoff, donnent une bien plus grande extension à cet emploi de l'infinitif et où l'on dit, par exemple, er ist schlafen, essen, spazieren; dans d'autres, on se sert du participe présent (en end) à la place de l'infinitif (en en). Ces deux formes, dans un certain état plus ancien de la langue, n'étaient pas nettement distinguées.

36. Die Pfeifen. Ce mot, qui signifie proprement *pipes, chalumeaux*, désigne ici les tuyaux ou conduits d'air, nommés *évents*, qu'on ménage dans les fourneaux de fonderie, et qu'on peut ouvrir et fermer à volonté. Quand ils jaunissent et commencent à brunir, c'est signe que les métaux sont bien fondus et que le temps est venu de les couler.

37. Überglast, proprement *vitrifié par-dessus, couvert d'une sorte d'écorce vitrifiée.*

38. Wird's. Es ne se rapporte pas à Stäbchen, mais il est pris dans le sens indéterminé. Le sens est le même que si le poëte avait dit : »es wird zum Gusse Zeit sein.«

39. Prüft mir das Gemisch. Voy. § 221.

40. Das Spröde mit dem Weichen. La strophe suivante montre que l'adjectif spröde désigne ici le cuivre et weich l'étain, bien que le sens exact de ces deux mots, comme on l'a remarqué avec raison, ne s'applique pas avec une grande propriété à ces deux métaux.

41. Sich vereint zum guten Zeichen, *s'unit pour (être un) bon signe*, c'est-à-dire, *de manière à nous présager le succès de l'opération.*

42. Das Strenge ... Starkes ꝛc. Voy. § 182.

43. Da gibt es einen guten Klang. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que la proposition est prise à la fois dans le sens propre, comme s'appliquant aux métaux de la cloche, et dans le sens métaphorique, qui est développé dans la suite de la strophe. — Voy. § 222, II.

44. Wer sich ewig bindet, *celui qui se lie éternellement*, c'est-à-dire, qui contracte une alliance indissoluble, qui se marie.

45. Ob sich das Herz ꝛc., *si les cœurs se trouvent d'accord, se conviennent*, littér. *si le cœur se trouve au cœur.*

46. Des Lebens schönste Feier, c'est-à-dire, la fête des noces, de la bénédiction nuptiale.

47. Mit dem Gürtel, mit dem Schleier, dont est parée la fiancée au jour du mariage.

48. Entzwei. Voy. § 111, II, 2°.

49. Verblüht. Voy. § 111, IV.

50. Der Mann muß hinaus. Ellipse du verbe, parce que le mouvement est suffisamment indiqué par l'adverbe hinaus. Voy. § 292 *bis*, II, Rem. 2°. — Ins feindliche Leben. La pensée n'est pas la même que lorsque le poëte dit plus haut, en parlant du jeune homme, „er stürmt ins Leben wild hinaus ꝛc.;“ mais il s'agit uniquement ici de la vie extérieure, de la vie du monde, opposée à la vie de la famille; de la lutte où le père de famille s'engage avec les hommes, avec les choses, pour s'élever, pour s'enrichir. — Schiller a exprimé la même idée dans la pièce intitulée Tugend des Weibes:

Tugenden brauchet der Mann, er stürzt sich wagend ins Leben,
Tritt mit dem stärkeren Glück in den bedenklichen Kampf.

51. Erlisten, erraffen, *obtenir par ruse ou par adresse*, *obtenir, enlever de force.* Dans les verbes ainsi composés, le préfixe er marque acquisition, obtention; et le radical verbal, le moyen d'acquérir, la manière dont on obtient. Voy. § 111, IV.

52. Da, *là*, *alors*, par suite de ses efforts.

53. Wehret, *empêche*, *arrête*, *modère*. Remarquez que la rime intérieure lehret, wehret, remplace ici assez heureusement la rime finale, qui manque à ces deux vers, comme à quelques autres de cette strophe.

54. Mit ordnendem Sinn, littér. *avec un sens qui ordonne*, c'est-à-dire, *par son esprit d'ordre* et une sage économie.

55. Die duftenden Laden, *ses armoires, ses magasins odorants*. Dans ce vers et les suivants, il y a un choix élégant de ces épithètes pittoresques qui abondent dans la *Louise* de Voss et dans l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe. Im reinlich geglätteten Schrein rappelle l'épithète homérique εὔξεστος, *bien poli*.

56. Und füget zum Guten ꝛc., *et joint au bon*, c'est-à-dire, *à la bonne qualité, à la valeur réelle, au prix des choses, l'éclat et la belle apparence*.

57. Von des Hauses ꝛc. Voy. le début de la ballade de Polycrate, p. 32.

58. Überzählet, littér. *compte par-dessus, compte en entier, parcourt et embrasse du regard*. — Sein blühend Glück. Voy. § 26, Remarque II.

59. Sichet der Pfosten ragende Bäume. M. Viehoff fait au sujet de ce vers, qui n'est peut-être pas d'une parfaite clarté, la remarque suivante : „Sind im Vers 136 der Pfosten ragende Bäume die Balken, welche die Schutzdächer der im Freien stehenden Kornhaufen tragen? Die Zusammenstellung mit den Scheunen und der Sinn der ganzen Stelle machen es wahrscheinlich.“ Je crois qu'on peut étendre cette idée à tous les bâtiments.

60. Vom Segen gebogen, *courbés par la bénédiction*, c'est-à-dire, *par l'abondance (de la récolte)*. C'est la même image que dans Virgile (*Georg.*, I, 49) :

Illius immensæ ruperunt horrea messes.

61. Und des Kornes bewegte Wogen. Il s'agit ici de la mois-

son sur pied. Rien de plus ordinaire que la métaphore contenue dans Wogen. Sénèque (*Herc. fur.*, 699) a dit par exemple :

Adulta leni *fluctuat* Zephyro seges.

62. Cette strophe, qui commence comme la ballade de Polycrate, se termine par l'idée morale que Schiller, dans cette même ballade, a mise, sous diverses formes, dans la bouche du roi d'Égypte : « Dans la prospérité, il faut craindre le malheur, et ne pas se livrer à une orgueilleuse sécurité. »

63. Schön gezacket iſt der Bruch. Avant de couler le métal, le maître puise une petite partie de l'alliage, la verse dans une pierre creusée et la laisse refroidir. Puis, la cassant, il juge aux dentelures si l'alliage est fait dans de justes proportions. Si elles sont trop petites, il faut ajouter du cuivre ; si elles sont trop grandes, de l'étain.

64. Es, dans le sens indéfini, *le*, *la chose*, c'est-à-dire, das Gemiſch, l'alliage, le métal fondu.

65. Betet einen frommen Spruch, littér. *priez une pieuse sentence*, dites une petite formule de prière.

66. Den Zapfen, la bonde qui ferme le trou par lequel le métal doit sortir du fourneau.

67. Das Haus, *la maison*, *le bâtiment*, qui pourrait être menacé, par exemple, d'incendie, si le métal débordait, ne suivait pas sa voie, si le moule se brisait. Voyez vers la fin de la pièce : Doch wehe, wenn in Flammenbächen ꝛc.

68. Des Henkels Bogen, littér. *l'arc de l'anse*, c'est-à-dire, l'anse de la cloche, qui forme le haut du moule. — Schießt's. Voy. plus haut, note 64.

69. Das dankt er ꝛc., *il le doit*, *il en est redevable*.

70. Die freie Tochter der Natur, apposition à Himmelskraft, Feuer. Remarquez l'emploi de l'article devant l'apposition.

71. Das Gebild, de bilden, *former*, *la formation*, c'est-à-dire, *la création*, *l'œuvre*.

72. Der Segen, *la bénédiction*, la pluie fécondante, comme l'explique le vers suivant.

73. Ohne Wahl, *sans choix*, sans choisir la place où il doit tomber, frappant *au hasard*.

74. Hört ihr's wimmern ꝛc.? *Entendez-vous les sons lamentables (de la cloche d'alarme)*? Sur cet emploi de l'indéfini es, voyez § 222, V.

75. Sturm, *l'alarme*, *le tocsin*.

76. Straßen auf, *le long des rues*, littér. *en remontant les rues*. Voyez sur cet idiotisme le Dictionnaire allemand des frères Grimm, p. 604. Comparez les locutions stromauf, Rheinauf, himmelauf. — Straßen est à l'accusatif et auf a une valeur adverbiale.

77. Ce vers et les quinze suivants se terminent par des trochées, et ont, par suite, des rimes féminines qui marquent d'une manière moins tranchée, moins arrêtée, la fin du vers, et font un effet d'harmonie imitative, en peignant à la fois la fatigue et l'empressement et donnant au mètre je ne sais quoi de continu et de haletant. Au reste, les artifices de rhythme et d'harmonie, particulièrement les allittérations, abondent dans toute cette description, et l'on y peut étudier les ressources prosodiques de la langue allemande.

78. Wächst es ꝛc. Es, c'est-à-dire, *le feu*, *l'incendie*. Comme on peut le voir par cet exemple, le pronom indéfini ne s'emploie pas seulement quand le sujet est inconnu, mystérieux (voy. § 222, V), mais encore quand il est si bien connu, et tellement dans la pensée du lecteur, qu'on n'a pas besoin de le répéter.

79. Il y a un double verbe lichten: l'un vient de leicht, *léger*, et signifie *alléger*, *lever*; l'autre, et c'est celui que nous avons ici, vient de Licht, *lumière*, et veut dire *éclairer*.

80. Um die Wette, *à l'envi*, c'est à qui travaillera le plus activement.

81. Quellen, *des sources*, c'est-à-dire, *l'eau des pompes*.

Quellen est le sujet et Wasserwogen le complement de spritzen.

82. Der Sturm, *l'ouragan*, *le vent*, qui propage l'incendie. — Kommt geflogen. Voy. § 243.

83. Die Frucht, la récolte amassée dans les greniers, comme l'explique le vers suivant.

84. In des Speichers Räume. C'est la même périphrase que plus haut.

Und der Scheunen gefüllte Räume.

85. Der Sparren, littér. *des cherrons*. Les chevrons sont les pièces de bois qui servent à la couverture des maisons, et qui soutiennent les lattes sur lesquelles on pose la tuile ou l'ardoise.

86. Nous n'avons pas en français d'équivalent exact de wehen. Ce verbe qui est d'un usage très-fréquent et souvent fort élégant, se dit du mouvement de l'air, du vent, et par suite de ce qui est agité par l'air ou comme l'air. Il s'applique très-bien ici à la flamme.

87. Der Erde Wucht, *la masse*, littér. *le poids de la terre*. Wucht est un dérivé de wiegen, peser. — In gewalt'ger Flucht, *dans sa fuite*, *dans son élan violent*. Toute cette image a une certaine exagération qui, à première vue, nuit à la clarté.

88. Müßig, *oisif*, *inerte*, parce qu'il se voit impuissant. — Bewundernd, *stupéfait* et consterné.

89. Leergebrannt, littér. *brûlé vide*. Leer indique l'effet de l'action exprimée par gebrannt. Voy. § 234.

90. Wilder Stürme rauhes Bette, apposition à Stätte, *qui est devenu*, *qui est désormais*, etc. Le tableau contenu dans cette petite strophe est d'une affreuse et saisissante réalité.

91. Fröhlich a ici un sens analogue à celui du latin *alacer* et exprime peut-être moins la joie qu'une activité courageuse et décidée.

92. Was Feuers Wuth ihm auch geraubt, *quoi que la fureur du feu lui (ait) enlevé*. Voy. § 299 *bis*. — Geraubt. Voy. § 251, 3°.

93. In die Erde ꝛc., litter. *c'est reçu dans la terre*, c'est-à-dire, *voilà le métal dans la terre*, dans le moule, dont il a dit, en commençant:

Festgemauert in der Erden
Steht die Form.

94. Daß es ... vergilt, *de manière à compenser, à récompenser, à payer...*

95. Wenn der Guß mißlang ꝛc. Propositions elliptiques, faciles à compléter par l'addition d'une proposition principale: *Mais quel malheur, si ...*, *mais tout sera perdu, si ...*, ou avec interrogation: *mais que sera-ce, si ...? mais quoi? si ...?*

96. Der Hände That, c'est-à-dire, der Hände Werk. — La transition paraîtra peut-être bien fine, et ingénieuse à l'excès. De ce moule enfoui dans la terre et du métal qu'on y coule, Schiller passe à la semence qu'on enfouit aussi et qui produit une riche moisson, puis de là aux restes mortels de l'homme que nous déposons dans la terre, avec l'espoir de la résurrection, et comme une semence d'immortalité.

97. Noch köstlicheren Samen ꝛc. Cette comparaison rappelle l'épitaphe que Klopstock avait composée pour sa femme (Méta Moller, qu'il a célébrée sous le nom de Cidli, et qu'il perdit en 1758, après quatre ans de mariage):

Saat von Gott gesäet, dem Tage der Garben zu reifen.

Dans köstlicheren, Schiller a fait de -licheren un dactyle, bien que la syllabe de dérivation lich soit, de sa nature, brève. C'est, comme le fait remarquer M. Viehoff, une licence qu'il se permet souvent, particulièrement dans ses drames.

98. Und hoffen, daß er ... erblühen soll. Sur cet emploi de soll comme auxiliaire du futur, voyez § 247 *bis*.

99. Von dem Dome. Dom (de l'italien *domo*, latin *domus*) signifie : 1° *cathédrale* ou *église collégiale* (c'est-à-dire, église où il y a un chapitre de chanoines, sans siége episcopal) ; 2° *dôme*, *coupole*.

100. Tönt ... Grabgesang. Voy. § 233, 1°.

101. Ernst begleiten &c. Le poëte revient, en la modifiant de manière à faire contraste, à la métaphore qu'il a déjà employée plus haut, en parlant de l'enfant qui vient de naître :

Denn mit der Freude Feierklange
Begrüßt sie das geliebte Kind
Auf seines Lebens erstem Gange.

102. Ach! die Gattin ist's &c. Cette strophe où Schiller a dépeint, avec une émotion si douloureuse, le vide que laisse dans la maison la mort de la mère de famille, est certainement un des passages les plus touchants qu'il y ait dans toutes ses œuvres. A part cette seule périphrase, der schwarze Fürst der Schatten, qui n'est peut-être pas assez dans le ton général du morceau, toul le développement est à la fois si simple, si naturel et si vrai, qu'on ne peut le lire sans un profond attendrissement, et que, pour l'effet qu'il produit, il rappelle à certains égards, bien que l'art s'y montre davantage, et qu'on y retrouve bien le caractère germanique, quelques-unes des belles peintures des auteurs anciens.

103 Die Gattin ..., die theure. Voy § 318, 1°.

104. Die sie blühend ihm gebar. Blühend pourrait, à la rigueur, se rapporter soit à la mère, soit aux enfants ; mais il se rapporte évidemment à la mère : cet accord est grammaticalement préférable, et logiquement nécessaire. — Voy. § 179, I, fin.

105. Immerdar, synonyme obsolète et poétique de im-

mer, auquel est ajouté, dans ce composé, l'adverbe démonstratif dar.

106. Die (*celle qui, elle qui*) des Hauses Mutter war. Ce vers si simple, mais en même temps, comme le caractérise justement M. Viehoff, si significatif, rappelle le tableau bien différent où le poëte nous représentait:

Die züchtige Hausfrau,
Die Mutter der Kinder,

gouvernant, active et diligente, la famille et la maison.

107. Verwaist, *orphelin, privé de ses parents.* An verwaister Stätte, *à la place, dans la maison orpheline, sans mère.*

108. Laßt die strenge Arbeit ruhn, littér. *laissez reposer le sévère, le dur travail*, c'est-à-dire, *reposez-vous du dur travail.*

109. Sich gütlich thun, *prendre ses aises, se donner du bon temps.* Sur l'impératif composé mag sich thun, voyez § 250, I.

110. Winkt der Sterne Licht, *si, dès que la lumière des étoiles fait signe, donne le signal du repos.* Voy. § 297, 2°. — Hört der Bursch die Vesper schlagen, *le compagnon, l'ouvrier entend sonner le vêpre*, comme on disait en vieux français, c'est-à-dire, *le soir, la cloche du soir.*

111. Meister, *le maître.* M. Viehoff explique bien l'omission de l'article: „So läßt man in familiärer Sprache den Artikel bei Vater und Mutter weg: „Vater ist nicht zu Hause.“ Der Fall wird wohl nur da eintreten, wo ein Gattungsname (un nom générique, un nom commun) nur einer bestimmten Person zukommt, so daß er gewissermaßen als Eigennamen (nom propre) gelten kann.“

112. Ici commence la seconde partie du poëme. Dans tout ce qui précède, il n'a été question que de la vie de famille, maintenant le poëte va peindre la vie commune, la société et l'État.

113. Fördern est ici dans son sens propre et primitif. C'est un verbe dérivé de förder, fürder, comparatif de fort, et qui signifie, par conséquent, förder ou vorwärts bringen, puis beſchleunigen, *hâter*.

114. Breitgeſtirnte, *au large front*. C'est l'épithète homérique, εὐρυμέτωπος. Voy. *Iliade*, X, 292; *Odyssée*, III, 282. — Remarquez ici un de ces déplacements d'accord si fréquents dans la poésie. Les adjectifs breitgeſtirnte, glatte, se rapportent grammaticalement à Schaaren, au lieu de se rapporter à Rinder.

115. Brüllend, ... füllend. Voy. § 179, III. — Gewohnt est ici dans le sens où les poëtes latins emploient si souvent *notus*.

116. Schwankt herein, *chancelle dedans*, c'est-à-dire, *entre en chancelant*.

117. Bunt von Farben se rapporte à Kranz. C'est la couronne, la guirlande, que les moissonneurs déposent au haut des gerbes, en signe de joie, la moisson faite, ou qu'ils attachent à la première charrette qui conduit la moisson à la ferme.

118. Schwarz bedecket ſich die Erde, *la terre se couvre noir*, c'est-à-dire, *se couvre de ténèbres*.

119. Die den Böſen gräßlich wecket, littér. *qui éveille horrib'lement, avec un frisson d'horreur, le méchant* (tourmenté par les remords).

120. Die das Gleiche ꝛc. Les interprètes ne sont pas d'accord entre eux sur le sens de cette proposition. La signification la plus naturelle est celle que lui donne M. Vieſhoff: „Der Bund, den die Ordnung zwiſchen den durch Sprache und Stammverwandtſchaft einander nahe ſtehenden Menſchen ſtiftet, iſt eine freie und leichte (nicht durch Gewalt erzwungene), eine freudige (auf natürlicher Zuneigung beruhende) Verbindung.“ Les mots frei, leicht et freudig sont employés comme adverbes de manière; das Gleiche (§ 182) désigne la société composée d'hommes égaux, c'est-à-dire,

de même nature, de même race, de même langue, etc.

121. Gegründet, et, un peu plus bas, gewöhnt (hat). Voy. § 251, 3°.

122. Den Trieb zum Vaterlande, *l'amour de la patrie*, littér. *l'impulsion, le penchant pour la patrie*. Voy. § 178 *bis*. — Comparez à ce passage la première strophe de *la Fête d'Éleusis*, p. 128.

123. Sich sert à la fois de complément à regen et à helfen.

124. In feurigem Bewegen. Voy. § 239, 1°. — On peut rapprocher de ce morceau les vers suivants de la pièce intitulée der Spaziergang (*la Promenade*):

Sieh! da entbrennen in feurigem Kampf die eifernden Kräfte
Großes wirket ihr Streit, Größeres wirket ihr Bund.
Tausend Hände belebt Ein Geist u. s. w.

125. Werden ... kund, *deviennent connues, se font connaître, se montrent, se révèlent.*

126. Trutz pour Trotz. Trotz bieten, *braver, défier, se rire de...*

127. Segen ist der Mühe Preis, *la bénédiction est le prix de la peine.* Le mot Segen comprend tous les heureux fruits du travail, la prospérité dont il est la source.

128. Ehrt den König. Voy. § 297, 2°.

129. Uns, *nous, les sujets, les citoyens.*

130. Weilet, à l'impératif. La répétition prolonge ingénieusement et d'une manière imitative l'idée de durée contenue dans le verbe.

131. Möge nie der Tag erscheinen. Nous employons de même très-souvent, en français, le subjonctif *puisse*, pour former une périphrase marquant le désir.

132. Zerbrecht mir. Voy. § 221.

133. Das Gebäude, c'est-à-dire, la forme, le moule où l'on a coulé la cloche.

134. Daß (*pour que*) sich Herz ꝛc. Cette proposition dépend de la première: nun zerbrecht mir ꝛc.

135. Schwingt den Hammer, schwingt. Encore un heureux

artifice d'harmonie et de construction métrique. Le son même du verbe est imitatif, et plus encore sa répétition à la fin du vers.

136. Bis der Mantel ſpringt. Voy. § 244, 3°. — Mantel, *manteau*, veut dire *moule* en terme de fonderie. Le mot français *chape* a, comme terme technique, des significations analogues.

137. Wenn die Glock' ſoll ꝛc. Ces deux vers, sous leur sens propre, cachent un sens moral et religieux, facile à saisir. De même l'âme ne monte vers le ciel et ne ressuscite en quelque sorte, que lorsque son tombeau, sa prison, son enveloppe mortelle est brisée.

138. Zerſprengt, factitif de zerſpringen. Voy. § 163.

139. Rohe Kräfte, *des forces brutes*, non intelligentes, comme ici, par exemple, le métal en fusion, comme plus bas la fureur aveugle de la populace.

140. Da kann ſich kein Gebild geſtalten, littér. *là ne peut se façonner aucune formation*, c'est-à-dire, il ne peut se produire aucune œuvre, aucune création, qui ait forme, et proportions, et durée.

141. Da kann die Wohlfahrt nicht gedeihen, *le salut public, la prospérité de l'État ne peut pas réussir, se développer, s'établir*. Ce poëme, comme nous l'avons dit, est de 1799. C'est le souvenir, si récent encore, de notre révolution qui a inspiré à Schiller cette strophe éloquente et les deux qui suivent.

142. Zunder signifie proprement *mêche, amadou, matières inflammables*.

143. Das Volk ... greift. Cette proposition dépend, ainsi que la précédente, de la conjonction wenn.

144. Und, nur geweiht ꝛc., *et elle qui n'est destinée, consacrée qu'à des sons de paix, et bien qu'elle ne soit destinée qu'à*, etc. — Die Loſung anſtimmt ꝛc., littér. *entonne, donne le signal de la violence*. Loſung, comme terme de guerre, signifie particulièrement *mot d'ordre*.

145. Freiheit und Gleichheit! *Liberté, égalité*, la devise de la république française.

146. Da werden Weiber zu Hyänen, littér. *là, alors les femmes deviennent à hyènes*, c'est-à-dire, *se transforment en hyènes*. Nous avons déjà vu d'autres exemples de cet emploi de werden.

147. Und treiben mit Entsetzen Scherz, *et plaisantent avec (l') horreur, et se livrent à d'épouvantables jeux*. Allusion à quelques-unes des scènes horribles de la révolution.

148. Noch zuckend. Ce participe se rapporte à Herz, *le cœur encore palpitant*. On a critiqué avec raison la construction de cette phrase; grammaticalement, le participe zuckend devrait plutôt se rapporter au sujet sie qu'au complément Herz.

149. Verderblich ist. Dans la première édition, c'est-à-dire, dans l'*Almanach des Muses* de 1800, on lit, au lieu de verderblich, und grimmig.

150. Das ist... Voy. § 194. — Wahn, *il'usion, aveuglement, délire*.

151. Weh denen &c. Voy. § 306, 3°.

152. Einäschern, littér. *incinérer, réduire en cendres*. — Pour bien comprendre cette imprécation contenue dans les quatre derniers vers de la strophe, il faut se reporter au temps où Schiller écrivait, aux affreux et tout récents souvenirs qui l'inspiraient. Au reste, il est impossible de ne pas s'associer à sa pensée, en la restreignant, comme il le fait lui-même, surtout vers la fin, à cette lumière qui, au lieu d'éclairer le peuple et de le rendre meilleur, l'aveugle plutôt, allume sa fureur et l'entraîne à sa propre ruine.

153. Der metallne Kern, *le noyau de métal*. Les mots qui précèdent (Hülse, schält sich) expliquent et développent très-bien la métaphore.

154. Von dem Helm zum Kranz, littér. *depuis le casque*,

le heaume (qui est, soit dit en passant, le même mot que Helm), *jusqu'à la couronne*, c'est-à-dire, *du haut en bas, depuis le haut jusqu'au bas.*

155. Spielt's, littér. *cela joue, cela brille.*

156. Des Wappens ... Schilder, littér. *les écussons des armoiries* que porte la cloche.

157. Bilder, littér. *formateur*, mot très-régulièrement dérivé de bilden, et que Schiller paraît avoir employé ici, tout inusité qu'il est, non pas seulement à cause de la rime, mais surtout parce que le substantif usité Bildner a pris le sens restreint de *sculpteur, statuaire.* — Sur le sens de loben, voyez plus haut, p. 167, note 4.

158. Herein, *dedans*, c'est-à-dire, *entrez.* Il y a ellipse d'un verbe de mouvement. Voy. § 292 *bis*, II, Rem. 2°.

159. Taufend. Le baptême des cloches est un antique usage, qu'on suit encore aujourd'hui dans beaucoup d'endroits, et particulièrement dans les pays catholiques. On donne à la cloche un saint pour patron et un parrain.

160. Concordia. Ce mot latin est deux fois traduit en allemand dans le vers suivant :

Zur Eintracht, zu herzinnigem Vereine.

161. Die Gemeine, *la commune, la communauté, la paroisse.*

162. Soll sie ... schweben. Voy. § 250, I. — Die Nachbarin des Donners. Nous avons déjà vu plus haut une semblable apposition, précédée de l'article.

163. Und führen das ... Jahr, parce que c'est leur cours et leur révolution apparente qui règle la durée et les divisions de l'année.

164. Die Zeit est le sujet, et sie le complément direct. C'est une élégante périphrase pour indiquer le cours et le progrès du temps, que le son de la cloche marque et divise d'heure en heure.

165. Dem Schicksal leihe sie die Zunge littér. *qu'elle prête*

la langue au destin, c'est-à-dire, *qu'elle soit comme la langue, la voix du destin.*

166. Alles Irdiſche. Voy. § 182. — Verhallen, *s'évanouir*, en parlant d'un son, ou comme un son.

167. Wiegt die Glock' mir aus der Gruft. Voy. § 221. — La traduction littérale est : *bercez, balancez-moi la cloche hors de la fosse.* Wiegt exprime la manière dont l'action se fait, aus der Gruft le résultat. Voy. § 233, 2° et note 1.

168. In das Reich des Klanges, périphrase poétique, désignant, avec autant d'élégance que d'exactitude, l'air, qui propage les sons.

169. Ihr erſt Geläute sert de sujet aux deux propositions, à bedeute, qui a pour complément Freude, et à ſei, qui a pour attribut Friede. — Pour montrer toute la signification qu'avait, en 1799 et 1800, ce dernier vœu du poëte, nous terminerons, en citant, avec M. Viehoff, le début du poëme que Schiller a intitulé der Antritt des neuen Jahrhunderts :

Edler Freund, wo öffnet ſich dem Frieden,
Wo der Freiheit ſich ein Zufluchtsort?
Das Jahrhundert iſt im Sturm geſchieden,
Und das Neue öffnet ſich mit Mord.

Und das Band der Länder iſt gehoben,
Und die alten Formen ſtürzen ein;
Nicht das Weltmeer hemmt des Krieges Toben,
Nicht der Nilgott und der alte Rhein u. ſ. w.

Der Alpenjäger[1].

Willst du nicht das Lämmlein hüten?
Lämmlein ist so fromm und sanft.
Nährt sich von des Grases Blüthen[2],
Spielend an des Baches Rand[3].
„Mutter, Mutter, laß mich gehen,
Jagen nach des Berges Höhen!“

Willst du n'cht die Heerde locken
Mit des Hornes munterm Klang?
Lieblich tönt der Schall der Glocken
In des Waldes Lustgesang.
„Mutter, Mutter, laß mich gehen,
Schweifen auf den wilden Höhen!“

Willst du nicht der Blümlein warten[4],
Die im Beete freundlich stehn?
Draußen ladet dich kein Garten;
Wild ist's auf den wilden Höhn!
„Laß die Blümlein, laß sie blühen!
Mutter, Mutter, laß mich ziehen!“

Und der Knabe ging zu jagen[5],
Und es treibt und reißt ihn fort[6],
Rastlos fort mit blindem Wagen[7]
An des Berges finstern Ort[8];
Vor ihm her mit Windesschnelle
Flieht die zitternde Gazelle[9].

Auf der Felsen nackte Rippen
Klettert sie mit leichtem Schwung,
Durch den Riß gespaltner Klippen [10]
Trägt sie der gewagte Sprung;
Aber hinter ihr verwegen [11]
Folgt er mit dem Todesbogen.

Jetzo auf den schroffen Zinken
Hängt sie, auf dem höchsten Grat,
Wo die Felsen jäh versinken [12],
Und verschwunden ist der Pfad [13].
Unter sich die steile Höhe,
Hinter sich des Feindes Nähe.

Mit des Jammers stummen Blicken
Fleht sie zu dem harten Mann,
Fleht umsonst, denn loszudrücken,
Legt er schon den Bogen an;
Plötzlich aus der Felsenspalte
Tritt der Geist, der Bergesalte [14].

Und mit seinen Götterhänden
Schützt er das gequälte Thier.
„Mußt du Tod und Jammer senden,“
Ruft er, „bis herauf zu mir?
Raum für Alle hat die Erde;
Was verfolgst du meine Heerde?“

NOTES.

1. Ce petit poëme, un des derniers de Schiller, est de l'an 1804, c'est-à-dire, du temps où il travaillait à son *Guillaume Tell* et à peu près de la même époque que son *Comte de Habsbourg* et sa *Chanson de la montagne* (Bergslied), voyez p. 116 et 189. L'apparition qui termine la pièce est empruntée à une légende suisse, qui se raconte, dit-on, dans la vallée d'Ormont, au pays de Vaud. Le dialogue des premières strophes, entre la mère et l'enfant, n'est que le développement de quatre ou cinq vers qui finissent la première scène du troisième acte de *Guillaume Tell*. Hedwig, la femme de Tell, dit à son mari qui s'apprête à partir :

Nur lasse mir den Knaben.

L'un des fils de Tell, Walther, répond :

Nein, Mütterchen. Ich gehe mit dem Vater.

Hedwig.

Wälty (diminutif de Walther), verlassen willst du deine Mutter?

Walther.

Ich bring' dir auch was Hübsches mit vom Ebni (de chez mon grand-père).

(Geht mit dem Vater.)

L'autre fils de Tell, Wilhelm.

Mutter, ich bleibe bei dir!

Hedwig (umarmt ihn).

Ja, du bist
Mein liebes Kind : du bleibst mir noch allein.

2. Von des Grases Blütben. Voy. § 172, 3. — Il y a la même ellipse régulière de l'article au vers suivant et au dernier vers de la strophe.

3. Rankt, ober-deutsch, c'est-à-dire, usité dans l'Allemagne supérieure, dans le sens de Rand, *bord*. Ce mot s'emploie aussi pour Rinde, *écorce*. — M. Viehoff (t. V, p. 238) fait au sujet du ton de la mère une remarque qui

ne manque pas de justesse : „Da man sich unter dem Knaben, wie aus dem Ganzen erhellt (voyez la quatrième strophe), einen dem Jünglingsalter nicht mehr fern stehenden zu denken hat, so möchte die Sprache der Mutter zum Theil wohl zu tändelnd erscheinen.“

4. Der Blümlein warten. Voy. § 237, III.

5. Ging zu jagen. Outre la construction dont il est parlé au § 238, I, 2°, le verbe gehen peut aussi, comme l'on voit, être suivi d'un infinitif précédé de zu et ayant le sens du gérondif en *dum* des latins précédé de *ad*. Voyez la Remarque qui termine le paragraphe 238.

6. Es treibt und reißt ihn fort... Voy. § 222, V.

7. Mit blindem Wagen. Voy. § 239, 1°.

8. Schiller a employé une périphrase semblable dans la ballade intitulée die Bürgschaft (str. 10, v. 4, p. 79) : „Des Waldes nächtlichem Ort.“

9. Gazelle. Il n'y a point de vraies gazelles dans les Alpes. „Will man unter „dem Alpenjäger,“ dit M. Viehoff, einen Jäger in den Schweizeralpen verstehen, so ist die „Gazelle“ ein Verstoß gegen die zoologische Geographie. Indeß bezeichnet man ja durch Alpen auch andere Hochgebirge.“ On pourrait dire aussi, il me semble, que le poëte n'est pas obligé à une exactitude si rigoureuse, et qu'il a pu remplacer une espèce d'animaux alpestres par une autre espèce voisine, le chamois par la gazelle. Ce sont deux espèces du même genre.

10. Gespaltner Klippen, ancienne leçon : geborstner Klippen.

11. Verwogen, forme ancienne pour verwegen, *téméraire, audacieux*.

12. Wo die Felsen jäh versinken, *où les rochers s'enfoncent, descendent à pic*.

13. Und verschwunden ist der Pfad, *et le sentier a disparu*, et il n'y a plus de chemin, elle ne peut pas aller plus loin.

14. Der Geist, der Bergesalte, *l'esprit, le génie, le vieux de la montagne*.

Berglied[1].

Am Abgrund leitet der schwindlichte Steg[2],
Er führt zwischen Leben und Sterben;
Es sperren die Riesen den einsamen Weg
Und drohen dir ewig Verderben,
Und willst du die schlafende Löwin[3] nicht wecken,
So wandle still durch die Straße der Schrecken[4].

Es schwebt eine Brücke[5], hoch über den Rand
Der furchtbaren Tiefe gebogen,
Sie war nicht erbauet von Menschenhand,
Es hätte sich's Keiner verwogen[6],
Der Strom[7] braust unter ihr spat und früh[8],
Speit ewig hinauf, und zertrümmert sie nie.

Es öffnet sich schwarz ein schauriges Thor[9],
Du glaubst dich im Reiche der Schatten,
Da thut sich ein lachend Gelände[10] hervor,
Wo der Herbst und der Frühling sich gatten;
Aus des Lebens Mühen und ewiger Qual
Möcht' ich fliehen in dieses glückselige Thal.

Vier Ströme[11] brausen hinab in das Feld,
Ihr Quell, der ist ewig verborgen[12];
Sie fließen nach allen vier Straßen der Welt[13],
Nach Abend, Nord, Mittag und Morgen,

Und wie die Mutter sie rauschend geboren[14],
Fort fliehn sie und bleiben sich ewig verloren[15].

Zwei Zinken[16] ragen ins blaue der Luft,
Hoch über der Menschen Geschlechter,
Drauf tanzen, umschleiert mit goldenem Duft,
Die Wolken, die himmlischen Töchter.
Sie halten dort oben den einsamen Reihn[17],
Da stellt sich kein Zeuge, kein irdischer[18], ein.

Es sitzt die Königin[19], hoch und klar
Auf unvergänglichem Throne,
Die Stirn' umkränzt sie sich wunderbar
Mit diamantener Krone[20];
Drauf schießt die Sonne die Pfeile von Licht,
Sie vergolden sie nur und erwärmen sie nicht.

NOTES.

1. La *Chanson de la montagne* paraît avoir été composée dans les premiers jours de 1804. Nous lisons dans une lettre de Goethe à Schiller, du 26 janvier de cette année: „Ihr Gedicht ist ein recht artiger Steg auf den Gotthardt, dem man sonst noch allerlei Deutungen zufügen kann, und ist ein zum Tell sehr geeignetes Lied.“ On pourrait presque conclure de ces paroles, comme le remarque M. Viehoff (t. V, p. 241), que ce chant était destiné, dans le principe, à être inséré dans quelque endroit du drame. On peut en rapprocher la petite chanson du *Chasseur des Alpes*, qui se trouve au début de *Guillaume Tell*:

Es donnern die Höhen, es zittert der Steg ꝛc.

2. Der schwindlichte Steg ꝛc. Nous copierons, sans les traduire, les explications topographiques de M. Viehoff: elles sont faciles à comprendre pour les élèves qui sont en état de lire les poëmes de Schiller: „Der schwindlichte Steg ist der Weg durch das enge Felsthal des Schöllenen, längs der Reuß zum St. Gotthardt hinauf. Die Riesen, gigantische Felsmassen, die so drohend herüberhangen, daß sie den Weg zu versperren und den Wanderer verschütten zu wollen scheinen.

3. Löwin. Schiller explique lui-même ce mot dans une note: „Löwin, an einigen Orten der Schweiz, der verdorbene Ausdruck für Lawine (*avalanche*).“ Il a tiré de cette confusion de termes du patois suisse une métaphore poétique.

4. Die Straße der Schrecken. Dans l'avant-dernière scène de *Guillaume Tell*, elle est nommée, en un seul mot, die Schreckensstraße. On trouvera dans cette scène, où Tell indique le chemin de l'Italie à Jean-le-Parricide, une description toute semblable à celle qui fait le sujet des trois premières strophes de notre petit poëme.

5. Eine Brücke. „Die Teufelsbrücke, deren Bogen von 75 Fuß Sprengung (*d'ouverture*) vom rechten aufs linke Reußufer geht.“

6. Es hätte sich's keiner verwogen, *aucun ne s'y serait hasardé, n'aurait eu la témérité de la bâtir*. M. Viehoff se demande, au sujet de ce participe et de cette tournure exceptionnelle: „Wie heißt der Infinitiv dieses Particips? Der Sinn führt auf verwogen, die Form auf verwegen (bewogen, bewegen). Dann könnte man noch zweifeln ob „sich“ Dativ und „'s“ Akkusativ, oder „sich“ Akkusativ und „'s“ Genitiv sei.“ La seconde de ces constructions lui paraît plus probable, quand il la rapproche de la locution: Es hätte sich dessen keiner erkühnt. Puis, il ajoute, et prouve par un exemple de Bürger, que es peut tenir la place d'un génitif.

7. Der Strom. „Die Reuß fällt hier 300 Fuß herunter und ungefähr 100 Fuß in senkrechter Richtung. Die fein zerstäubten Wasser fliegen über die Brücke, die dicht unter diesem Sturze gebaut ist.“

8. Spat und früh, *tard et tôt*, c'est-à-dire, *sans cesse*, périphrase synonyme de ewig, dans le sens où il est pris au vers suivant.

9. Ein schauriges Thor, „das sogenannte Urner Loch, ein Stollen von 100′ Länge und 12′ Breite und Höhe, der im Jahre 1707 durch den Teufelsberg gesprengt wurde, und durch welchen seitdem die Straße geht.“

10. „Das lachende Gelände (*contrée*), welches sich nun aufthut, ist das Urseren Thal, ein drei Stunden langer und eine Viertelstunde breiter schöner Thalgrund mit drei Dörfern.“ — Gelände est un mot usité dans l'Allemagne supérieure et en poésie pour Länderei, Landschaft. Voyez § 111, V.

11. Vier Ströme. Le Rhône, la Reuss, le Tessin et le Rhin.

12. Ihr Quell, der ist ewig verborgen. „Genau genommen,“ sagt Benzenberg, in seinen Briefen aus der Schweiz, „sieht man die Quellen dieser Ströme nicht, und Niemand hat sie noch gesehen; denn sie liegen in der Nacht des ewigen Eises verborgen. Was man sieht, und die Quellen nennt, sind über Eis und Felsentrümmer herunterstürzende Bäche.“ — Ihr Quell, der... Ce redoublement du sujet forme un pléonasme qui est aussi très-fréquent, en français, dans la conversation.

13. Nach allen vier Straßen der Welt, littér. *vers toutes les quatre routes du monde*, c'est-à-dire, vers les quatre régions du monde, vers les quatre points cardinaux, dont les noms se trouvent au vers suivant.

14. Und wie die Mutter sie rauschend geboren (§ 251, 3°), *et comme la mère, dès que la mère, depuis le moment où (la montagne) leur mère les (a) enfantés.*

15. Und bleiben sich ewig verloren. Sich peut, comme l'on

voit, prendre, en allemand, le sens d'ἀλλήλοις : *et demeurent toujours perdus les uns pour les autres.* Le fait n'est pas entièrement exact, car la Reuss, après avoir réuni ses eaux à celles de l'Aar, va se jeter avec lui dans le Rhin.

16. „Welche zwei Zinken sind gemeint? Wahrscheinlich die beiden Felsenhörner Fiendo und Prosa, die noch 2000 Fuß über dem Hospitium (au-dessus de l'Hospice du Saint-Gothard) liegen. Doch sind diese nicht unersteiglich, wie man etwa nach dem letzten Verse glauben könnte."

17. Sie halten ... den einsamen Reihn, *ils exécutent* (littér. *ils tiennent*) *la* (*leur*) *danse solitaire.*

18. Kein Zeugé, kein irdischer. La répétition de kein a un sens restrictif : *aucun témoin*, c'est-à-dire, *aucun témoin terrestre.* Il ne faut pas traduire irdischer comme s'il était employé substantivement.

19. „Welche Höhe, mit ewigem Eise bekränzt, soll „die Königin" bezeichnen? Vermuthlich geht es auf den höchsten Gipfel des Gebirgsstockes "

20. Mit diamantener Krone. Voy. § 149.

Die Schlacht[1].

Schwer und dumpfig,
Eine Wetterwolke[2],
Durch die grüne Ebne schwankt der Marsch[3].
Zum wilden eisernen Würfelspiel[4]
Streckt sich unabsehlich[5] das Gefilde.
Blicke[6] kriechen niederwärts,
An die Rippen pocht das Männerherz.
Vorüber an hohlen Todtengesichtern[7]
Niederjagt die Front der Major[8]:
Halt[9]!
Und Regimenter fesselt das starre Commando[10].

Lautlos steht die Front.

Prächtig[11] im glühenden Morgenroth[12]
Was blitzt dort her[13] vom Gebirge?
Seht ihr des Feindes Fahnen wehn[14]?
Wir sehn des Feindes Fahnen wehn.
Gott mit euch[15], Weib und Kinder!
Lustig! hört ihr den Gesang?
Trommelwirbel[16], Pfeifenklang
Schmettert[17] durch die Glieder!
Wie braust es fort[18] im schönen wilden Tact!
Und braust durch Mark und Bein[19].
Gott befohlen[20], Brüder!
In einer andern Welt wieder[21]!

Schon fleugt es fort[22] wie Wetterleucht[23],
Dumpf brüllt der Donner schon dort,
Die Wimper zuckt[24], hier kracht er laut,
Die Losung[25] braust von Heer zu Heer —
Laß brausen in Gottes Namen fort[26],
Freier schon athmet die Brust.

Der Tod ist los — schon wogt der Kampf[27],
Eisern im wolkigen Pulverdampf,
Eisern fallen die Würfel[28].

Nah umarmen die Heere sich:
Fertig[29]! heult's von P'loton zu P'loton[30]:
Auf die Knie geworfen
Feuern die Vordern, viele stehen nicht mehr auf,
Lücken reißt die streifende Kartätsche[31],
Auf Vormanns[32] Rumpf springt der Hintermann,
Verwüstung[33] rechts und links und um und um,
Bataillone niederwälzt der Tod.

Die Sonne löscht aus, heiß brennt die Schlacht,
Schwarz brütet auf dem Heer die Nacht[34] —
Gott befohlen, Brüder!
In einer andern Welt wieder!

Hoch spritzt an den Nacken das Blut,
Lebende wechseln mit Todten, der Fuß
Strauchelt über den Leichnamen —
"Und auch du, Franz[35]?" — "'Grüße mein Lottchen[36],
Freund!'"

Wilder immer wüthet der Streit;
„Grüßen will ich“ — Gott! Cameraden, seht!
Hinter uns wie die Kartätsche springt! —
„Grüßen will ich dein Lottchen, Freund!
„Schlummre sanft! wo die Kugelsaat[37]
„Regnet, stürz' ich Verlass'ner hinein.“

Hieher, dorthin[38] schwankt die Schlacht,
Finster brütet auf dem Heer die Nacht —
Gott befohlen, Brüder!
In einer andern Welt wieder!

Horch[39]! was strampft[40] im Galopp vorbei?
Die Adjudanten fliegen,
Dragoner rasseln in den Feind,
Und seine Donner ruhen.
Victoria[41], Brüder!
Schrecken reißt die feigen Glieder,
Und seine[42] Fahne sinkt. —

Entschieden ist die scharfe Schlacht,
Der Tag blickt siegend durch die Nacht!
Horch! Trommelwirbel, Pfeifenklang
Stimmen schon Triumphgesang!
Lebt wohl[43], ihr gebliebenen[44] Brüder!
In einer andern Welt wieder[45]!

NOTES.

1. Ce petit poëme parut d'abord dans un *Almanach des Muses*, que Schiller publia, sans nom d'auteur, à Stuttgart, au commencement de 1782, sous le titre de Anthologie für das Jahr 1782, et qui renfermait, outre ses propres poésies, des compositions de quelques-uns de ses amis. Cette pièce, à la fois descriptive et lyrique (die Schlacht), avait pour titre : In einer Bataille von einem Offizier, et était signée des deux lettres *V. R.* « C'est, dit M. Hoffmeister, dans sa *Vie de Schiller* (t. I, p. 117), un morceau très-remarquable, que l'*Anthologie* pouvait mettre avec vraisemblance dans la bouche d'un témoin oculaire; car il serait difficile de nous mieux transporter au milieu de l'action. » Le mètre est très-libre, mais en même temps plein d'art et de mouvement, et s'adaptant parfaitement, dans sa variété, aux diverses phases de ce petit drame et aux sentiments qui se succèdent.

2. Eine Wetterwolke est une apposition au sujet der Marsch, mais une apposition qui sert, avec les adjectifs schwer und dumpfig, à déterminer le verbe schwankt.

3. Der Marsch, c'est à-dire, das marschirende Heer. C'est l'abstrait pour le concret. — Schwankt, *se balance, flotte*, image semblable à celle de la ballade du *Timbalier* de V. Hugo « Le cortége *ondoie*, » ou de la ballade de *la Mêlée*, du même auteur :

« Vois *onduler* deux rangs d'épaisses javelines. »

4. Würfelspiel, *jeu de dés*, métaphore qui désigne la bataille.

5. Unabsehlich, *à perte de vue* (ita ut visu non assequaris). Klopstock a dit dans le même sens (*Messiade*, XVI, 122) : in langen, nicht absehlichen Gängen.

6. Verüber an hohlen Todtengesichtern &c. On s'est demandé avec raison si ce n'était pas une hyperbole un peu

dégradante, de représenter ainsi l'aspect de l'armée avant la bataille.

7. Blicke, *les regards* (des soldats qui marchent au combat).

8. Niederjagt die Front, *passe* (littér. *descend*) *au galop devant le front* (*de son régiment*). Niederjagen se prend ordinairement dans un sens différent et signifie nach unten zu jagen ou bis zum Niederfallen jagen. — Die Front, nous disons *le front* en français, mais l'Allemand, de même que l'Italien et l'Espagnol, a conservé à ce nom le genre féminin, qu'il a en latin. — Der Major, *le major*, ne doit pas s'entendre ici avec une précision technique, mais signifie plutôt le commandant, le chef du régiment.

9. Halt! C'est le cri même du major, du commandant. Il y a là une ellipse assez hardie, mais point d'obscurité. Ce qui précède et ce qui suit ne laisse aucun doute sur le sens.

10. Das starre Commando. Métonymie très-fréquente en poésie, et qui consiste à donner pour épithète, au nom de cause, l'adjectif qui exprime l'effet que cette cause produit. C'est ainsi qu'on dit en latin *pallida mors* (Hor., *Od.*, I, 4, 13), *arida febris* (Virg., *Georg.*, III, 458). — Commando, mot à la fois italien et espagnol (*comando*).

11. C'est une suite de tableaux nettement séparés. Dans la première strophe, la marche de l'armée qui va prendre position sur le champ de bataille; dans la seconde, l'arrivée de l'ennemi, qui descend d'une hauteur.

12. Prächtig im glühenden Morgenroth ꝛc. Inversion poétique, qui consiste à faire précéder le sujet interrogatif, was, de la périphrase complétive qui développe l'idée du verbe.

13. Blitzt ... her. Voy. § 292 *bis*, I, 1° et Rem. Le poëte, en parlant ainsi, se met à la place des soldats qui voient venir les ennemis. — Dort se rattache, pour le sens, à Gebirge.

14. Seht ihr ... wehn? Voy. § 238, 2°.

15. Gott mit euch ꝛc. Puis, au vers suivant: Luſtig, hört ihr...? Le poëte, comme le remarque fort bien M. Viehoff (p. 194), entremêle d'une manière très-vive et très-imitative la double impression que doit exciter la vue des ennemis dans le cœur des soldats contre qui ils s'avancent: d'une part, l'admiration du spectacle et l'ardeur du combat; de l'autre, la conscience du danger, la pensée de la mort. Ces sentiments se mêlent et se croisent avec un mouvement très-dramatique.

16. Trommelwirbel, *roulement* (littér. *tourbillonnement*) *de tambour*, mot à la fois technique et poétique.

17. Schmettert, au singulier, quoique ayant deux sujets. Voy. § 231, 1°.

18. Wie brauſt es fort ꝛc. Le pronom indéterminé s'emploie souvent, pour remplacer soit un sujet indéterminé (voy. § 222, V), soit un sujet multiple, comme ici. On se sert de même en français, mais seulement dans le langage très-familier, du pronom indéfini *ça*.

19. Durch Mark und Bein, *à travers, dans la moelle des os*, littér. à travers *moelle et os*. C'est une locution commune en allemand, et une figure semblable à celle que les Grecs appellent ἓν διὰ δυοῖν, et qui se trouve, par exemple, dans ces mots de Virgile, *pateris libamus et auro* (*Georg.*, II, 192),

20. Gott befohlen ꝛc. Le poëte continue à mettre en scène les soldats et à les faire parler. — Gott befohlen, *adieu!* littér. *recommandé à Dieu*.

21. Wieder, *de nouveau*, elliptiquement pour auf Wiederſehen, *à revoir*.

22. Schon fleugt es fort. Troisième tableau. La bataille commence. Sur fleugt, forme poétique pour fliegt, voyez § 78, Remarque; sur es comparez plus haut, note 18.

23. Wetterleucht, *éclair*, ordinairement das Wetterleuchten. Campe, dans son grand dictionnaire, cite le mot der Wetterleucht, d'après un ancien vocabulaire.

24. Die Wimper zuckt ꝛc. Dans les deux vers précédents, il s'agit d'abord de la lueur, puis du bruit des canons ennemis; dans celui-ci, nos propres canons (pour nous identifier, comme le poëte, avec celle des deux armées qu'il a mise en scène la première) éclatent à leur tour: die Wimper (*le cil*, c'est-à-dire, *la paupière*) zuckt, effet de la lueur soudaine; hier kracht er (der Donner) laut, bruit de la détonation toute voisine.

25. Die Losung. M. Viehoff explique ainsi ce mot (p. 195): „Die Losung könnte man für die Parole halten; allein sie braust ja nicht von Heer zu Heer, sondern geht im einzelnen Heere von Mann zu Mann. Ich verstehe daher unter der Losung nur den Kanonendonner, der das Signal zur Schlacht war und nun immer stärker herüber und hinüber braust. So erklärt sich auch besser: Laß brausen in Gottes Namen fort u. s. w.“

26. Laß brausen ... fort ꝛc., *eh bien que (cela) tonne, que cela continue à tonner au nom de Dieu*, littér. *laisse bruire*. C'est le cri des soldats, jeté de nouveau très-dramatiquement dans la description, au moment où ils se sentent enflammés à l'odeur et au bruit de la poudre. Voy., § 250, I, des exemples d'impératifs composés qui ont de l'analogie avec la tournure laß brausen.

27. Schon wogt der Kampf, variante préférable à la leçon primitive schon wogt sich der Kampf.

28. Eisern fallen die Würfel. Développement de la métaphore dont le poëte s'est servi au début. Voyez le quatrième vers de la première strophe.

29. Fertig! macht euch fertig! *prêt! faites-vous prêts!* Commandement militaire, répondant au français: «apprêtez vos armes!»

30. P'loton, avec cette suppression de l'e, répond mieux à la prononciation française du mot *peloton*.

31. Kartätsche (italien *cartoccio*, cf. *cartaccia*; espagnol *cartucho*), cartouche chargée de mitraille.

32. Vormann, homme du premier rang, du rang antérieur; Hintermann, homme du second rang, du rang postérieur.

33. Verwüſtung ꝛc. Ellipse du verbe. — Rechts und links. Voy. § 291, 2°. — Um und um, *tout à l'entour*, littér. *autour et autour*. Um, dans cette locution, a un sens adverbial.

34. Die Sonne löſcht aus ..., die Nacht. Il est à peine besoin de faire remarquer qu'il s'agit de l'obscurité produite par la fumée de la poudre. Voyez vers la fin:

Der Tag blickt ſiegend durch die Nacht.

35. „Und auch du Franz?“ ꝛc. Petit dialogue entre deux soldats, deux enfants de la même ville, du même village, dont l'un est blessé mortellement, dont l'autre va se précipiter au plus fort de la mêlée. Cet entretien, deux fois interrompu, coupe et varie, d'une manière très-dramatique, le tableau général.

36. Mein Lottchen, *ma Charlotte*, ma fiancée.

37. Kugelſaat, littér. *semence de balles et de boulets*: Kugel a ce double sens. Le poëte Schubart a joint de même Kugelſaat au verbe regnen:

Kugelſaat regnete herab an mir.

Les balles et les boulets pleuvent dru comme de la semence, comme du grain qu'on sème.

La leçon de l'*Anthologie* était toute différente: „Wo die Kanone ſich heiſer ſpeit, ſtürz ich ꝛc., *où le canon se crache enroué, s'enroue à cracher...*“ Voy. § 233, 2°, note (1).

38. Hieher, dorthin. Sur la différence de direction exprimée par ces deux adverbes, dont l'un se termine par her et l'autre par hin, voy. § 292 *bis*, I, 1° et Rem.

39. Horch ꝛc. Dernier tableau: une charge de dragons décide la victoire.

40. Strampfen (bas-allemand ſtrampen) signifie *frapper*

du pied la terre à coups redoublés. C'est, dit M. Viehoff, un provincialisme, à peu près synonyme de ſtampfen.

41. Victoria (avec l'accent tonique sur o), substantif latin synonyme de l'allemand Sieg.

42. Seine, c'est-à-dire, des Feindes, comme plus haut ſeine Donner, ses tonnerres, ses canons.

43. Lebt wohl, *adieu* (littér. *vivez bien*). On voit, par cet exemple, combien, dans ces sortes de formules consacrées par l'usage, on perd quelquefois de vue le sens propre et primitif des éléments de la locution.

44. Gebliebenen, *restés* (sur le champ de bataille).

45. Après chaque strophe de récit ou de description, il y a comme une pause lyrique qui résume l'impression. Après la première strophe, ce n'est qu'un vers; après la seconde, deux; puis, trois; puis, deux fois de suite, quatre; puis enfin, pour finir, six. — Les critiques allemands admirent avec raison le mouvement poétique et la vérité de ce petit drame lyrique, qui a servi, disent ils, de modèle à Kœrner et que Kœrner, dans Leyer und Schwert, n'a surpassé nulle part. Il y a un semblable artifice de composition dans la ballade de *la Mêlée* de Victor Hugo, que nous avons citée plus haut et qui, sans être une imitation de *la Bataille* de Schiller, ne laisse pas d'avoir quelque analogie avec elle. Les strophes descriptives et les strophes lyriques (ces dernières sont le chant de guerre des combattants) s'y entrecroisent et s'y entremêlent de même. M. Victor Hugo a pris pour épigraphe une citation de la *Bataille de Simancas*, du poëte espagnol Gonzalez de Berceo, citation qui résume bien les deux poëmes français et allemand : « Les armées s'ébranlent, le choc est terrible, les combattants sont terribles, les blessures sont terribles, la mêlée est terrible. »

Die Anziehungslehre.

Sieh! er[1] lehrt die schwebenden Planeten
Ew'gen Ringgangs[2] um die Sonne fliehn,
Und gleich Kindern um die Mutter hüpfend[3],
Bunte[4] Cirkel um die Fürstin[5] ziehn.

Durstig trinkt den goldnen Strahlenregen
Jedes rollende Gestirn,
Trinkt aus ihrem Feuerkelch[6] Erquickung,
Wie die Glieder Leben[7] vom Gehirn.

Sonnenstäubchen[8] paart mit Sonnenstäubchen
Sich[9] in trauter Harmonie,
Sphären in einander lenkt die Liebe,
Weltsysteme dauern nur durch sie.

Tilge sie vom Uhrwerk[10] der Naturen —
Trümmernd[11] auseinander[12] springt das All,
In das Chaos[13] donnern eure Welten,
Weint, Newtone[14], ihren Riesenfall[15]!

Tilg' die Göttin[16] aus der Geister Orden[17],
Sie erstarren in der Körper Tod[18];
Ohne Liebe kehrt[19] kein Frühling wieder,
Ohne Liebe preist kein Wesen Gott! —

NOTES.

1. Er, dans Schiller, se rapporte à Zauber, qui est dans une strophe précédente et s'y trouve expliqué. Pour avoir un sens bien complet et indépendant, on n'a qu'à remplacer er, *il*, dans ce morceau détaché (c'est le seul fragment qui se trouve dans notre recueil), par Gott, *Dieu*, *le Créateur*.

2. Ew'gen Ringgangs. Voyez sur cet emploi du génitif § 291, 3°. — Ringgang, *marche annulaire*, *circulaire*.

3. Um die Mutter hüpfend. Hüpfend se rapporte à Kinder, mais il demeure invariable, parce qu'il suit son substantif. Voy. § 179, III.

4. Bunte, comme l'explique M. Viehoff, veut dire ici mannichfaltige, vielfach verschlungene.

5. On a remarqué avec raison qu'il n'y avait pas une convenance parfaite entre ces deux comparaisons: Kinder um die Mutter hüpfend, et um die Fürstin.

6. Aus ihrem Feuerkelch. On voit, par cet exemple, que cette faculté qu'a la langue allemande de distinguer par l'adjectif possessif le genre du possesseur, contribue à la clarté du discours. Le substantif die Sonne, auquel ihrem se rapporte, est déjà fort éloigné, mais il n'y a cependant aucune obscurité, parce que le radical du possessif marque le genre. D'autres fois, cette variété des possessifs permet de croiser les rapports, sans qu'il en résulte non plus aucune amphibologie. Ainsi Schiller a dit ailleurs, dans le poëme intitulé Elegie auf den Tod eines Jünglings:

Oft erwärmt die Sonne deinen Hügel,
Ihre Gluth empfindest du nicht mehr,
Seine Blumen wiegt des Westwinds Flügel,
Sein Gelispel höreſt du nicht mehr.

Ihre Gluth se rapporte au nom féminin Sonne; ſeine (Blumen), au masculin Hügel.

7. Leben. L'*Anthologie*, où cette pièce a paru d'abord (au commencement de 1782, voyez die Schlacht, p. 197 note 1), avait, au lieu de Leben, Geister. — Rückert, par une métaphore semblable, nomme le soleil „das Flammenherz der Welt," et Schiller lui-même, dans un autre poëme (intitulé Freundschaft), „Herz des großen Weltenraumes."

8. Sonnenstäubchen, littér. *une petite poussière du soleil, un atome*. Campe, dans son Dictionnaire, explique ainsi le sens propre du mot: „Der in eingeschlossenen Räumen herumfliegende unsichtbare Staub, welcher nur dann sichtbar wird, wenn die Sonne durch eine kleine Öffnung hereinscheint."

9. Sich paaren, littér. *s'apparier, se réunir* (*par une mutuelle attraction*).

10. Uhrwerk veut dire littéralement *ouvrage de montre* et se prend pour *mouvement, rouages, mécanisme*. — Naturen paraît ici, comme ailleurs dans Schiller, signifier Weltkörper. Dans son chant *à la Joie* (an die Freude), il nomme l'univers „die große Weltenuhr."

11. Le verbe trümmern, dont le poëte prend ici le participe dans le sens neutre, a ordinairement le sens actif: zu Trümmern machen, in Trümmer schlagen.

12. Aus einander (comparez le grec ἀλλήλων) ne paraîtrait pouvoir s'employer, d'après son étymologie même, qu'en parlant de plusieurs objets, et non quand il s'agit d'un seul tout; mais ce tout (das All, l'univers), une fois brisé, devient multiple, et par conséquent cette locution est très-légitime et très-logique.

13. In das Chaos donnern eure Welten. Donnern, c'est-à-dire, *rentrent en tonnant, retombent avec fracas*. Le verbe exprime à la fois le résultat de l'action et la manière dont elle se fait. Voy. § 233, 2°. — Le *chaos* était pour les anciens l'état de désordre et de confusion de la matière, qui avait précédé la création. — Eure se rapporte à Newtone; l'apostrophe commence à ce vers.

14. Newtone, pluriel de Newton. Voy. § 115. — Isaac Newton, qui conçut, par la force de son génie, le grand système de la gravitation universelle, naquit à Woolstrop (comté de Lincoln), en 1642, l'année même de la mort de Galilée.

15. Rieſenfall, chute gigantesque (chute de géant).

16. Die Göttin, die Liebe, l'attraction, la sympathie, l'amour. Tilg' die Göttin. Cette tournure impérative remplace la conjonction wenn, *si*.

17. Aus der Geiſter Orden. Orden est pris ici dans le sens du latin *ordines*, et dans le sens où nous disons, par exemple, en français *les neuf ordres des anges*. Aus der Geiſter Orden, *du monde des esprits*.

18. Sie erſtarren in der Körper Tod, tournure semblable à celle de la strophe précédente: In das Chaos donnern eure Welten. Voyez plus haut, note 13.

19. Ohne Liebe kehrt ꝛc. De ces deux derniers vers, le premier se rapporte plus particulièrement au monde des corps, le second, au monde des esprits.

Hoffnung[1].

Es reden und träumen die Menschen[2] viel
Von bessern künftigen Tagen:
Nach einem glücklichen, goldenen Ziel
Sieht man sie rennen und jagen.
Die Welt wird alt und wird wieder jung,
Doch der Mensch hofft immer Verbesserung.

Die Hoffnung führt ihn ins Leben ein,
Sie umflattert den fröhlichen Knaben,
Den Jüngling locket ihr Zauberschein,
Sie wird mit dem Greis nicht begraben:
Denn beschließt er[3] im Grabe den müden Lauf,
Noch am Grabe pflanzt er — die Hoffnung auf.

Es ist kein leerer schmeichelnder Wahn,
Erzeugt[4] im Gehirne des Thoren.
Im Herzen kündet es laut sich an[5]:
Zu was Besserm sind wir geboren,
Und was die innere Stimme spricht,
Das[6] täuscht die hoffende Seele nicht.

NOTES.

1. Ce petit poëme paraît être de 1797. Il fut imprimé, pour la première fois, dans le recueil littéraire intitulé die Horen (dixième numéro de 1797).

2. Es reden und träumen die Menschen. Voy. § 222, III, et § 232.

3. Denn beschließt er &c. Voy. § 297, 2°.

4. Erzeugt &c. Voy. § 179, III.

5. Im Herzen kündet es laut sich an. Es, c'est-à-dire, daß wir zu was Besserm geboren sind. Voy. § 222, IV. Cette seconde proposition, quoiqu'elle ne soit liée à la précédente par aucun mot conjonctif, n'en est pas moins le sujet logique du verbe kündet sich an. — Zu was Besserm. Was pour etwas. Voy. § 50 *bis*.

6. Was die innere...., das &c. Voy. § 212.

Der Sämann[1].

Siehe voll Hoffnung vertraust du der Erde den goldenen Samen
Und erwartest im Lenz fröhlich die keimende Saat.
Nur in die Furche der Zeit bedenkst du dich[2] Thaten zu streuen,
Die, von der Weisheit gesät, still für die Ewigkeit blühn[3].

NOTES.

1. Cette petite pièce a paru d'abord dans l'*Almanach des Muses* de 1796. M. Viehoff (t. III, p. 88) en explique bien le sens, de la manière suivante : „Wir sollen es nicht unterlassen, unsere Kräfte der Pflege des Guten und Schönen zu widmen, wenn auch die Gegenwart uns keine Frucht verspricht."

2. Sich bedenken, *délibérer*, et, par extension, *balancer, hésiter à...*

3. M. Hoffmeister, dans sa *Vie de Schiller* (t. III, p. 205), applique à ces deux distiques, qui, sous une apparence si simple et si facile, cachent un sens très-profond, la comparaison que voici : „Ich möchte diese Distichen mit einer Pflanze vergleichen, deren Blume und Blätter lieblich auf der Oberfläche des Wassers ruhen, deren Stengel aber aus unsichtbarem Abgrunde das Leben zieht."

Die Johanniter[1].

Herrlich kleidet sie euch, des Kreuzes furchtbare Rüstung,
Wenn ihr, Löwen der Schlacht, Akkon und Rhodus[2] beschützt,
Durch die syrische Wüste den bangen Pilgrim geleitet,
Und mit der Cherubim Schwert[3] steht vor dem heiligen Grab[4].
Aber ein schönerer Schmuck umgibt euch, die Schürze des Wärters[5],
Wenn ihr, Löwen der Schlacht, Söhne des edelsten Stamms[6],
Dient an des Kranken Bett[7], dem Lechzenden Labung bereitet,
Und die niedrige Pflicht[8] christlicher Milde vollbringt.
Religion des Kreuzes, nur du verknüpftest, in einem Kranze, der Demuth und Kraft doppelte Palme zugleich[9]!

NOTES.

1. Die Johanniter, les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui furent appelés depuis les chevaliers de Rhodes, et ensuite les chevaliers de Malte. — Dans ces distiques, qui parurent d'abord dans l'*Almanach des Muses* de 1796 (sous ce titre un peu différent : die Ritter des Spitals zu Jerusalem), Schiller n'a fait, en quelque sorte, que mettre en vers le bel éloge contenu dans la Préface

qu'il avait composée, en 1792, pour la traduction allemande que Niethammer avait faite de l'*Histoire de Vertot*: „Wenn nach vollbrachten Wundern der Tapferkeit, ermattet vom Gefecht mit den Ungläubigen, erschöpft von den Arbeiten eines blutigen Tages, diese Heldenschaar heimkehrt, und, anstatt sich die siegreiche Stirn mit dem verdienten Lorbeer zu krönen, ihre ritterlichen Verrichtungen ohne Murren mit dem niedrigen Dienst eines Wärters vertauschet, — wenn diese Löwen im Gefechte hier am Krankenbett eine Geduld, eine Selbstverläugnung, eine Barmherzigkeit üben, die selbst das glänzendste Heldenverdienst verdunkelt, — wenn eben die Hand, welche wenige Stunden zuvor das furchtbare Schwert für die Christenheit führte und den zagenden Pilger durch die Säbel der Feinde geleitete, einem ekelhaften Kranken um Gottes willen die Speise reicht, und sich keinem der verächtlichen Dienste entzieht, die unsere verzärtelten Sinne empören — wer, der die Ritter des Spitals zu Jerusalem in dieser Gestalt erblickt, bei diesen Geschäften überrascht, kann sich einer innigen Rührung erwehren?„

2. Akkon, *Saint-Jean-d'Acre* ou *Ptolémaïs*. Les chevaliers de Saint-Jean y séjournèrent jusqu'en 1291. Ils se retirèrent ensuite à *Rhodes*.

3. Mit der Cherubim Schwert Allusion au glaive de feu du Chérubin que Dieu avait placé à l'entrée du Paradis terrestre.

4. Das heilige Grab, *le saint sépulcre*.

5. Aber schöner ꝛc. On lisait dans la première édition :

Aber schöner kleidet euch doch die Schürze des Wärters.

— Wärter (de warten, *garder*), *garde-malade*, *infirmier*.

6. Söhne des edelsten Stamms. Beaucoup de chevaliers appartenaient aux plus nobles familles.

7. An des Kranken Bett. Voy. § 172, 3°.

8. Die niedrige Pflicht. Dans la première édition : die ruhmlose Pflicht.

9. Dans ce dernier distique, le poëte étend au christianisme en général, à la religion de la croix, ce que, dans l'extrait cité plus haut, il n'appliquait qu'à l'ordre des chevaliers de Saint-Jean. Cette alliance de l'humilité et du courage est aussi la pensée morale qui couronne la ballade du *Combat contre le dragon.* „Nimm dieſes Kreuz, dit le grand-maître à Gozon, en lui rendant la croix et l'habit de l'ordre :

Es iſt der Lohn
Der Demuth, die ſich ſelbſt bezwungen.

Columbus [1].

Steure, muthiger Segler! Es mag [2] der Witz dich verhöhnen,
Und der Schiffer am Steur senken die lässige Hand [3].
Immer, immer nach West [4]! Dort muß die Küste sich zeigen,
Liegt sie doch [5] deutlich und liegt schimmernd vor deinem Verstand.
Traue dem leitenden Gott und folge dem schweigenden Weltmeer!
Wär' sie noch nicht [6], sie stieg' jetzt aus den Fluten empor.
Mit dem Genius steht die Natur im ewigen Bunde;
Was der eine verspricht, leistet die andre [7] gewiß.

NOTES.

1. Nous voyons par une lettre de G. de Humboldt à Schiller que ces distiques sont au plus tard du mois de septembre 1795. Ils ont été publiés, pour la première fois, dans l'*Almanach des Muses* de 1796. L'idée qui fait le sujet de ce petit poëme avait déjà été exprimée par notre auteur dans ses *Lettres de Raphaël à Jules* : „Auf die Unfehlbarkeit seines Calculs geht der Weltentdecker Columbus die bedenkliche Wette mit einem unbefahrenen Meere ein, die fehlende zweite Hemisphäre zu der bekannten Hemisphäre, die große Insel Atlantis, zu suchen, welche die Lücke auf seiner geographischen Karte ausfüllen sollte. Er fand sie diese Insel seines Papiers, und seine Rechnung war richtig. Wäre sie es minder

gewesen, wenn ein feindlicher Sturm seine Schiffe zerschmettert oder rückwärts nach ihrer Heimath getrieben hätte?" Dans ses vers, il ne fait que généraliser davantage cette infaillibilité de l'instinct du génie, comme il l'appelle lui-même ailleurs: "Jener genialische Instinkt, der den großen Menschen auf Bahnen, die der kleine entweder nicht betritt, oder nicht eilig', mit glücklicher Sicherheit leitet..." (Geschichte des Abfalls der Niederlande, 2te Beilage).

2. Es mag ꝛc. On sait tous les obstacles que Colomb eut à vaincre, toutes les railleries qu'il eut à braver, toutes les luttes qu'il lui fallut soutenir contre l'incrédulité et le découragement de ses compagnons mêmes.

3. Der Schiffer am Steur (Steuer), *le matelot au gouvernail, le pilote.* — Senken die lässige Hand, littér. *descendre, abaisser, laisser tomber sa main fatiguée, découragée.*

4. Immer, immer nach West. Ces mots dépendent du premier verbe steure.

5. Liegt ſie doch ꝛc. Cet emploi de doch forme un germanisme assez fréquent: *car enfin elle est là*, etc... (devant ta pensée, devant les yeux de ton génie). On peut se rendre compte de cette locution par le sens ordinaire de doch: *(quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise) elle est pourtant là*, etc.

6. Wär' ſie noch nicht. Voy. § 297, 2°. — Sie stieg'. Dans le sens du conditionnel présent. Voy. § 249.

7. Der eine, c'est-à-dire, der Genius; die andre, c'est-à-dire, die Natur. — Leistet, *(le) tient, (l') accomplit.* Leisten a souvent le sens du latin *præstare.*

Die Worte des Glaubens[1].

Drei Worte nenn' ich euch, inhaltschwer[2],
Sie gehen von Munde zu Munde,
Doch stammen sie nicht von außen her;
Das Herz nur gibt davon[3] Kunde.
Dem Menschen ist aller Werth geraubt,
Wenn er nicht mehr an die drei Worte glaubt.

Der Mensch ist frei geschaffen, ist frei,
Und würd' er[4] in Ketten geboren.
Laßt euch nicht irren[5] des Pöbels Geschrei,
Nicht den Mißbrauch rasender Thoren!
Vor dem Sklaven[6], wenn er die Kette bricht,
Vor dem freien Menschen erzittert nicht!

Und die Tugend, sie[7] ist kein leerer Schall,
Der Mensch kann sie üben im Leben,
Und sollt' er auch[8] straucheln überall,
Er kann nach der Göttlichen[9] streben,
Und was[10] kein Verstand der Verständigen sieht,
Das übet in Einfalt ein kindlich Gemüth[11].

Und ein Gott ist, ein heiliger Wille lebt,
Wie auch[12] der menschliche wanke;
Hoch über der Zeit und dem Raume webt
Lebendig der höchste Gedanke[13],

Und ob[14] Alles in ewigem Wechſel kreiſt,
Es beharret im Wechſel ein ruhiger Geiſt[15].

Die drei Worte bewahret euch, inhaltſchwer,
Sie pflanzet[16] von Munde zu Munde,
Und ſtammen ſie gleich[17] nicht von außen her,
Euer Innres gibt davon Kunde.
Dem Menſchen iſt nimmer ſein Werth geraubt,
So lang er noch[18] an die drei Worte glaubt[19].

NOTES.

1. Ce petit poëme didactique a été imprimé d'abord dans l'*Almanach des Muses* de 1798.

2. Inhaltſchwer (§ 179, III), littér. *lourds de contenu, pleins de sens*, d'un sens grave et profond.

3. Davon, c'est-à-dire, von dieſen (Worten). Dans ces sortes d'adverbes, da tient souvent lieu d'un pronom démonstratif.

4. Und würd' er ꝛc., *quand il serait*, etc. Und est une répétition elliptique de la proposition précédente : *et (il est créé libre), quand il serait*, etc.

5. Irren a pour complément direct, euch, et pour sujet, des Pöbels Geſchrei (§ 172, 3°). On tournerait en français : «*Ne vous laissez pas égarer, tromper, par*, etc.» Le sens est : «Ne cessez pas d'aimer la liberté, à cause des idées grossières et fausses que s'en fait le vulgaire, ou de l'abus qu'en font les démagogues.»

6. Vor dem Sklaven ꝛc. Suppléez devant ce premier membre de phrase le verbe de la proposition suivante : erzittert. L'esclave, celui dont l'âme est servile autant

que sa condition, devient redoutable lorsqu'il brise ses chaînes, qui seules comprimaient ses passions; mais, etc.

7. Und die Tugend, ſie ꝛc. Nous avons déjà vu d'autres fois ce pléonasme qui consiste dans l'emploi d'un pronom répétant le sujet.

8. Und ſollt' er auch ꝛc., *et quand il devrait trébucher, quand il trébucherait partout, à chaque pas.* Nous avons vu plus haut, dans la strophe précédente, la même tournure exprimant le même sens sans le secours de auch.

9. Nach der Göttlichen, c'est-à-dire, nach der Tugend.

10. Und was ꝛc., littér. *et ce qu'aucune conception des intelligents ne voit, ce que l'entendement humain ne peut atteindre;* la vertu, dont l'idée véritable et parfaite échappe au philosophe.

11. Ein kindlich Gemüth. Voy. § 26, Remarque II.

12. Wie auch ꝛc., *de quelque façon que, à quelque point que.* Voy. § 299 *bis*, 1°.

13. Der höchſte Gedanke, *la plus haute pensée, l'intelligence suprême*, celle de Dieu.

14. Ob, pour obgleich ou quelque autre composé du même genre, dans le sens de *quoique.* Voy. § 300, II.

15. Es beharret ... ein ruhiger Geiſt. Voy. § 222, III. — Ruhig, *qui est en repos*, c'est-à-dire, *paisible, immuable.*

16. Sie pflanzet. Inversion poétique, pour pflanzet ſie; le verbe est à l'impératif: *plantez*, c'est-à-dire, *propagez-les.*

17. Und ſtammen ſie gleich. Nous avons vu dans la strophe précédente l'ellipse de gleich après ob; ici c'est ob qui est sous-entendu devant gleich. Le sens est toujours le même. Voy. § 300, II.

18. So lang er noch ꝛc. Voy. § 294, *fin.*

19. Les trois paroles de la foi sont, comme l'on voit, *la liberté, la vertu* et *Dieu.* Niemeyer ajoute une sixième strophe, consacrée à un quatrième mot: *l'immortalité*, qui est, on peut le dire, comme implicitement contenu

dans les trois autres, et particulièrement dans les deux derniers, quand on les joint ensemble : *Dieu et la vertu.* — Il n'est pas besoin de faire remarquer que le mot *foi* ne s'applique ici qu'aux vérités de la religion naturelle, de cette première révélation, de cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Ilias[1].

Immer zerreißet[2] den Kranz des Homer, und zählet die Väter
Des vollendeten ewigen Werks!
Hat es doch eine Mutter nur[3] und die Züge der Mutter,
Deine unsterblichen Züge, Natur[4]!

NOTES.

1. Ces quatre vers ont paru d'abord dans le Recueil périodique intitulé die Horen, en 1795. C'est l'année même où Frédéric-Auguste Wolf publia, à Halle, la première partie de ses fameux Prolégomènes sur Homère, où il veut démontrer que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont l'ouvrage de plusieurs poëtes et qu'elles ont été composées de morceaux divers conservés par les rhapsodes et réunis plus tard par les Pisistratides. On comprend que cette thèse, surtout dans sa nouveauté, ait paru étrange à Schiller et lui ait déplu. Au reste, sans s'occuper des arguments de Wolf, il ne défend, dans ces quatre jolis vers, que l'unité d'inspiration, et la vérité, le naturel, répandus partout également dans les deux poëmes.

2. Immer zerreißet &c., *déchirez toujours*, c'est-à-dire, *déchirez, tant que vous voudrez, la couronne d'Homère* (pour en distribuer les débris entre plusieurs poëtes).

3. Hat es doch eine Mutter nur, *il n'a pourtant*, c'est-à-dire, *vous aurez beau faire, il n'aura jamais qu'une seule mère.*

4. Ces vers ne sont pas des distiques proprement dits: le premier vers est un hexamètre, le second un tétramètre dactylique tronqué.

Todte Sprachen[1].

Todte Sprachen nennt ihr die Sprache des Flaccus[2]
und Pindar[3]?
Und von Beiden nur kommt was in der unsrigen lebt.

NOTES.

1. Ce distique est de 1796. Schiller veut sans doute parler de la littérature, plutôt que de la langue et de son génie propre. Même à ce point de vue, que nous supposons au poëte, cette sentence ingénieuse s'applique avec moins de vérité, je crois, à la littérature allemande, qu'à plusieurs des autres littératures de l'Europe moderne.

2. Des Flaccus, c'est-à-dire, *d'Horace*, qui s'appelait, comme l'on sait, *Quintus Horatius Flaccus*.

3. Pindar. Pindare, de Thèbes, le prince des poëtes lyriques de la Grèce, florissait vers l'an 490 avant J. C.

Das Kind in der Wiege[1].

Glücklicher Säugling[2]! dir iſt ein unendlicher Raum noch die Wiege.
Werde Mann und dir wird eng die unendliche Welt[3].

NOTES.

1. Ce distique est de 1795. Il a paru d'abord dans l'*Almanach des Muses* de 1796.

2. Säugling Voy. § 127.

3. Dir wird eng ꝛc. Ce trait final rappelle les deux vers, si souvent cités, que Juvénal, dans sa dixième satire (v. 168, 169), applique, avec une intention toute différente, à l'ambition d'Alexandre :

> Unus Pellæo juveni non sufficit orbis,
> Æstuat infelix angusto in limite mundi.

Freund und Feind [1].

Theuer ist mir der Freund; doch auch den Feind kann ich nützen:
Zeigt mir der Freund [2], was ich kann [3], lehrt mich der Feind, was ich soll.

NOTES.

1. Ce distique est de 1796. Plutarque, comme l'on sait, a composé tout un traité *sur l'utilité qu'on peut tirer de ses ennemis.*

2. Zeigt mir der Freund ꝛc., *si l'ami me montre*, etc..., *l'ennemi m'apprend...* Voy. § 297, 2°.

3. Was ich kann, en m'encourageant au bien, au mieux, sans flatterie, ni faiblesse.

Güte und Größe[1].

Nur zwei Tugenden gibt's[2]. O, wären sie[3] immer vereinigt,
Immer die Güte auch groß, immer die Größe auch gut[4]!

NOTES.

1. Ces deux vers sont aussi de 1796. Ils ont été publiés, pour la première fois, dans l'*Almanach des Muses* de 1797.

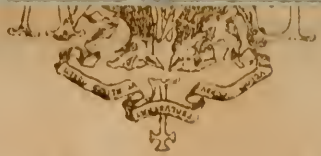
2. Nur zwei Tugenden gibt's. Voy. § 222, II. — La pensée du poëte est que toutes les vertus tiennent plus ou moins, les unes de la nature de la grandeur et de la force, les autres de celle de la bonté, et, réduite à ces termes, la proposition est vraie, car Größe (*grandeur*) et Güte (*bonté*) sont deux mots très-compréhensifs.

3. O wären sie &c. Sur ce sens optatif de l'imparfait du subjonctif, voy. § 249, 1°.

4. Immer die Güte auch groß &c. Le verbe est sous-entendu : O wäre immer &c !

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Notice biographique sur Schiller	IX
Hectors Abschied	1
Notes	2
Der Taucher	6
Notes	12
Der Handschuh	24
Notes	26
Der Ring des Polykrates	32
Notes	36
Rudowessisches Todtenlied	42
Notes	44
Die Kraniche des Ibykus	48
Notes	55
Ritter Toggenburg	70
Notes	73
Die Bürgschaft (Damon und Pythias)	77
Notes	82
Der Kampf mit dem Drachen (Romanze)	92
Notes	103
Der Graf von Habsburg	116
Notes	120
Das Eleusische Fest	128
Notes	136
Das Lied von der Glocke	150
Notes	166
Der Alpenjäger	185
Notes	187
Berglied	189
Notes	190
Die Schlacht	194
Notes	197
Die Anziehungslehre	203
Notes	204
Hoffnung	207
Notes	208
Der Säemann	209
Notes	ib.
Die Johanniter	210
Notes	ib.
Columbus	213
Notes	ib.
Die Worte des Glaubens	215
Notes	216
Ilias	219
Notes	ib.
Todte Sprachen	220
Notes	ib.
Das Kind in der Wiege	221
Notes	ib.
Freund und Feind	222
Notes	ib.
Güte und Größe	223
Notes	ib.



NOUVEAUX DICTIONNAIRES DE POCHE

ABRÉGÉS DES GRANDS DICTIONNAIRES IN-8°,

Adoptés par le Conseil de l'instruction publique.

DICTIONNAIRE

FRANÇAIS-ALLEM., ALLEMAND-FRANÇ.

Abrégé du grand Dictionnaire de Schuster et Regnier, par M. le docteur Adler-Mesnard. 1 vol. in-32, 5 fr.

DICTIONNAIRE

FRANÇAIS-ESPAG., ESPAGNOL-FRANÇ.

Par D.-E. Orrit fils, précédé d'un Precis de Grammaire, par D.-E. de Ochoa. 1 vol. in-32, 5 fr.

DIZIONARIETTO

DELLA LINGUA ITALIANA

Compilato da A. Ronna. 1 v. 32, 2 f. 50

DICTIONNAIRE

FRANÇAIS-ANGL., ANGLAIS-FRANÇ.

Avec la prononciation figuree pour les Anglais et pour les Français, par L. Smith. 1 vol. in-32, 5 fr.

DICTIONNAIRE

FRANÇAIS-ITAL., ITALIEN-FRANÇ.

Abrégé du Dictionnaire classique, par M. le profes. Ronna. 1 vol. in-32. 5 fr.

DICTIONNAIRE FRANÇAIS,

Edition diamant : 10e édit., augmentée de plus de 20,000 mots, par F. Raymond. 1 vol. in-32, relié a l'anglaise, 1 fr. 50 c.

COLLECTION POLYGLOTTE

DES GUIDES DE LA CONVERSATION

A l'usage des Voyageurs et des Etudiants,

Par MM. ADLER-MESNARD, RONNA, L. SMITH, OCHOA et ROQUETTE.

Cette Collection réunit les éléments et les applications usuelles des idiomes les plus importants de l'Europe : le *français*, l'*anglais*, l'*allemand*, l'*italien*, l'*espagnol* et le *portugais*.

En vente : les Guides de la Conversation.

Français-Anglais, 1 vol. in-32. 1 50	Deutsch-Franzœsisch, 1 v. in-32. 1 50
Français-Italien, 1 vol. in-32. 1 50	Deutsch-Italianisch, 1 vol. in-32. 1 50
Franç.-Angl.-Ital., 1 vol. in-16. 2 50	Deutsch-Franzœsisch-English-Italianisch, 1 vol. in-32. . . . 3 »
Franç.-Angl.-All., 1 vol. in-16. 2 50	Espanol-Francés, 1 vol. in-32. 1 50
Français-Allemand, 1 vol. in-32. 1 50	Espanol-Inglés, 1 vol. in-32. . 1 50
Français-Espagnol, 1 vol. in-32. 1 50	Espanol-Italiano, 1 vol. in-32. 1 50
Français-Portugais, 1 vol. in-32. 1 50	Esp.-Fr.-Ingl.-Ital., 1 v. in-32. 3 »
Fr.-Angl.-All.-Ital., 1 v. in-32. 3 »	Portugais-Français, 1 vol. in-32. 1 50
English and French, 1 v. in-32. 1 50	Portugais-Anglais, 1 vol. in-32. 1 50
English and Italian, 1 v. in-32. 1 50	Anglais-Portugais. 1 vol. in-32 1 50
English and German, 1 v. in-32. 1 50	Fr.-Angl.-All.-[illegible] vag.-Port.
Engl.-Fr.-Germ.-[illegible] 1 v. in-32. 3 »	[illegible] . in-16. . 5 »
[illegible] . in-32. 1 50	

[illegible] Albermann.